ances, des mesures révolutionnaires, la vente des biens des émigrés, un impôt foncier n nature, et une loi sur le commerce des rains. Le 16 décembre, il combattit la proposition de l'expulsion des Bourbons, et notiva son opinion, qui pouvait passer pour ingulière dans sa bouche, sur la raison, plus ingulière encore, qu'il existait un projet de eur substituer d'autres Tarquins. En janvier 793, il vota la mort de Louis XVI, et ontre l'appel au peuple. Il présenta ensuite n projet de constitution démocratique. Le 8 juillet 1793, il fit un long rapport sur s crimes attribués aux girondins; il demanda qu'ils fussent mis hors la loi; ce que convention exécuta. Il fit déclarer « que le gouvernement révolutionnaire durerait jusqu'à la paix, et que les administrations, et tous les fonctionnaires seraient sous la surveillance du comité de salut public. » fit séquestrer par une loi les possessions es étrangers, dont le pays était en guerre vec la république, et arrêter ceux qui se ouvaient en France.

Après la prise des lignes de Weissembourg

MUSÉE ROYAL
DES MONUMENS FRANÇAIS,
OU
MÉMORIAL
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ET DE SES MONUMENS.

AVERTISSEMENT.

Le Musée est ouvert les Jeudi et Dimanche de chaque semaine ; en été depuis dix heures du matin jusqu'à quatre, et en hiver depuis dix heures jusqu'à trois heures.

Tous les jours aux mêmes heures pour les Étrangers munis de passe-ports.

L'Administrateur délivre des cartes aux artistes et aux amateurs ponr l'étude des Monumens les jours non publics. Toute espèce d'étude est interdite les jours publics,

MUSÉE ROYAL
DES MONUMENS FRANÇAIS,
OU
MÉMORIAL
DE L'HISTOIRE DE FRANCE
ET DE SES MONUMENS,

PAR ALEXANDRE LENOIR,

Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, de celui de la Fidélité, Créateur et Administrateur de ce Musée, membre de la Société royale des Antiquaires de France, honoraire de celle de Londres, de la Société Philotechnique, de l'Athénée de la langue française, de l'Académie italienne, de celle des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, et des Sociétés libres des Sciences, Lettres et Arts de Nanci, de Soissons, du Département de la Loire-Inférieure, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

Chez L'AUTEUR, au Musée, rue des Petits-Augustins.

1816.

DE L'IMPRIMERIE D'HACQUART,
Rue Gît-le-Cœur, n° 8.

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR.

Le Musée des Monumens Français fixe, depuis longtems, l'attention des artistes et de tous les amateurs nationaux et étrangers. Cet établissement vraiment national, a été commencé en 1790, par M. Alexandre Lenoir (1). Depuis cette épo-

(1) Alexandre Lenoir, administrateur du Musée royal des Monumens français, né à Paris en 1762, d'un marchand des six corps de la même ville, après avoir terminé ses humanités au collége Mazarin, suivit, en qualité d'élève, les Académies royales, de peinture, de sculpture, et d'architecture. Disciple de Gabriel-François Doyen, peintre du Roi et premier peintre de Monsieur, il cultiva la peinture jusqu'en 1790, époque où il conçut le projet de réunir, dans un dépôt, tous les monumens des arts qui se trouvaient sans asile par la suppression des maisons religieuses. Le projet, après avoir été soumis à M. Bailly, premier maire de Paris, fut accepté par l'Assemblée Nationale : son Comité d'aliénation des biens nationaux, sous la présidence de M. le duc de la Rochefoucault, par un décret spécial, autorisa M. Lenoir à former la réunion qu'il proposait, et le cons-

que, cet administrateur se multipliant, pour ainsi dire, et bravant les plus grands dangers, n'a cessé de l'enrichir de monumens qui eussent été, sans lui, la proie du vandalisme destructeur. Il est parvenu, par un zèle constant et soutenu, à réunir dans le Musée un nombre considérable de tombeaux, de statues en marbre et en bronze, malgré les obstacles sans nombre et de toute espèce qu'il a eu à vaincre.

On sait que les monumens de ce Musée sont

---

titua conservateur de ces mêmes monumens et administrateur du dépôt.

Pendant la fureur révolutionnaire, Alexandre Lenoir, au péril de sa vie (*il a été blessé à la main droite d'un coup de bayonnette, pour préserver le tombeau du cardinal de Richelieu, que l'armée révolutionnaire attaquait vigoureusement*), a sauvé de la destruction la majeure partie des monumens royaux et de la monarchie française, dont il fait monter le nombre à près de cinq cents : de ce nombre sont ceux qu'il a achetés comme ceux qu'il a arrachés au vandalisme. Ainsi, depuis le 15 octobre 1790, ce qui fait vingt-cinq ans accomplis, il n'a pas quitté le Musée des monumens français, dont il est le créateur, et qu'il administre encore sous la surveillance du Ministre de l'intérieur.

Outre la classification, dans des salles particulières, des monumens par siècles et leur restauration, il a composé, fait graver et publier, à ses frais, neuf volumes, dont un *in*-4°, sur l'histoire des Monumens français, sur celle de

disposés, par ordre chronologique; dans des salles ornées des princes et des personnages célèbres de l'époque à laquelle chacune d'elle est consacrée, et décorée avec l'architecture convenable à chacune de ces époques. Cette heureuse classsification par siècles, de tous les monumens de ce Musée, facilite singulièrement les observations de l'artiste, de l'historien ou de l'amateur instruit, et fait de ce Musée une véritable *Histoire monumentale de la monarchie française.* Aussi les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes et les décorateurs viennent tous

---

nos arts et de nos coutumes; plus, un grand in-4° sur les costumes et les usages des anciens peuples de l'antiquité; trois volumes sur quelques monumens Egyptiens, Grecs et Romains; un volume de Mémoires détachés sur diverses matières. Et enfin, un ouvrage *in-4°* intitulé : *la Franche-maçonnerie rendue à sa véritable origine, ou l'antiquité de la Franche-maçonnerie, prouvée par l'explication des mystères anciens et modernes*, avec des planches gravées d'après les dessins de Moreau le jeune, dessinateur du cabinet du Roi; il a fait imprimer dix-huit mémoires dans la collection d'antiquités, publiée par la Société royale des antiquaires de France, et près de 300 articles dans le dictionnaire universel de Prudhomme; il a donné une explication particulière d'un Papyrus égyptien, d'une peinture des tombeaux des rois à Thèbes et de la table isiaque.

les jours y étudier l'histoire et les progrès de l'art, ainsi que les costumes civils et militaires des différens âges de notre monarchie. Enfin, les statues, les bas-reliefs, les bustes et les vitraux qui concourent à l'ornement du Musée, ont entre eux des rapports si directs avec les faits historiques auxquels ils se rattachent, qu'on ne saurait soustraire une seule pièce de la collection, sans nuire à l'ensemble général qu'elle présente.

La célèbre collection de Wesmeinster, la seule que l'on pourrait opposer à celle établie par M. Lenoir, est loin de présenter un suite aussi considérable de monumens et une chronologie aussi bien suivie; les Anglais eux-mêmes en conviennent, car l'administrateur du Musée fait remonter la première époque des monumens qu'il a réunis, au tems de Clovis Ier, et il la suit d'âge en âge, toujours avec des monumens authentiques, jusqu'à Louis XVI, dont il possède un très-beau marbre.

INTRODUCTION.

La destruction des monumens des arts fut la suite nécessaire des désordres politiques. On ne sait que trop à quel excès peut se porter, dans des momens d'effervescence, une multitude égarée, dont la fureur est d'autant plus redoutable, qu'elle suppose avoir plus de torts à venger. Dans ces tems orageux, les magistrats montrèrent autant de zèle que de prudence ; ils s'entourèrent de citoyens vertueux, qui méritaient encore les suffrages publics par leurs lumières et leur probité. La surveillance et la conservation des monumens publics leur fut confiée, et on daigna m'associer à cette réunion d'artistes et de savans. (1) Je fus donc chargé de recueillir, dans la maison des Petits-Augustins, les monumens que la destruction menaçait : emporté par un véritable amour de l'art, je fis plus, j'y réunis tous les monumens qu'une fureur égarée avait ou mutilés ou détruits. Je supprime ici les difficultés, les dégoûts, les obstacles, les dangers mêmes qu'il m'a fallu surmonter, pour rassembler plus de cinq cents monumens de la monarchie française, les mettre en ordre les restaurer, les classer, les décrire et les graver.

Les amis de l'ordre applaudirent les premiers à une surveillance qu'ils regardaient comme un hommage rendu aux beaux arts ; quelques-uns n'y virent qu'une mesure de police ; d'autres, ennemis de tout changement, purent en murmurer : il s'en trouva qui se flattaient d'espérances ultérieures, car chacun avait son intérêt. J'eus aussi le

(1) Dès ce moment (12 octobre 1790), autorisé par un décret de l'Assemblée constituante, je fus spécialement chargé de la conservation des monumens, du soin de les recueillir, et de les mettre en ordre.

mien. Je me fis un plan, et je considérai principalement cette collection sous le rapport des arts et de l'histoire.

Je me propose, dans cette Notice, de présenter un aperçu rapide de l'Histoire de la monarchie française, prouvée par les principaux monumens des différens siècles de ce Musée, appelé aujourd'hui, à juste titre, le *Musée royal des monumens français*. C'est aussi en parcourant les monumens qu'il renferme, qu'on peut connaître l'histoire de l'art en France; qu'on peut en apprécier les progrès et la décadence, le suivre depuis son origine jusqu'à nos jours. A l'aide de l'ordre chronologique que nous avons suivi dans la classification des monumens de ce Musée, on parcourra, plus rapidement que dans l'histoire, l'intervalle immense qu'il y a d'un siècle à un autre. On verra combien l'architecture a éprouvé de variations en France, si on suit fidèlement, sur les monumens mêmes, toutes les nuances opposées qu'elle présente depuis le commencement de la monarchie jusqu'au 18e siècle; ce qui embrasse près de quatorze cents ans, pendant lesquels les évènemens les plus remarquables se sont succédés. L'architecture, comme tous les arts dépendant du dessein, est soumise aux lois qui règlent la destinée des empires. Les évènemens politiques détruisent ou élèvent les arts; et l'architecture, liée aux besoins de la vie et aux usages domestiques, éprouve plus que tous les autres, des variations marquées, en raison des changemens qui s'opèrent dans le gouvernement pendant les révolutions des siècles; c'est ce que l'on pourra remarquer dans les monumens d'architecture du Musée français. Si l'on suit aussi en observateur les morceaux de sculpture qui composent la nombreuse collection de ce Musée, on trouvera des nuances bien tranchées entre les monumens élevés à Jupiter et à Mars, par les Parisiens sous le règne de l'empereur Tibère; le bas-relief que nous avons retiré des ruines de l'église Saint-Marcel de Paris, qui représente le bœuf équinoxial du Zodiaque, la figure, sculptée en relief, de la déesse Nehalennia, les statues de Clovis et de Clotilde, découvertes dans l'un des faubourgs de Paris, etc.; les monumens du moyen âge des 13e et 14e siècles, et ceux des siècles suivans.

Commençons par les monumens gaulois réunis dans le Musée. Ces monumens, que j'ai placés dans la salle d'introduction, nous donnent l'idée de l'état des arts dans les Gaules. L'invention des bas-reliefs qui les couvrent est

simple, et cette sculpture, encore au berceau, ne nous fait voir que des formes imparfaites, un style indécis quoiqu'emprunté, une exécution incertaine et à peine ébauchée. Avec des autorités aussi frappantes que celle que nous avons sous les yeux, nous ne pouvons donc être de l'avis de ceux qui prétendent que les Gaulois connaissaient bien les arts dépendant du dessin; connaissance qui suppose, comme l'on sait, une grande perfection dans la civilisation d'un peuple.

En entrant dans le Musée, les premiers et les plus anciens qui se présentent, sont les cinq autels érigés sous Tibère avec cette inscription :

TIB. CÆSAR AUG. IOVI OPTUMO MAXSUMO
.... M NAVTÆ PARISIACI PUBLICE POSIERVNT.

Sous Tibère César Auguste, les commerçans parisiens naviguant sur la Seine, ou *les navigateurs de la Seine*, ou enfin *les navigateurs parisiens*, *ont publiquement posé ce monument à Jupiter très-bon et très-grand*.

Les mots *nautæ parisiaci* sont très-difficiles à bien rendre dans notre langue, et ils ne désignent pas ici les *commis* ou les *officiers de la navigation du territoire de Paris*, et encore moins de *simples bateliers ou matelots de la Seine*, comme plusieurs antiquaires l'ont imprimé, mais de *riches négocians parisiens*, *faisant le commerce par eau*.

Sur le bas-relief de l'autel n° 1, sont représentés plusieurs personnages armés, tandis que d'autres ne le sont pas; mais ayant tous la même tenue et la même démarche, j'ai été autorisé à dire, dans mon ouvrage sur le Musée, que ces personnages étaient là en fonction publique. L'inscription *Senani*, qui veut dire *Viellard*, *ancien*, *sénateur*, et qui est gravée sur le bandeau de la pierre, confirme cette opinion et indique parfaitement que ce sont les chefs du commerce de Paris, le *prévôt des marchands de l'eau et ses officiers*, qui sont sculptés là comme les représentans de la ville de Paris, qui a fait ériger le monument.

Sur le bas-relief qui est chargé de l'inscription *Tarvos trigaranus*, l'on voit, au pied d'un arbre, un taureau couvert de l'étole sacrée, et qui est surmonté de trois grues, l'une posée sur sa tête, une autre sur le milieu du corps, et la troisième sur sa croupe; ce qui est d'accord avec l'inscription celtique latinisée, laquelle signifie *taureau à trois grues*.

Le bas-relief du troisième autel, représente un person-

nage chauve et cornu, avec l'inscription *cernunnos.* Les auteurs qui ont décrit ce monument, pensent, ainsi que moi, que ce dieu celtique est le même que le dieu Pan. Son allure et les cornes qui surmontent son front, semblent autoriser cette opinion ; Baudelot lui-même est de cet avis, et explique à sa manière le mot *cernunnos* qui est gravé sur le monument ; mais M. Johanneau dit que c'est le nom d'un dieu qui était particulier aux Celtes ; que l'inscription *cernunnos*, gravée au dessus du bas-relief, est entièrement celtique, et que ce mot signifie *tauricornis.* Voici ce qu'il dit : « *Cernunnos*, ou plutôt *kernunnos*, comme prononçaient les Latins, vient du celtique *kernaun*, et signifie *cornes de taureau.* Ce nom répond à celui de *tauricornis* que les Latins donnaient à Bacchus, et à *tauroceros,* nom grec identique du même dieu, qu'on représentait, comme tout le monde sait, avec des cornes de taureau.»

Examinons maintenant les deux statues, de six pieds de proportion, et en pied, de Clovis Ier et de la reine Clotilde. Ces deux statues, faites pour tenir une place remarquable parmi les monumens de l'histoire de France, représentent certainement des personnages de la première race de nos rois. La figure du roi, posée debout, les cheveux flottans sur les épaules, et barbue (la chevelure longue était alors le signe cataractéristique de la liberté et de la noblesse), est vêtue de la tunique longue et d'un manteau parfaitement semblable aux vêtemens que l'on remarque dans les statues de Clovis, n° 9 ; de Childebert, n° 6 ; de Hugues Capet, n° 18, et des autres figures des rois de la première, de la seconde et de la troisième race, également conservées dans ce Musée. Cette figure tient de la main droite un livre qui indique, suivant Montfaucon, la fondation d'une église ; de la main gauche elle tient un bâton fleuri ou sceptre surmonté d'un feuillage, qui se termine par une grappe en corymbe. La forme du sceptre a beaucoup varié dans ces tems-là : celui de Pharamond était une espèce de règle plate, surmontée d'un fer de lance, orné de deux crochets ; celui de Clovis était surmonté d'un aigle, et celui de Childebert, que l'on voyait au portail de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, suivant Montfaucon, était orné de feuillages et d'une pomme de pin qui en relevait l'extrémité, dans le goût de celui que nous voyons ici ; ceux de Louis le Débonnaire et Louis le Jeune, suivant le même auteur qui les a publiés, sont à peu près de même.

Ce qui rend les statues de Clovis et de Clotilde, dont

je parle, extrêmement précieuses, c'est le *limbe* ou le cercle lumineux, c'est l'*auréole sacrée*, sur laquelle leurs têtes paraissent appliquées ou plutôt se reposer. Montfaucon dit que l'usage de placer le limbe sur la tête des statues des rois de France, se borne, en deçà du Rhin, à la première race, et qu'il ne passa point dans la seconde. Ce limbe se plaçait très-rarement sur la tête des statues, et on ne le voit ordinairement qu'aux représentations de Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge, des saints, ou de nos premiers rois chrétiens, auxquels on accordait les honneurs de l'apothèose après la mort.

La figure de la reine Clotilde n'est pas moins intéressante que celle de Clovis; la princesse qu'elle représente a reçu les honneurs du limbe comme on le donnait à la Sainte-Vierge, et nous ne doutons point que ce ne soit une reine de France de la première race, que l'on a distinguée des autres. Elle nous fait voir le costume des femmes de ce tems-là dans son ensemble comme dans ses détails: sa tête couronnée, est couverte d'un voile qui développe de chaque côté une grande tresse de cheveux qui descendent jusqu'au genoux; ces tresses, enveloppées d'un ruban qui les retient par intervalles, sont un témoignage du soin que les femmes avaient de leur chevelure, qu'elles considéraient comme un des principaux ornemens de leur toilette.

Tout, dans cette circonstance, sert à fixer l'époque de l'érection de ces deux statues: d'abord, je vois le limbe intact et bien conservé qui caractérise essentiellement la première race, si je considère ensuite le style du dessein et le goût qui règne dans cette sculpture; j'y reconnais les formes, le travail et les convenances du tems. Ces statues sont longues, minces, roides et serrées, servant de colonne ou de support, comme toutes les statues des premiers siècles; telles enfin qu'on en voyait avant la révolution aux portails de l'abbaye de Saint-Denis, de Saint-Ayoult de Provins, des églises cathédrales de Chartres, de Montereau, de l'abbaye de Saint-Germains-des-Prés à Paris, etc. Montfaucon, en parlant de ce dernier, que l'on a détruit, dit: « On y voit d'ailleurs le goût grossier de la statuaire du tems de la première race, où l'on faisait les statues tout-à-fait plates, comme sont toutes celles qui portent le limbe, et qui se remarquent dans d'autres églises. Du tems de Charlemagne on donnait plus de rondeur aux statues. » D'après toutes ces observations,

je ne crains pas d'affirmer que ces deux statues sont celles de Clovis Ier et de la reine Clotilde sa femme; elles ornaient le portail de l'antique paroisse de Notre-Dame de Corbeil, et personne n'ignore que l'origine des églises curiales en France, date du moment que Clovis, à la sollicitation de la reine Clotilde, abandonna l'arianisme et permit le libre exercice du culte catholique dans ses états. Clovis, dès ce moment, fut donc considéré comme le fondateur de tous les temples dans lesquels on exerçait librement le nouveau culte; aussi le voyons-nous ici avec un livre à la main, le signe caractéristique de la fondation (1). Je ne doute pas que les habitans de Corbeil, ville située dans l'ancien royaume de Paris, n'aient eu l'intention de rendre à leur roi un hommage authentique de leur reconnaissance, par l'érection de ces deux statues appliquées extérieurement à la principale porte de leur église. Je dis ici extérieurement, parce que le culte des images était défendu, et qu'en conséquence ces figures ne pouvaient trouver place dans l'intérieur de l'église.

La statue de Clovis est ceinte du diadème et porte les marques consulaires, dignité qu'il reçut à Tours, d'Anastase, empereur d'Orient, qui lui députa un ambassadeur. Suivant Grégoire de Tours, le diadème était d'or, enrichi de pierres précieuses; le manteau et la robe de pourpre, ornés de broderies; tous ces caractères essentiels sont bien imprimés sur notre statue. Clovis, continue le même auteur, accepta ces honneurs avec joie; paré de ces nouveaux ornemens, il monta à cheval, au milieu des acclamations d'un peuple immense, et reçut ainsi publiquement les titres de CONSUL et D'AUGUSTE. On retrouve également dans la statue de Clotilde tous les traits de son visage; cette reine, suivant Mézerai, était belle, bien faite, avait l'esprit entreprenant, et montrait une grande sagacité dans les affaires.

La tunique gaufrée que l'on voit sur la statue de la reine Clotilde, ressemble parfaitement aux chemises ou tuniques que l'on fabrique encore aujourd'hui à Chio, à l'usage des femmes grecques, et particulièrement encore à celui des femmes du sérail. Cette étoffe est une espèce

---

(1) La statue de Childebert, que l'on voyait à Saint-Germain-des-Prés, était aussi chargée d'un livre que l'on avait mis dans la main du roi, en qualité de fondateur de cette abbaye.

de crêpe de soie, semblable à celui que nous fabriquons, dont la trame se retire un peu plus sur elle-même, de manière à former de petites ondulations, comme celles que le sculpteur a essayé de rendre sur les statues dont je viens de parler; cette etoffe est chargée, dans certains endroits, de bandes ou raies formées dans la trame, à l'aide d'un fil plat de soie blanche simplement faufilé, ce qui lui donne un brillant qui ressort très-bien sur le mat de l'étoffe. M. Parandier, secrétaire d'ambassade à Constantinople, à son retour en France, a apporté une de ces chemises ou tuniques grecques, que j'ai vue chez lui : elle m'a confirmé dans l'opinion où j'étais sur l'usage commun des étoffes orientales en France dans les premiers tems de la monarchie. Il y a même tout lieu de croire, après l'examen de quelques monumens antiques, que les femmes de l'ancienne Grèce faisaient leurs tuniques avec cette étoffe, puisque, dans certaines statues de femme, et notamment dans celle de la Junon qui est conservée dans le Musée du Roi, on voit, outre les plis de l'étoffe, des ondulations qui ressemblent assez à celles que donne le crêpe, telles que celles que nous avons remarquées sur notre statue de la reine Clotilde. Les femmes des mamelucks font usage d'une étoffe légère faufilée de lames d'or ou d'argent, qui ressemble aussi aux tuniques de Chio.

Si nous comparons maintenant les monumens du tems de Pépin et de Charlemagne, rassemblés dans le Musée français, avec les statues du neuvième siècle, des rois Hugues Capèt, Henri, Philippe, Louis-le-Gros et Louis le Jeune, du même Musée, nous remarquerons aisément des variétés très-sensibles non seulement dans la conception et dans le style, mais encore dans l'exécution. Jetons un coup d'œil sur l'antique basilique de Sainte-Geneviève, bâtie sous Robert le Pieux, et sur le Louvre, tel qu'il existait encore sous Philippe-Auguste; examinons l'ancienne abbaye de Saint-Germain-des-Près, bâtie dans le onzième siècle; l'Eglise de Notre-Dame, commencée vers la même époque, terminée environ un siècle après; la restauration, dans notre Musée d'un cloître et d'un portail de l'invention du célèbre Montreau, architecte de Saint Louis, celles des quatre façades du château de Gaillon, bâti en 1500 pour le cardinal Georges d'Amboise, dans la seconde cour de ce Musée; le tombeau de ce prince, celui de François Ier, et le rétablissement, dans la première cour du même Musée, du château d'A-

net, que Philibert de Lorme avait bâti pour Diane de Poitiers, par les ordres du roi Henri II; comparons, dis-je, les monumens dont je viens de parler, avec la nouvelle Eglise de Sainte-Geneviève du celèbre Soufflot, et nous serons à même de suivre, sans aucun guide, les différentes gradations de l'architecture en France, dans les différens siècles dont il est question, avant d'arriver au point de perfection que présente cet édifice.

Nous admirerons encore la recherche et le goût que les artistes du seizième siècle mettaient non seulement dans les ornemens de l'architecture, mais encore dans les ustensiles propres aux usages domestiques, ainsi que dans les armures les plus ordinaires. Ils avaient l'art de repousser le fer et de le ciseler avec tant de dextérité, qu'il pouvait rivaliser avec les plus belles pièces d'argenterie. Un travail compliqué et surchargé de dessins n'effrayait point ces artistes. Les arabesques et les sujets historiques que l'on voit sur les casques et les armes que nous avons gravés dans le quatrième volume de la description du Musée, sous les n°s 152 et 152 (*bis*), celles des belles serrures du châteeu d'Ecouen, l'examen de la belle collection d'armes et d'armures conservée au dépôt de la guerre, donneront une preuve plus convaincante encore du talent des repousseurs en fer du seizième siècle.

L'architecture francaise présente encore des variétés remarquables, depuis l'époque où les Romains construisirent des édifices dans nos contrées, jusqu'à celle où l'empereur Charlemagne, de retour d'Italie, introduisit en France le style et le goût de l'architecture lombarde, qui a été en usage en France jusqu'au moment où les Français, animés d'un zèle religieux, passèrent en Asie pour conquérir la Terre-Sainte. Les architectes qui suivirent Louis-le-Jeune dans ses expéditions d'outre-mer, commencèrent, à leur retour, à introduire dans plusieurs provinces de la France les premiers élémens de l'architecture arabe, improprement désignée sous le nom d'*architecture gothique*, qui fut ensuite perfectionnée sous Saint Louis, par Montreau, célèbre architecte, que le roi avait emmené avec lui en Syrie.

On jugera aisément de l'élégance de cette architecture, si l'on examine dans ce Musée la chapelle sepulchrale d'Héloïse et d'Abailard, que j'ai fait élever avec les débris de l'habitation qu'Abailard avait fait construire au Paraclet, pour y réunir une société de femmes sous les ordres de son amie; le tombeau du roi Dagobert, élevé dans l'abbaye de Saint Denis par les ordres de l'abbé Suger; le mausolée ou la cha-

pelle sépulchrale de la reine Blanche, mère de Saint Louis, que j'ai tirée des décombres de l'abbaye Maubuisson, vendus comme simples matériaux, et que j'ai restaurée, comme on le voit par la gravure que j'en donne sous le n° 431 de ma description du Musée.

Cette chapelle, de forme ogive, est composée dans le goût de celle de Dagobert. On voit la statue de la reine couchée et sculptée en marbre noir, posée sur un sarcophage qui est orné, sur le devant, d'une colonnade composée de sept colonnes formant autant de petits arcs dont les archivoltes sont chargées de feuilles de vignes très-bien sculptées. Les entre-colonnemens étaient ornés de peinture à l'eau d'œuf, que le tems a usées, mais dont on voit encore des fragmens qui suffisent pour nous donner une idée de la peinture de ce tems-là. Au dessus, on voit une espèce de mosaïque composée de petits morceaux de verre coupés en losange, sur lesquels on a peint par derrière divers ornemens. Cette mosaïque, qui sert de fond à la statue de la reine, est couronnée par une frise gravée en creux, représentant des griffons et des coqs; au dessous, on voit une tête en pierre de liais, singulièrement curieuse pour la délicatesse de sa sculpture. Ce morceau, d'une composition de pure fantaisie, représente un masque d'une belle figure, des traits duquel partent des feuillages dans lesquels ce visage se fond de manière à n'être plus aperçu. L'inscription suivante tourne autour de l'ogive qui encadre cette tête : *Madame la Royne Blanche, mère de Monsieur Saint Loys*. La partie supérieure de cette chapelle est décorée de feuillages et de trois statues en marbre blanc, représentant la Sainte Vierge, Saint Marc et Saint Jean l'évangéliste. Ce beau monument, qui n'offrait que des ruines, et que j'ai entièrement rétabli, suivant les dessins que j'en ai faits avant sa destruction, ainsi que la petite église en pierre qui couvre le tombeau de Charles V, que l'on voit dans la salle du quatorzième siècle, chef-d'œuvre d'exécution, décrit et gravé tome III de la description du Musée, n° 60 (*bis*), page 9, peuvent bien servir d'autorité pour constater ce que j'ai avancé dans cet ouvrage sur l'architecture arabe, improprement dite gothique.

L'emploi de cette architecture, très-hardie dans sa construction, très-légère dans son style, et très-riche dans sa décoration qui présente la plus grande magnificence, puisque l'or, l'azur et les pierreries mêmes y étaient employés avec profusion, ou imités avec beaucoup d'art, se prolongea dans toute la France jusqu'au quinzième siècle. C'est alors

que les papes Jules II et Léon X, par une connaissance parfaite de l'antiquité, et par les nombreux travaux qu'ils firent exécuter, retirèrent les arts de l'enfance et de la barbarie, en ramenant eux-mêmes les artistes aux principes du vrai et du beau. Bramante construisit le Vatican, Michel-Ange, Raphaël et Jules Romain l'ornèrent de leurs productions. Les artistes français voulurent imiter le beau genre arabesque que Raphaël avait si savamment employé au Vatican; mais ces artistes, trop prompts à imiter le style d'une architecture qu'ils n'avaient pas assez méditée, et entraînés par la force irrésistible de l'habitude, vers les principes qu'ils avaient reçus de leurs maîtres, mêlèrent, dans la composition de leurs bâtimens, le goût arabe au style simple et régulier de la belle architecture qu'ils avaient vue en Italie; ils établirent des monumens hermaphrodites, surchargés d'arabesques dont on fait bien d'admirer l'invention et la parfaite exécution, mais qui n'ont cependant ni l'élégance de l'architecture arabe, ni la pureté des monumens romains. C'est bien là, je pense, ce que présente le beau tombeau de Louis XII, par Paul Ponce, les portiques et les colonnades du château de Gaillon, restaurés dans la seconde cour de ce Musée.

Pierre Lescot, Philibert Delorme et Jean Bullant, sous les rois François Ier et Henri II, mirent la dernière main à l'architecture française; et malgré les imperfections que nous montrent leurs monumens, on ne peut se dissimuler que ce sont eux qui ont entendu le mieux le style et le genre de construction qui convient à nos usages et à notre climat. Sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, les successeurs de ces grands artistes conservèrent les belles proportions de l'architecture, en y introduisant cependant des innovations peu avantageuses à l'art, et nous ne citerons de bien remarquable de ce tems-là, que le Pont-Neuf et le Luxembourg. Sous le règne de Louis XIV, on ne trouvait de véritable beauté et de vraie grandeur dans les arts dépendant du dessin, que dans l'exagération; les artistes abandonnèrent la simplicité et la pureté que nous admirons encore dans les ajustemens des édifices du seizième siècle; en cherchant ce qu'ils appelèrent *grandiose*, ils ne firent que des bâtimens colossaux, et n'élevèrent que des masses lourdes sans pureté et sans goût. Que citerons-nous de remarquable après la colonnade du Louvre et la porte Saint-Denis? Enfin, l'architecte Gabriel, sous Louis XV, voulant enchérir sur ses prédécesseurs, introduisit, dans des ensembles ridicules

et mal entendus, un nombre considérable de colifichets qu'il encadra dans des moulures informes ; et l'architecture, ainsi abandonnée à un mauvais genre, commençait à décliner. Mais, vers le milieu du siècle dernier, elle fut entièrement relevée par les leçons publiques de l'excellent professeur David Leroy ; et nous vîmes bientôt s'élever l'école de chirurgie, le Panthéon français, le théâtre de la Comédie française, aujourd'hui l'Odéon ; celui des Italiens ; la restauration de l'église de Sainte-Croix à Chartres, etc., etc. Voilà les différentes gradations par lesquelles l'architecture a passé en France. C'est cette chronologie, si utile à l'art que nous avons cherché à établir dans notre Musée, en employant pour la construction des salles elles-mêmes qui représentent les différentes époques de l'art en France, les débris des monumens construits à chacune de ces époques.

Travaux du Musée terminés.

Déjà sept salles de ce bel établissement sont terminées : ce sont : 1° celles du treizième, du quatorzième, du quinzième, du seizième et du dix-septième siècle ; 2° la salle d'introduction qui renferme des monumens de tous les siècles ; placés chronologiquement ; 3° une autre salle dans laquelle on a élevé et restauré le beau et magnifique monument élevé à la mémoire de François Ier, le restaurateur des lettres et des arts. Ce monument, exécuté sur les dessins de Philibert de Lorme, fixe la plus belle époque de l'architecture française.

Salle d'introduction.

Dans cette salle, qui sert d'introduction au grand ouvrage que nous nous sommes proposé dans l'établissement du Musée des Monumens français, on trouve des monumens de tous les siècles.

Les plus anciens et les plus remarquables, conservés dans cette salle, sous les n°s 1, 2, 3 et 4, sont les autels gaulois, sur lesquels sont sculptés Jupiter, Mars, Vulcain, Mercure, Vénus et le Taureau céleste. Sous le n° 423, on voit un petit monument représentant la déesse Néhalennia, divinité des Germains, que l'on croit être la même qu'Isis. N° 9 *bis*, les statues de Clovis Ier et de la reine Clotilde, sculptées à la manière du tems, et chargées du *limbe* mystérieux, signe caractéristique de l'apothéose. N° 7, la tombe qui couvrait

Frédégonde, femme de Chilpéric ; ce morceau, exécuté en mosaïque, est d'un travail précieux. N° 6, bas-relief en pierre de liais, représentant Childebert debout, tenant d'une main son sceptre, et de l'autre le modèle de l'église Saint-Vincent, dont il fut le fondateur. Nous remarquerons, sous le n° 466, le beau mausolée de Diane de Poitiers, que des barbares avaient mis en morceaux, et que nous avons fait restaurer par une main habile. N° 99, dans une chapelle sépulchrale, construite exprès, s'élève le tombeau de François Ier. Seize colonnes d'ordre ionique soutiennent une voûte ornée de sculptures de Germain Pilon, sous laquelle sont couchées les figures nues de François Ier et de Claude de France, sa femme. Cette chapelle est fermée d'une grille magnifique, laquelle est ornée de quatre bas-reliefs en bronze doré, de plusieurs médaillons représentanr Catherine de Médicis, Henri III, Charles IX, la reine sa femme et Henri IV ; des muffles de lion et des armoiries, sculptés par Jean Bullant, également dorés, forment la composition de ce monument. Les nos 104 et 103, les belles colonnes funéraires, dont le travail est merveilleux, l'une élevée à François II, et l'autre à Anne de Montmorency. La colonne torse en marbre rouge des Pyrénées, désignée par le n° 456, fut élevée à Saint-Cloud, en l'honneur de Henri III, par son secrétaire particulier. Viennent ensuite le tombeau du chancelier Birague, en bronze et en marbre, par Germain Pilon ; le beau buste de Henri IV, celui de l'amiral Gaspard de Coligny, placé dans un monument magnifique, entièrement sculpté par Germain Pilon ; et le beau mausolée du vertueux chancelier l'Hospital, représenté à genoux, et sculpté en marbre. On remarquera encore, sous les nos 471, 447, 207, 551 et 166, les mausolées et les statues de Louis XI, roi de France, de Villers de l'Isle-Adam, grand-maître de Malte ; un obélisque magnifique sculpté en marbre blanc, qui fut élevé en l'honneur de la famille de Longueville, les statues de la famille de Villeroy, celle de Jacques-Auguste de Thou. Le n° 374, fait voir les statues en bronze de Louis XIII, de Louis XIV et d'anne d'Autriche, accompagnées d'un grand et magnifique bas-relief, sculpté par Guillain : ce beau monument décorait l'extrémité du Pont-au-Change. Près de là, sous le n° 174, on voit le magnifique mausolée du cardinal de Richelieu, chef-d'œuvre de Girardon. Enfin, dans le fond de cette grande et riche galerie, on voit sous le n° 187, le tombeau du cardinal Mazarin, sculpté en marbre, et accompagné de plusieurs vertus en bronze. Ce monument

est entièrement dû au talent de Coizevox. Au dessus de ce grand monument élevé à la mémoire de Louis XIII, on voit dans l'archivolte, sous le n° 26j, huit grands bas-reliefs du plus grand style, sculptés en pierre, à ce que l'on croit, par Ponce Jacquio, d'après les dessins de Pierre Lescot. Ces beaux bas-reliefs, tirés de l'ancienne façade du Louvre que l'on a démolie, représentent, 1° la Religion, sous la figure d'un vieux prêtre et d'un jeune homme faisant des sacrifices; 2° la Justice ou la rigoureuse impartialité, sous les figures de Zaleucus et de son fils, qui se crèvent avec la pointe d'un poignard, l'un l'œil droit, et l'autre l'œil gauche. (*Voyez* Paris et ses Monumens, par M. Baltard); 3° la Charité Romaine; 4° le fils du juge prévaricateur rendant un jugement, assis sur la peau de son père, que Cambyse, roi de Perse, avait fait écorcher; 5° deux soldats romains. Nous avons réuni ici ces divers sujets, de manière à ne former à l'œil qu'un seul et unique bas-relief; mais ils sont divisés par un câdre propre à terminer chaque scène représentée.

La voûte de cette gallerie, et les solives dont elle est traversée, seront garnies d'arabesques du seizième siècle, ainsi qu'on peut le voir par l'une d'elles qui est terminée. Les jours qui l'éclairent seront distribués de manière à répandre la lumière également sur les statues. Les croisées sont en archivoltes, garnies de beaux vitraux. Elles seront accompagnées des modèles que Jean Goujon fit pour les œils de bœuf du vieux Louvre. Dans les intervalles de ces croisées, nous avons placé les beaux modèles des bas-reliefs qui ont été exécutés pour la restauration du Louvre, par MM. Chaudet, Moitte, Roland, Cartelier, etc., et de celui de M. Espercieux.

Les vitraux qui sont placés dans cette salle, sont peints par Robert Pinaigrier. Les compositions de ces vitraux sont grandement conçues; le dessin est beau, et la couleur vigoureuse. Ils représentent des sujets pris dans la vie de saint Paul.

Après avoir fait remarquer les plus beaux monumens de notre salle d'introduction, nous ferons connaître les inscriptions curieuses que nous avons placées dans le pavé en marbre que nous avons fait poser dans cette même salle. Ces inscriptions, souvent ingénieuses, et toujours spirituelles, composées par les personnages les plus marquans de la France, sont faites pour inspirer les souvenirs les plus agréables. En entrant, à droite, on voit la tombe de l'abbé d'Auteuil, décrite sous le n° 519; et à gauche, celle de l'abbé Adam, n° 518. Viennent ensuite, à droite et à gauche, deux pierres

gravées en creux représentant des abbés commendataires. Au dessus, à droite, on lit sur un marbre noir les vers suivans, faits par J. J. Baïf, pour Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII.

Ci-gist la belle Agnès.... O mort! cette beauté
Devait, de sa douceur, fléchir ta cruauté;
Mais, la lui ravissant en la fleur de son âge,
Si grand que tu cuidais n'a été ton outrage:
Car, si elle eust fourni l'entier nombre des jours,
Que lui pouvait donner de la nature le cours;
Ses beaux traits, son beau teint, et sa belle charnure,
De la tarde vieillesse auraient senti l'injure.
Mais de la belle Agnès durera le surnom,
Tant que de la beauté, Beauté (1) sera le nom!

A sa gauche on lit une pièce de vers faite pour le roi Henri II, par Diane de Poitiers: elle est également gravée sur un marbre noir (2),

Voicy vraisment, qu'amour un beau matin,
S'en vint m'offrir flourette très-gentille,
— La se prit-il, aournez vostre teint,
Et vistement violiers et jonquille,
Me rejettait, à tant, que ma mantille
En était pleine et mon cœur en pasmait,
(Car, voyez-vous, flourette si gentille
Estait garçon frais, dispos et jeunnet.)
Ains tramblottante et destournante les yeux....
Nenni.... disoi-je — Ah ne serez déçuë,
Reprit amour et soudain à ma vuë
Va présentant un laurier merveilleux.
— Mieux vault, lui dis-je estre sasge que Royne
Ains me sentis et fraimir et trembler,
Diane faillit, et comprendrez sans peine
Du quel matin je praitends reparler.

On trouve ensuite, en remontant à droite, les adieux

---

(1) Le poète fait ici allusion au nom de *Beauté* qu'elle avait pris en recevant du roi le chateau de Beauté.

(2) Cette pièce, qui n'avait jamais été imprimée, est extraite des manuscrits de la bibliothèque du Roi.

de Marie Stuart à la France, composés en vers par elle-même.

Adieu plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie!
Qui a nourri ma jeune existance;
Adieu France, adieu nos beaux jours:
La nef qui déjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne.
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

A gauche, sur la même ligne, on lit une épitaphe que le poète Amadys Jamin fit pour le connétable Anne de Montmorency,

Pourquoi gît ce grand cœur en si petit espace?
Ce cœur qui embrassait mille cœurs à la fois,
Ce cœur qui nous servait autant comme aux Grégeois,
D'Ulysse, de Nestor et d'Achille la race.
Toute France devait être du cœur la place,
Qui vivant, fut son cœur, et le cœur de ses Rois,
Qui, en guerre comme en paix, rangea par bonnes lois,
Les monstres vicieux, l'Impudence, l'Audace.
Non: ce cœur se contente en un si petit lieu,
Puisqu'il est joint au cœur de Henri, demi-dieu,
Qui, bon maître, honora sa valeur, sa prudence.
Puisqu'il est enterré digne de tel honneur
Près du cœur de ce roi, de la France, seigneur,
N'est-il pas enterré dans le cœur de la France?

A droite, toujours en suivant, on lit une épitaphe que le roi François I[er] composa et grava lui-même sur le tombeau de Laure, dans l'église des Cordeliers d'Avignon.

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée.
Plume, labeur, la langue et le savoir,
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.

A gauche, à l'opposé de l'épitaphe de Laure, on lit une pièce de vers de Philippe Desportes, dont on voit le mau-

solée et le médaillon en bronze, dans la même salle, sous le n° 546.

O sommeil, doux repos des travaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les pensers ennemis!
Charme ses yeux d'Argus qui me sont si contraires,
Et retardant mon bien faute d'être endormis.
Je voudrais être roi, pour faire une ordonnance,
Que chacun dût, la nuit, au logis se tenir :
Les amoureux, sans plus, d'aller auraient licence.
Si quelque autre sortait, je le ferais punir.

On croit que Desportes, chanoine de l'abbaye de Bonport, fit cette pièce de vers à la suite d'une contrariété qu'il éprouva un soir qu'il allait en bonne fortune.

Vient ensuite, à droite, près de la grille qui ferme la chambre sépulcrale de François Ier, un marbre noir sur lequel est gravée une pièce de vers que Jean-Antoine Baïf fit pour un vase qui devait contenir le cœur du roi Henri II,

Du roi Henri second ici fut mis le cœur,
Lequel, tant qu'il battit dans son corps plein de vie,
Jamais ne fut vaincu, ni de peur, ni d'envie,
Ni troublé de courroux, ni brûlé de rancœur.
Mais il fut le séjour de bonté, de douceur,
D'honnête affection, d'humaine courtoisie,
Par laquelle il était de tout cœur ravisseur.
J'en appelle à témoins les soupirs et les larmes
Qu'en jettent aujourd'hui, non les siens seulement,
Mais ceux qui ont senti la force de ses armes.
Et si l'or et les pleurs pouvaient faire plus tendre
Le dur cœur de la Mort, tous feraient tellement,
Que la Mort n'oserait refuser de le rendre.

A la gauche de l'épitaphe que nous venons de transcrire, on lit une pièce de vers dans laquelle Marguerite de Valois, première femme du roi Henri IV, peint ses malheurs, et qu'elle fit pour lui servir d'épitaphe; nous la rapportons ici avec d'autant plus de plaisir qu'un prêtre de ce tems-là a eu l'impudeur de s'en faire reconnaître pour l'auteur. Nous la donnons ici telle que nous l'avons copiée sur les manuscrits de la main même de Marguerite de Valois (1), que l'on conserve à la bibliothèque du roi.

---

(1) Vraie héritière des Valois, dit Mézerai, elle ne fit jamais des

Ceste brillante fleur de l'arbre des Valoys,
En qui mourust le nom de tant de puissans roys,
Marguerite, pour qui tant de lauriers fleurirent,
Pour qui tant de bouquets chez les Muses se firent,
A vu fleurs et lauriers, sur sa tête sécher,
Et, par un coup fatal, les lys s'en détacher.
Las! le cercle royal dont l'avait couronnée,
En tumulte et sans ordre un trop prompt hyménée,
Rompu du mesme coup devant ses pieds tombant,
La laissa comme un tronc dégradé par les vents.
Esponse sans espoux, et royne sans royaume,
Vaine ombre du passé, grand et noble fantosme,
Elle traisna depuis les restes de son sort,
Et vist jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

En remontant ensuite à droite, on lit l'épitaphe latine de Jean-Baptiste Santeuil, gravée sur une pierre de Liais.

A Ω

Hic jacet
F. JOANNES BAPTISTA DE SANTEUIL,
Hujus abbatiæ
Canonicus regularis
Et subdiaconus
Qui sacros hymnos
Piis æque ac politis versibus
Ad usum Ecclesiæ
Concinavit
Obiit
Die quinta Augusti
Anno reparatæ salutis M. DC. XCVII.
Ætatis LXVI.
Canonicæ professionis
A XLIV. Ω

Suit à gauche celle de la famille de Nicolas Boileau. Nous nous dispenserons de rapporter ici cette longue épitaphe qui ne contient que les noms et les titres de tous les membres de la famille de cet illustre poète.

à personne sans excuse de donner si peu; elle était le refuge des gens de lettres, en avait toujours quelques-uns à sa table, et apprit tant en leur conversation, qu'elle parlait et écrivait mieux que femme de son tems.

Toujours en remontant à droite on trouve l'épitaphe du célèbre anatomiste Winslow, gravée sur un marbre blanc.

D. O. M.

Hic jacet

In spem beatæ immortalitatis, Jacobus Benignus Winslow, patriâ Danus, commemoratione Gallus, ortu et genere nobilis, nobilior virtute et doctrinâ, parentibus lutheranis natus, hæresim quam infans imbiberat, vir ejuravit, et adnitente ill. Episcopo Meldensi Jacobo Benigno Bossuetio, cujus nomen Benigni in confirmatione suscepit ad ecclesiam catholicam evocathus, stetit in ejus fide, vixit sub ejus lege, obiit in ejus sinu; vir æque verax et pius, in pauperes summè misericors, nullâque erroris aut vitii privitate afflatus. Regius linguarum teutonicarum interpres, saluberrimæ facultatis Parisiensis doctor-regens illum medicæ artis et præsertim anatomicæ doctorem ac professorem peritissimum regia eruditorum societas Berolini, regia scientiarum academia Lutetiæ socium communi suffragio elegere, et utraque dignissimum ejus scientia judicio comprobavit. Vita excessit V. nonas Aprilis, an sal. M. CC. LX. ætatis XCI.

Pio conjugi et parenti, uxor et liberi hec monumentum mærentes posuere.

A gauche, sur la même ligne, on voit celles de Blaise Pascal et de Jean Foy-Vaillant, docteur en médecine, et l'un des plus savans antiquaires du siècle de Louis XIV (1). Toutes deux sont gravées sur du marbre, les voici :

Hic jacet

Blasius Pascal, Claromontanus, Stephani Pascal, in suprema apud Arvernos subsidiorum curia præsidis filius; post aliquot annos in severiori secessu et divinæ legis meditatione transactos, feliciter et religiosè in pace Christi vitâ functus anno 1662, ætatis 39, die 19 Augusti. Optasset ille quidem piæ paupertatis et humilitatis studio etiam his sepulcri honoribus carere, mortuusque etiam nùm latere : verùm ejus hac in parte votis cedere non potuit Florius Perrier, in eadem subsidiorum curia consiliarius, ac sorori Gilberta Pascal matrimonio junctus, qui hanc ipsi

(1) Jean Foy-Vaillant est né à Beauvais en 1632.

tabulam posuit indicem sepulcri, et sua in illum pietatis; parcet tamen laudibus, quas ille summoperè semper aversatus est, et Christianos ad Christiana precum officia, et sibi et defuncto profuturæ cohortati satis habebit.

Epitaphe de Foy-Vaillant.

D. O. M.

Joanni Foy-Vaillant
Bellovaco, doctori medico
Ludovici Magni antiquario,
Cenomanensium ducis cimeliarco,
Regiæ inscriptionum
Et numismatum academiæ socio,
Viro fama nominis tota Europa
Celeberrimo,
Summis principibus probatissimo,
Qui hoc sub lapide
Unà cum carissima conjuge
Ludovica Adrien
Contumulari voluit.
Obiit XXIII. *oct.* M. D. CC VI. *Ætatis* LXXV.

La dernière inscription qui orne à droite le pavé de cette galerie, est l'épitaphe de la reine Marie de Médicis, seconde femme de Henri IV, laquelle mourut de misère à Cologne, l'an 1642; l'auteur en est inconnu. La voici :

Le Louvre de Paris vit éclater ma gloire :
Le nom de mon époux, d'immortelle mémoire,
Est placé dans le ciel comme un astre nouveau.
Pour gendres j'eus deux rois; pour fils ce clair flambleau
Qui, par mille rayons brillera dans l'histoire.
Parmi tant de grandeur (le pourra-t-on bien croire?)
Je suis morte en exil; Cologne est mon tombeau!
Cologne, œil des cités de la terre allemande,
Si jamais un passant te demande
Le funeste récit des maux que j'ai soufferts?
Dis : ce triste cercueil chétivement en serre
La reine dont le sang coule en tout l'univers,
Qui n'eut pas en mourant, un seul pouce de terre!

Au côté opposé de cette inscription, on lit l'épitaphe que le grand Corneille fit pour Louis XII.

Sous ce marbre repose un monarque français;
Que ne saurait l'envie accuser d'aucun vice :
Il fut et le plus juste et le meilleur des rois ,
Son règne fut pourtant celui de l'injustice.
Sage en tout , il ne fit jamais qu'un mauvais choix ,
Dont longtems nous et lui portâmes le supplice :
L'orgueil, l'ambition , l'intérêt, l'avarice ,
Revêtus de son nom , nous donnèrent des lois.
Vainqueur de toutes parts , esclave dans sa cour ;
Son tyran et le nôtre à peine sort du jour ,
Que dans la tombe même il le force à le suivre.
Jamais pareils malheurs furent-ils entendus !
Après trente-trois ans sur le trône perdus ,
Commençant de régner, il á cessé de vivre!

Salle du treizième siècle.

Si l'on entre dans la salle qui renferme les monumens de ce siècle , on voit des voûtes surbaissées en arêtes , et parsemées d'étoiles sur un fond bleu , portées par de simples pilliers grossièrement décorés : ces voûtes se terminent par des rosaces de ce tems, dont trois représentent des évangélistes (*venant de Saint-Victor*), et les autres, dont la plus grande variété dans les formes étaient le chou et le chardon, sont très-bien imitées, des lampes sépulcrales en descendent. Les portes et les croisées , de formes ogives , construites avec les débris d'un monument du même âge , que l'on avait ruiné, dont nous avons recueilli les restes, ont été dirigées , selon le goût de l'architecture renouvelée des Arabes , par le célèbre Montreau.

On lit au-dessus des portes l'inscription suivante, en caractères gothiques : *Etat des arts dans le* 13[e] *siècle.* Les vitraux portent aussi l'empreinte de ce style ; nous les avons tirés d'un monument qui avait été bâti, en 1250 , par le même Montreau.

La lumière sombre qui éclaire ce lieu est encore une imitation du goût de ce tems-là. (Voyez dans notre Histoire de l'Art, ce que nous avons dit sur l'introduction en France de l'architecture arabe.)

Salle du quatorzième siècle.

Au retour des croisades , vers la fin du 13[e] siècle , les arts, dépendant du dessin , furent très-cultivés ; et les artistes

qui avaient voyagé en Asie avec Saint-Louis, en apportèrent un nouveau genre de décoration, et introduisirent, particulièrement dans l'architecture, le goût arabesque, ainsi que nous l'avons remarqué dans notre Histoire de l'Art. Dès lors les ogives allongées et élégantes prirent la place des voûtes surbaissées, et l'on vit bientôt, à l'imitation des mosquées, nos temples s'élever majestueusement, et leur intérieur, chargé de dorures, de verroteries et de couleurs brillantes, montrer le luxe le plus imposant. Tel est le but que nous nous sommes proposé dans la décoration du quatorzième siècle, composé avec les démolitions d'une basilique bâtie vers la fin du treizième siècle, et terminée dans le commencement de celui que nous décrivons. Les apôtres sculptés en pierre, de grandeur naturelle, qui ornent cette salle, sont tirés de la même basilique; ils sont très-remarquables par la naïveté de leur expression et la simplicité de leur exécution. Leurs vêtemens donnent une idée exacte des étoffes et des broderies que l'on employait à cette époque, étoffe assez semblable, pour la finesse de la fabrique, aux schals des Indes que nous connaissons, et apportée alors en France par les Croisés. Nous avons formé l'espèce de fond mosaïque en sculpture saillante qui couvre les murailles, les plafonds, etc., avec des *fac simile* pris sur les monumens du tems, qui ont été adaptés et coloriés comme il convenait pour l'ensemble général de la salle. Les ogives qui décorent l'intérieur de ce siècle, ainsi que les culs de lampe et les supports de la retombée des voûtes, sont également tirés des édifices de ce tems-là, que l'on a démolis pendant la révolution. Ces ogives sont garnies de vingt statues des personnages les plus célèbres, tous vêtus de leur costume militaire, montés sur des lions, et placés chronologiquement dans l'ordre qui suit: le premier, en entrant à droite, représente Philippe IV, dit *le Bel* (*voyez* dans cet ouvrage le nº 39); Louis X, dit *Hutin* (40); Robert de France, comte de Clermont, sixième fils de Louis IX (29); Louis de France, comte d'Evreux (43); Philippe V, dit *le Long* (45); Charles de France, comte de Valois, premier du nom (54); Charles IV, dit *le Bel* (47); Charles d'Etampes (48); Charles d'Alençon, tué à la bataille de Crécy (46); Philippe de Valois (52); Pierre de Bourbon, comte de la Marche, chambrier de France, fils de Louis Ier, duc de Bourbon (90); Jean II, dit *le Bon* (53); Bertrand du Guesclin (59); Charles V (60); Pierre d'Orgemont (437); Léon de Lusignan (65); Bureau de la Rivière (72); Louis

de Sancerre (59); Pierre de Navarre, comte de Mortaigne (79); et Arnould de Bracque (67).

Neuf bas-reliefs représentant des sujets religieux, décorent extérieurement et intérieurement la salle que nous venons de décrire. Extérieurement, au dessus des ogives qui séparent cette salle de la galerie qui y conduit, on voit de chaque côté un bas-relief représentant un calvaire diversement composé. Dans l'intérieur, au dessus de la même décoration, on voit d'un côté un bas-relief représentant dans le même cadre trois sujets différens (*composition bizarre de ce tems-là*); savoir : l'accouchement de la Vierge, le moment où un ange vient lui annoncer le massacre des enfans, ordonné par le roi Hérode, et sa fuite en Egypte. De l'autre côté, on voit également un bas-relief composé de trois sujets différens dans le même cadre, savoir : l'entrée de Jérusalem, le baptême de Jésus-Christ, et la mort d'un religieux, qui est couché dans son lit, entouré de ses confrères, qui récitent des prières. De chaque côté, dans l'intérieur de la salle, sont deux encadremens ajustés suivant le style du tems, avec divers fragmens de colonnes, culs-de-lampe, etc. Ces encadremens contiennent chacun trois bas-reliefs placés l'un sur l'autre, comme c'était l'usage à cette époque. Dans le premier, à gauche, on voit un bas-relief représentant la passion de Jésus-Christ, divisée en plusieurs sujets : celui qui est au dessus représente les douze Apôtres. Le Père Eternel, accompagné des animaux de l'Apocalypse, est sculpté dans le milieu. Le troisième bas-relief représente les jeunes gens dans la fournaise. L'encadrement qui est en face de celui-ci ne contient que deux grands bas-reliefs, et une petite colonnade d'un travail très-léger. Le premier bas-relief représente la passion de Jésus-Christ; et le second trois sujets dans le même cadre; savoir : Jésus-Christ flagellé, Jésus crucifié et Jésus au tombeau, visité par les saintes femmes.

Les deux grands tableaux que nous venons de décrire, sont accompagnés chacun de deux statues en pierre de liais, représentant saint Pierre, saint paul, saint Jean et saint Philippe, que nous avons tirés d'une chapelle nommée *chapelle de Picardie*, rue du Fouare. Ces figures, qui montrent déjà de l'amélioration dans l'art de sculpter, sont posées sur des culs-de-lampe en pierre, ornés d'arabesque que nous avons achetés pour compléter la décoration de cette salle, des démolitions de l'église Saint-André-des-Arcs.

Les culs-de-lampe en pierre, qui pendent de la voûte

en forme de lustres, viennent d'une vieille chapelle que l'on a démolie dans les environs de Rouen ; celle du milieu est très-remarquable par la délicatesse de son travail.

Salle du quinzième siècle.

Le quinzième siècle, le plus remarquable pour l'histoire des arts, relativement à la France, est l'époque où les artistes ont commencé à produire des plans mieux combinés avec les ornemens, et ils ont cherché à lier les calculs de l'esprit à une exécution sévère et soignée ; alors il s'est opéré un grand développement dans le dessin, et l'on a vu disparaître le mauvais goût. En conséquence, nous avons cherché à montrer dans notre salle du quinzième siècle l'art, le goût, le luxe et l'éclat qu'exigeait sa décoration, et à donner aux amis des arts le portrait d'un siècle presque inconnu dans la capitale. Pour parvenir à ce but, nous avons visité les monumens que nous a laissés le cardinal d'Amboise, qui employa à la décoration de ses palais Jean Juste, sculpteur, né à Tours, qu'il avait envoyé à ses frais à Rome pour étudier les arabesques de Raphaël. Le plafond, les croisées, et en général toute la décoration de cette salle ont été composés d'après le tombeau de Louis XII, qui en fait le milieu, avec des détails du château de Gaillon, démoli depuis la révolution, et avec des médaillons et des sculptures que nous avons levés nous-mêmes. Les colonnes ornées de chapitaux et piédestaux arabesques qui soutiennent les portes, viennent d'un jubé que l'on a démoli dans l'église Saint-Peyre, à Chartres. Cette espèce de portique avait été ajoutée, en 1509, à la construction de l'édifice, bâti en 1170, par Hilduard, religieux bénédictin : il fut sculpté, ainsi qu'il est constaté dans les archives de la bibliothèque de cette ville, par Francois Marchand, sculpteur, né à Orléans. Les deux bas-reliefs qui décorent les archivoltes de cette salle, méritent d'être remarqués, et notamment celui qui représente Dieu le père au milieu des anges. Le style en est sévère et le dessin très-caractérisé ; le second représente la Pentecôte. Les fonds violet et bleu, les encadremens dorés et la légende carminée, *comminùs et eminùs* (de près et de loin), sont les traits caractéristiques de la décoration du quinzième siècle ; toutes ces choses ont été exécutées d'après les notes prises sur les monumens de ce tems-là et d'après les autorités convenables. La belle lampe en cuivre qui descend de la coupole du cul du four, a été donnée par M. Four-

croy, conseiller d'état. Enfin l'ensemble de cette salle montre les effets que l'on peut produire en décoration avec de vieux détails adroitement appliqués. Les pilastres extérieurs donnant sur le cloître, sont ornés d'arabesques et de médaillons en marbre, provenant du château de Gaillon : on y voit Anne de Bretagne représentée en Minerve, et Louis XII en Mars; leurs casques sont ornés d'arabesques très-légers; les deux autres médaillons représentent l'un Galba, et l'autre Vespasien. Piganiol de la Force, en parlant d'un bâtiment du palais, bâti en 1504, par ordre de Louis XII, sur les dessins de Jean Joconde, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, spécialement chargé de décorer la chambre des comptes, incendié le 27 octobre 1737, dit : *Le porc-épic* était le corps de la devise du roi Louis XII; *cominùs et eminùs* en était l'âme. Cette devise se voyait en plusieurs endroits du bâtiment.

Salle du seizième siècle.

Dès 1440, les arts prirent une grande considération : dans l'Italie, les palais élevés par les Médicis et depuis par le grand Léon, les dépenses considérables que ces amis des lettres et des arts firent pour occuper les savans et les traiter honorablement, furent un véhicule si puissant, qu'en très-peu de tems Rome et Florence virent naître tous les talens à la fois et augmenter insensiblement le nombre de ses monumens. Ce ne fut qu'un siècle après, sous le règne de François Ier, que la France, dans les arts dépendant du dessin, se montra rivale de Rome et de Florence. Les artistes de l'une et de l'autre nation, mis pour ainsi dire en concurrence, firent des efforts extraordinaires dans leurs études; le goût fut généralement épuré, et bientôt les décorations et les ameublemens prirent une autre forme et furent généralement renouvelés. Pour peindre ce siècle brillant comme il convenait, nous avons levé les plans des monumens bâtis par les Lescot, les Bullant, les Philibert, etc., et nous avons placé dans cette salle tous les détails, soit en architecture, soit en sculpture, que nous avons pu réunir, afin de fixer les yeux des connaisseurs sur le siècle connu dans les arts sous la dénomination de *siècle de la renaissance*. La porte de cette salle a été exécutée d'après les formes de ce tems-là. Les colonnes qui portent le fronton sont d'un marbre rare, désigné sous le nom de *brèche dorée;* elles se trouvent supportées par des piédestaux dans lesquels sont introduits des

bas-reliefs en cuivre doré par Quermezel, représentant la nativité de Jésus-Christ, l'adoration des Mages, la Résurrection et plusieurs sujets du nouveau Testament. Les incrustations et les figures que l'on remarque sur le fronton, sont une imitation du genre d'ajustement que Michel Ange avait introduit dans son architecture. Les plafonds sont décorés d'arabesques, de salamandres, de chiffres entrelacés, et des devises de la chevalerie, disposées comme il convient. La *Religion*, la *Patrie*, l'*Honneur*, l'*Amitié* et l'*Amour*, étaient les cinq lois principales de la chevalerie.

Salle du Dix-septième siècle.

Nous voici dans le siècle brillant de Louis XIV, ce siècle si fertile en poètes célèbres, en généraux fameux, et en legistes à grands caractères. Il n'est plus le même ce beau siècle, relativement aux arts dépendant du dessin. La dégradation qui eut lieu dans la peinture, dans la sculpture, comme dans l'architecture, à la suite de la belle époque de la renaissance des arts, est frappante; il suffira d'examiner les monumens que nous avons réunis dans notre Muséum, pour en être convaincu. Enfin, comme nous l'avons démontré dans notre Histoire de l'Art, si nous comparons les statues et les bas-reliefs du siècle de Louis XIV, avec ceux du siècle qui l'a précédé, nous trouverons une dégradation bien marquée, et nous conviendrons que nous devons une reconnaissance plus éclatante encore au zèle que le grand Colbert a mis dans ses encouragemens, qu'aux artistes qui les ont sculptés. Sur les attiques des portes de cette salle, on lit: *Etat des Arts dans le dix-septième siècle;* peut-être aurait-on mieux fait d'écrire: *Etat des Vertus* que *Etat des Art*, a fort sagement dit un philosophe; car là, on voit Turenne, Montauzier, Colbert, Lamoignon, Bignon, Séguier, Molière, Corneille, Racine et Lafontaine.

Description des Vitraux par ordre de siècles, divisés en autant de salles.

Salle du treizième siècle.

On voit dans cette salle trois grands vitraux, composés chacun de plusieurs sujets. *Première croisée à droite.* Ce tableau, divisé en trois parties, nous fait voir, dans celle du haut: la Reine Blanche debout, vêtue à la manière de ce

tems-là, tenant une coupe, et faisant préparer le breuvage qu'elle doit contenir; plus bas, on voit deux religieux venant visiter le chef-lieu de leur ordre; le dernier représente Saint-Louis, assis sur son trône, donnant audience à un guerrier et à un évêque.

Seconde croisee en suivant. Le tableau placé dans le milieu de la salle, est également divisé en trois sujets. Dans celui du haut on voit la Reine sortant de son palais, et donnant des ordres pour la distribution journalière de ses aumônes; les deux sujets du bas représentent des pauvres recevant, comme les autres, des bienfaits de la Reine.

La troisième croisée, à gauche, fait voir la prise d'un fort, divisée en deux sujets; et au dessous, deux religieux représentés debout portant chacun un livre.

Ces peintures grossières nous montrent l'origine de la peinture sur verre; les couleurs en sont vigoureuses, mais distribuées sans goût; l'ordonnance des sujets est bizarre, et le dessin excessivement mauvais; les costumes en sont exacts, les couleurs vives et belles. (*Voyez* dans mon Histoire de l'Art, l'article *peinture sur verre.*)

Salle du quatorzième siècle.

On voit dans cette salle six grandes croisées garnies de vitraux de la plus grande beauté pour la force des couleurs et leur distribution. Le premier, à droite, est composé de six sujets pris dans le Martyrologe et le nouveau Testament. Ces tableaux présentent encore de la confusion dans la disposition des groupes et des figures; leur exécution est à peu de chose près semblable à celle de ceux du siècle précédent. *Croisée du milieu.* Ce tableau représente un grand dessin arabesque, peint de plusieurs couleurs, et divisé en six parties parfaitement semblables, au milieu desquelles se voit un griffon très-bien dessiné. *Troisième croisée.* Dans ce tableau, on voit le Père Eternel assis sur l'arbre de Jessé, répété plusieurs fois dans la même attitude; et dans le bas, on aperçoit deux sujets de forme ronde, représentant d'un côté la Trinité; et de l'autre, Dieu le Père, environné des sept planètes, ayant à ses côtés son fils Jésus-Christ et la sainte Vierge.

Salle du quinzième siècle.

Ce fut à cette époque que l'on commença à introduire l'art du clair-obscur dans les peintures sur verre, et, par

conséquent, à nuancer davantage les couleurs. *La première croisée à droite* est divisée en deux tableaux ; *le premier* représente le retour de l'Enfant prodigue à la maison paternelle ; *le second*, Jésus-Christ allant au supplice, et sainte Véronique lui essuyant le visage. Ces peintures montrent déjà un grand perfectionnement dans l'art ; le dessin en est plus correct, les expressions plus vraies et mieux senties. *La seconde croisée* est également divisée en deux tableaux, dont la beauté des couleurs est frappante. On voit dans le premier, Saint Charles Borromée debout, en habit de cardinal, et dans *le second*, Saint-Jacques, aux pieds desquels les donataires des tableaux sont représentés à genoux. *La troisième croisée* est ornée d'un beau vitrage, très-remarquable par le sujet qu'il représente ; on peut le considérer comme un monument de la bonhomie de nos aïeux. Le sujet est l'Annonciation de la sainte Vierge : d'un côté, on voit dans son appartement la Vierge à genoux, qui lit ses heures ; de l'autre, le beau Gabriel ; et, dans un coin de la chambre, le Saint-Esprit, du bec duquel part un rayon pyramidal qui va droit à l'oreille de la sainte Vierge, pour y déposer un embryon fort bien dessiné. Il est probable que le peintre a voulu rendre ce qu'on lit dans une prose ancienne :

Gaude, Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

Je citerai aussi l'épigramme suivante :

Sitôt qu'eut parlé Gabriel,
La Vierge conçut l'Eternel
Par une divine merveille.
L'archange ainsi le lui prédit,
Et de là, peut-être, a-t-on dit :
Faire des enfans par l'oreille.

Le poète La Monnaye, dans ses Noëls Bourguignons, n'a pas oublié de citer la Vierge Marie qui conçoit par l'oreille.

Au dessous de ce tableau, dont le dessin est très-correct, et l'exécution très-soignée, on voit les portraits des rois Jean II, dit *le Bon*, et Charles V, dit *le Sage*, représentés à genoux devant un prie-dieu. On croit ces deux tableaux curieux de Henri Mellin, peintre verrier, en faveur duquel les rois Charles V et Charles VII accordèrent plusieurs priviléges. Au bas on lit ce qui suit : *Le roi*

Jehan. Le roi Charles V. La quatrième croisée est garnie de deux tableaux extrêmement vigoureux et de la plus grande beauté, pour la vivacité des couleurs ; les bleus, les rouges et les violets en sont admirables : *le premier* représente saint Louis assis sur son trône, donnant audience à un ambassadeur du Vieux de la Montagne. *Le second* représente le mariage de la Vierge, il a été peint d'après les cartons d'Albert Durer. Les croisées supérieures de cette salle sont garnies de vitraux blancs coupés en lozange à la manière de ce tems-là, avec des bordures colorées.

Salle du seizième siècle.

Le seizième siècle, comme on a pu le voir dans le cours de cet ouvrage, vit éclore tous les talens à la fois. La peinture sur verre se ressentit aussi de la restauration des arts en France, opérée par les soins de François Ier. Elle en reçut d'heureuses influences, et les peintres verriers nous ont laissé des chefs-d'œuvre dignes des pinceaux de Michel-Ange et de Raphaël.

Les *deux tableaux* que l'on voit *à droite*, en entrant dans cette salle, sont de la composition et de l'exécution du célèbre Jean Cousin. Outre la couleur forte et harmonieuse qui règne dans ces deux tableaux, on y remarque une composition riche, et un dessin pur et d'un grand caractère : les sujets qu'ils représentent sont pris dans l'Apocalypse. Voici ce qu'on lit au bas du premier. *Veit aussi les quatre anges desliez affin d'occire suivis de grande multitude d'anges d'armes montez sur chevaulx ayant têtes de lyon, et par iceulx fut tué la tierce partie des hommes.* Au dessous du second tableau, on lit ce qui suit : *Le tiers ange ayant sonné sa trompette, voit tomber du ciel une grande étoile ardente comme un flambleau, et la tierce partie des fleuves et fontaines devinrent amères comme aloyne, par laquelle amertume moururent plusieurs hommes.* Le *tableau* suivant peint aussi par Jean Cousin, représente François Ier, vêtu de ses habits royaux. Le *quatrième* représente Jésus-Christ couronné d'épines, exécuté sur les cartons d'Albert Durer. On admire dans ce beau tableau la variété des expressions, les oppositions frappantes des attitudes, et la beauté des couleurs fortes et brillantes. Le *cinquième* et dernier tableau est peint en grisaille d'après les dessins de Primatice, ordonnateur des bâtimens du roi Henri II ; il représente la Circoncision et la Nativité de Jésus-Christ. Grâce, finesse, airs de tête char-

mans, draperie d'un goût exquis, voilà ce qui constitue ces peintures attribuées à Bernard Palissy. Les croisées supérieures de cette salle sont garnies de verre blanc en lozange, et de bordures arabesques.

Salle du dix-septième siècle.

En entrant dans cette salle, les peintures sur verre qui frappent la vue, sont les belles compositions d'Eustache Lesueur, peintes en grisaille par François Perrin : elles représentent le jugement et le supplice de Saint-Gervais et de Saint-Protais. Nommer le célèbre Lesueur, c'est faire la description des chefs-d'œuvre qui sont sortis de ses pinceaux : composition noble, grande et bien entendue; dessin correct, élégant, expressions senties, vigoureuses, sans grimaces; attitudes simples et naturelles; voilà ce qu'on admire dans les deux vitraux de Lesueur, qui commencent à droite dans cette salle la suite des vitraux qui la décorent. Au dessus de ceux-ci on voit *deux autres tableaux* sur verre, peints aussi d'après Lesueur; ces vitraux ornés d'arabesques, représentent des sujets de la vie de Saint-Gervais et de Saint-Protais, et une Fuite en Egypte. *Les quatre* suivans, émaillés en grande partie, sont de Michu et Sempy, qui les ont peints d'après les dessins de Mathieu Elyas, ou Elye, peintre flamand, qui les a fait dater de 1706. Ces tableaux représentent des sujets tirés de la vie de Dom Jean de la Barrière, qui se fit religieux, après avoir servi en qualité de pandoure; il fut ensuite le réformateur de l'ordre des Feuillans. Le *quatrième* et le dernier représentent l'instant où ce moine accompagne Henri IV lorsqu'il fit son entrée dans la ville de Poissy.

Salle du Dix-huitième siècle.

Lorsque le gouvernement voudra faire les frais convenables pour l'ajustement et la décoration de cette salle qui doit terminer la série de nos siècles, on verra dans cette salle deux tableaux peints sur verre, en 1789, par M. Séguin, peintre en émaille : le premier, peint à la manière de Rembrant, représente un philosophe dans son cabinet : le second représente une vue des ruines de la Grèce, d'après Leroy; plus, un sujet dans un fond de paysage, peint sur glace, par MM. Charles et Mortélec.

Vitraux placés dans la galerie.

En commençant à examiner la collection des peintures sur verre qui décorent les galeries, par la dernière porte à gauche de la salle d'introduction, la *première croisée* nous fait voir plusieurs tableaux. Le premier représente Sainte-Geneviève tenant un livre d'une main, et de l'autre un cierge, dont le diable s'efforce d'éteindre la lumière avec un soufflet, tandis qu'un ange placé au dessus de la sainte repousse le souffle impur de l'ennemi du bien : ceci est l'image de la calomnie, dont les méchans se servent dans le monde pour ternir la vertu : aux genoux de Sainte-Geneviève on voit un chanoine accompagné de son patron. Le *tableau suivant*, divisé en deux parties, représente l'adoration des mages, et le dernier tableau nous fait voir un religieux à genoux accompagné de Saint-Germain, évêque de Paris, et de Saint-Joseph, ses deux patrons. (L'auteur de ces beaux vitraux nous est inconnu). *Dans le couronnement de cette porte ceintrée*, on voit une descente de croix, peinte par le célèbre Jean Cousin. Le premier tableau qui s'offre ensuite au regard des curieux, est en grisaille, il présente le martyre de Saint-Etienne, par Bernard Palissy; la croisée suivante représente, en camaïeux, trois sujets : d'abord, on voit une scène composée et dessinée dans le style de Léonard de Vinci; *au dessus on remarque* la Vierge et l'Enfant Jesus servis par des anges, *et nous voyons ensuite* un assemblée de saints docteurs et de saintes femmes réunis dans un temple orné d'arabesques : ce tableau bien dessiné, et d'une belle exécution, est de Jean Nogarre. *De chaque côté* des belles productions dont nous venons de parler, on voit des objets représentant la passion de Jésus-Christ, dans lesquels on remarque les plus riches couleurs et la plus belle exécution. *Le tableau qui suit* représente le connétable Anne de Montmorency, armé de toutes pièces, à genoux devant un prie dieu, ayant derrière lui Sainte Anne, Saint Joachim et la Sainte Vierge encore enfant. Le *suivant* représente Madeleine de Tende, femme du connétable, aussi à genoux, à la tête de ses quatre filles; derrière elle on voit Sainte-Appoline debout; *ensuite* on voit l'aîné des garçons du connétable Anne de Montmorency, à genoux, et suivi de ses quatre frères, également accompagnés de leur patron. Ces belles peintures, riches par les couleurs, et imposantes par la vérité et la pureté

du dessin, ont été exécutées d'après les dessins de Jean Bullant, par le savant Palissy. *Après*, nous voyons deux tableaux en grisaille, composés de la manière la plus élégante; dans le milieu du *premier* on voit un médaillon formé par une couronne de roses qui entoure un porc-épic, allégorie relative au roi Louis XII. Dans le *second*, on voit aussi un médaillon entouré de fleurs, représentant des croissans enlacés avec cette devise, *donec impleat orbem*, par allusion faite à Henri II et à Diane de Poitiers. Dans le milieu des arabesques, on voit deux sujets de l'ancien Testament, peints en grisaille légère, de la manière la plus suave, par Jean Cousin.

Les vitraux les plus remarquables de cette galerie, en suivant les salles, représentent la fable de Cupidon et Psyché, divisée en trente-deux tableaux, peints en grisaille, d'après maître Roux. Ce peintre a divisé et ajusté différentes compositions de la fable de Psyché, faites par Raphaël, de manière à en décorer la galerie du château d'Ecouen. Le connétable Anne de Montmorency lui avait ordonné ces dessins pour les faire exécuter par Bernard Palissy son décorateur particulier.

Deux vitraux grisailles, de la plus grande beauté, représentant des arabesques, et dans le centre, des armoiries accompagnent le dernier tableau de la fable de Psyché. Les deux tableaux qui suivent sont peints par les frères Pinaigrier. Le *premier* nous fait voir la fin du monde, exécutée d'après les dessins de Tempeste, et le *second*, la Résurrection des morts, d'après Jean Cousin. Pinaigrier a mis une telle mollesse dans ses couleurs, qu'à peine reconnaît-on dans ce tableau le style de Jean Cousin. *Les dix tableaux* suivans représentent des sujets de la vie de Dom Jean de la Barrière, dont nous avons parlé plus haut. Ils sont de Michu et Sempy, peints d'après les dessins d'Elie, comme ceux de ce maître, qui ornent la salle du dix-septième siècle. On voit dans la même salle deux tableau de Jean-Nogarre, célèbre peintre du seizième siècle, représentant une descente de Croix.

Salle d'introduction, et chambre sépulcrale de François Ier.

Les vitraux qui décorent les croisées ceintrées de cette salle, peints par Pinaigrier, célèbre peintre verrier, montrent les tons les plus vigoureux et les couleurs les plus

riches : ils représentent des sujets pris dans la vie de Saint-Paul.

Les belles peintures sur verre, de la chapelle de François Ier, sont exécutées en grisaille claire, de manière qu'elles tempèrent l'ardeur du soleil sans ôter le jour, et qu'elles produisent l'effet d'un verre dépoli : ces compositions sublimes sont de Jean Cousin, qui les a exécutées lui-même avec un soin tout particulier pour la chapelle de Diane de Poitiers, à Anet ; on voit d'abord Jésus-Christ prêchant dans le désert, ensuite Abraham rendant son fils à Agar, et la bataille gagnée par les Amalécites.

Au bas de chacun des tableaux on lit ce qui suit :

Helas ! Seigneur, qui pouvés commander
A subvenir seul à notre ignorance,
Enseignés nous ce qu'il faut demander
Quand nous prions la divine puissance.

Persévérant en dévote oraison,
O ! Seigneur Dieu, je veulx ravir et prendre
De vos bontés plus qu'humaine raison,
Ne peult juger, espérer, ni comprendre.

Rendons les mains à ce grand roi de gloire ;
Et le prions sans intermission ;
Car c'est lui seul qui départ la victoire
Aux combattans, ou la destruction.

Travaux à terminer pour la confection du Musée.

Il reste encore à faire la salle du dix-huitième siècle, la décoration de la porte extérieure, ainsi que l'ajustement complet des trois cours, lesquelles sont divisées par siècles, suivant le système des salles. J'ai recueilli, pour leur confection, tous les monumens convenables ; il ne s'agit plus que de les disposer et de les réédifier. Déjà, dans chaque cour, on voit la restauration d'une façade, qui indique suffisamment le projet général que je me propose d'exécuter, toujours en n'employant que des monumens de l'architecture et de la sculpture française. En voici la description.

La première cour représente l'état de l'art au seizième

siècle ; elle sera décorée d'une partie du château d'Anet, bâti par Philibert Delorme, pour Diane de Poitiers, de laquelle on voit la statue dans la salle d'introduction, en face de la porte de ce château. La principal façade est élevée et restaurée ; les plans et les élévations en ont été publiés avec gravures dans ma description du Musée.

La seconde cour fait voir l'état de l'architecture dans le quinzième siècle : sa décoration est celle du château de Gaillon, par ordre de Louis XII ; une belle fontaine arabesque et en marbre, placée dans le milieu d'un bassin, formera agréablement le milieu de la cour. Son ensemble et ses jets d'eau seront vus de la porte d'entrée et même de la rue des Petits-Augustins. Les plans et projets en ont été également publiés dans mon ouvrage.

Enfin, la troisième cour présentera aux artistes l'ensemble d'une édifice gothique, construit avec les débris d'une basilique que Pierre de Montreau avait construite pour Saint-Louis ; déjà une partie de ce monument est elevée et restaurée.

Ces cours construites et décorées, chacune dans le goût et le style de celui des trois siècles auquel elle est consacrée, mènent à un jardin planté d'arbres, d'arbustes, et orné de monumens, lesquels seront vus de la rue des Petits-Augustins, lorsque le plan général sera exécuté. Dans mon projet j'ai ménagé des percées agréables qui faciliteront, d'un coup d'œil, la vue de tous les monumens. Le jardin, planté d'arbres verts et étrangers, peut être considéré comme un *Elysée*, puisqu'il renferme non seulement des statues de plusieurs rois et guerriers célèbres, mais encore les cendres des hommes de lettres les plus illustres dont la France s'honore, tels que Molière, Boileau, La Fontaine, Mabillon, Descartes, Montfaucon, Rohault, Héloïse et Abélard.

Ce jardin est fermé, dans sa partie méridionale, par l'hôtel de Bouillon, qui en fait absolument le fond, et dont l'ouverture donnant sur le quai Voltaire, se trouve précisément faire le milieu du jardin. Par l'acquisition de ce bel hôtel, que l'on peut réunir au bâtiment des Petits-Augustins, le Musée des Monumens français prendra un caractère vraiment national, et il viendra, sans frais de construction, le plus bel établissement de l'Europe. D'abord, une grande et magnique entrée, par le quai, ferme une vaste cour, propre au placement de statues modernes qui y seraient régulièrement élevées. Les

salles du rez-de-chaussée seraient employées; 1° à une collection de portraits, soit en peinture soit en sculpture, des hommes célèbres de la France; 2° à une suite chronologique d'armures de tous les âges; 3° à un choix de médailles françaises; 4° à une collection complète de costumes nationaux de tous les âges et de tous les ordres, rangés par siècles et posés de manière à faciliter la vue et par conséquent l'étude de chaque vêtement dans tous les sens; 5° enfin à une bibliothèque qui serait uniquement formée des livres nécessaires à la connaissance des monumens qui sont contenus dans le Musée.

Il entre aussi dans mes projets, de recueillir tous les modèles des monumens de sculpture que l'on exécute pour le Gouvernement. La salle qui y sera consacrée sera appelée la *chambre du dix-neuvième siècle.*

Son Excellence le Ministre de l'intérieur, applaudissant au projet que je lui ai présenté, a arrêté que tous les modèles des ouvrages nouveaux en sculpture ordonnés par le Gouvernement, seraient déposés au Musée des Monumens français. Cet arrêté a déjà été mis à exécution, et plusieurs artistes se sont empressés de faire transporter au Musée leurs modèles.

Il est bien à désirer pour l'histoire et le progrès des arts, ainsi que pour la gloire de la France, que tous ces projets s'exécutent. Rien n'est plus capable, sur-tout aux yeux des étrangers qui viennent tous les jours en foule visiter le Musée des Monumens français, de leur inspirer une haute idée, et de l'état actuel des arts en France, et de la protection éclatante que leur accorde un Gouvernement puissant et éclairé.

MÉMORIAL
DE
L'HISTOIRE DE FRANCE
ET DE SES MONUMENS,
PAR ORDRE DE NUMÉROS.

Nos

1 Autel érigé à Jupiter par les commerçans de Paris, dans le commencement de notre ère. (*Voyez* sa description, pages 11 et 12.)

2 Autre autel chargé des figures en bas-relief, de Jupiter, d'Esus, de Vulcain, et d'une allégorie.

3 Suite du même autel, orné des figures, en bas-relief, de Castor et Pollux, de Pan, etc. (*Voyez* mêmes pages.)

4 Débris du même autel, sur lequel on voit encore les traces des figures de Vénus et de Mercure. (*Voyez* mêmes pages.)

5 Chapelle sépulcrale de Dagobert Ier, ornée

Nos

de bas-relief, des statues de Nantilde, et de Clovis II son fils.

Dagobert Ier, fils aîné de Clotaire II, est roi d'Austrasie dès 622. En 634, il divise la France en deux nouveaux royaumes, savoir : celui d'Austrasie et celui de Neustrie, ou FRANCE. Dagobert meurt en 638 dans son château d'Épinay, après avoir fondé l'abbaye de Saint-Denis, où son corps fut déposé dans un cercueil de pierre.

La chapelle, d'un goût arabesque, sculptée en pierre de liais, décorée d'une infinité de petits ornemens, que l'on voit ici, fut élevée par ordre de l'abbé Suger, qui y fit transporter le corps du roi, déplacé par les changemens que le saint abbé fit faire dans l'abbaye de Saint-Denis. On y voit la statue couchée de Dagobert, celles de Nantilde, sa femme, et de Clovis II, son fils, ainsi que trois bas-reliefs où sont représentés les voyages de l'âme du roi dans les enfers, et son introduction au ciel par l'entremise de Saint-Denis, de Saint-Martin et de Saint-Maurice.

Cette espèce d'apothéose a une singulière ressemblance avec le jugement des rois d'Egypte après la mort, et le voyage qu'on leur faisait faire dans la barque à Caron avant d'arriver aux Champs-Elysées.

Dagobert eut trois femmes et deux concubines. Sa première femme, nommée Gomatrude, sœur de Bertrude, qu'il épousa en 626, fut répudiée sous prétexte de stérilité; de sa seconde femme Nantilde, l'une des suivantes de Gomatrude, qu'il épousa l'an 627, il eut Clovis II, depuis roi de France. Elle mourut l'an 642, après avoir gouverné sagement l'état jusqu'au moment où son fils fut en état de le regir. Dagobert, en 630, épouse en secret Raguetrude, demoiselle d'Austrasie, que l'on a mise au rang de ses concubines; il en eut Sigebert: ses deux concubines connues sont Wlfonde et Bertilde.

6 Tombe, en pierre, qui couvrait Childebert dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Childebert Ier, troisième fils de Clovis, est roi de Paris en 511, et meurt en 558. Il est représenté tenant d'une main son sceptre, et de l'autre le modèle de

N^os

l'église Saint-Germain-des-Prés, dont il fut le fondateur, et que Saint-Germain, le conseiller intime du roi, consacra sous le nom de Saint-Vincent. Saint-Eloi, le plus habile orfèvre de son tems, fut chargé des pièces relatives au culte; les peintres, les sculpteurs et mosaïstes les plus célèbres furent employés à sa décoration : de là cette église reçut le nom de *Saint-Vincent-le-Doré.*

7 Tombe qui couvrait la reine Frédégonde; mosaïque tirée de Saint-Germain-des-Prés.

Frédégonde, troisième femme de Chilpéric II, gouverne la France après la mort de son mari, tué près Chelles l'an 673, par des conjurés, à la tête desquels était Bodilion. Cette femme cruelle meurt dans son lit. Clotaire II, son fils, lui fit ériger ce monument en 602.

8 Statue en bois, représentant la Vierge et l'enfant Jésus; dans le socle on voit une peinture du 8e siècle représentant le même sujet.

Cette peinture grecque, faite à l'eau d'œuf, fut apportée à Paris de Smolensko, en Russie, par Jean Casimir V, roi de Pologne, mort à Nevers en 1691.

9 Pierre sépulcrale, en pierre, représentant Clovis Ier.

Clovis Ier, ou *le Grand*, fils de Childéric Ier, après s'être rendu maître de la plus grande partie des Gaules, reçut le baptême dans l'église de Saint-Martin de Reims le jour de Noël l'an 496. Il mourut en 511, et son corps fut déposé dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, qui, dans la suite, reçut le nom de Sainte-Geneviève.

Le premier roi chrétien (il était le seul alors en Orient et en Occident) est représenté ici couché tenant son sceptre, ayant la tête ceinte d'un diadême, et vetu du manteau de pourpre qu'il avait reçu d'Anastase, empereur d'Orient.

Nos

9 *bis*. Statues en pierre, représentant Clovis Ier et la reine Clotilde.

Ces deux statues, formant cariatides et sculptées dans le sixième siècle, ornaient le portail d'un ancienne église de Corbeil. Elles sont d'autant plus remarquables qu'elles font voir les costumes d'homme et de femme en usage à la cour de Clovis. L'espèce d'auréole, ou le cercle appelé *limbe*, sur lequel repose la tête des deux personnages, désigne la béatification que l'on était dans l'usage d'accorder aux rois et aux reines de la première et de la seconde race de nos rois.

Clote ou Clotilde, seconde fille de Chilpéric, roi de Bourgogne, épousa Clovis en 492. Après la mort de son mari elle se retira à Tours, où elle mourut en 548, à l'âge de 70 ans.

10 Statue couchée, et en pierre, de Clovis II, (tirée de Saint-Denis.)

Clovis II, unique fils de Dagobert Ier, est proclamé roi de France et de Bourgogne vers l'an 633. Il meurt à la fleur de son âge en 655.

11 Satue couchée de Charles Martel, (tirée du même lieu.)

Charles Martel, fils de Pepin-le-Gros et d'Héristal, est fait duc d'Austrasie dès l'an 715; il devient maître de toute la monarchie en 719, qu'il gouverne avec la même autorité que son père. Il meurt en 741, qualifié duc des Français.

12 Du même lieu, statues couchées et en pierre, de Pepin et de Berthe sa femme.

Pepin-le-Bref ou le *Petit*, déjà duc des Français et maître du gouvernement, est proclamé roi le 1er mars 752, par les états-généraux tenus à Soissons. Il fut sacré une seconde fois avec sa femme Berthe et ses deux fils, Charles et Carloman, par le pape Étienne II, qui vint en France accompagné d'un ambassadeur envoyé d'Orient par l'empereur Constantin. Pepin mourut à

Nos

Saint-Denis, à l'âge de 54 ans, le 24 septembre 768. Son tombeau portait l'inscription suivante :

Pepinus rex pater Caroli magni.

Sa femme Berthe, après sa mort, fut inhumée auprès de lui. Quelques Chroniques disent que la reine était accouchée d'un *oison*, et que pour cette raison on l'a représentée avec une patte d'oie à la place de l'un de ses pieds; d'autres disent que ce conte n'est qu'une parodie de la fable de Jupiter transformé en cigne pour jouir de Léda. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il existe des représentations de la reine Berthe avec la patte d'oie.

13 Du même lieu, statues couchées et en pierre, de Charles II et d'Ermentrude.

Charles II, surnommé le *Chauve*, quatrième fils de Louis Ier, d'abord duc d'Aquitaine en 833, puis roi de France, de Bourgogne et d'Austrasie ; couronné dès 838, est encore nommé roi de Lorraine et couronné empereur à Rome par Jean VIII, le 25 décembre 875. Il revint en France et mourut empoisonné, le 6 octobre 877, en repassant les Alpes. Son corps fut inhumé à Verceil et transféré, sept ans après, dans l'abbaye de Saint-Denis.

Charles avait épousé Ermentrude, fille d'Eudes, comte d'Orléans, dont il eut six enfans; et en 870, il épousa, en seconde noces, Richilde, sœur de Boson, roi d'Arles; il en eut cinq enfans.

14 Du même lieu, statues couchées et en pierre, de Louis et de Carloman, son frère.

Louis III, fils aîné de Louis II, sacré roi d'Austrasie et de France en 879, meurt à Saint-Denis le 4 août 882, d'un coup qu'il se donna dans la poitrine en poussant par plaisanterie, dans une porte, le cheval qu'il montait pour se rendre à Tours.

Carloman, son frère, qui lui succéda, mourut le 6 décembre 884, à l'âge de 18 ans, d'un coup qu'il reçut à la jambe étant à la chasse. Les deux frères, Louis et Carloman, moururent sans postérité.

Nos

15 Du même lieu, statue couchée et en pierre, de Eudes.

Eudes, comte de Paris, duc de France, fils du fameux Robert-Lefort, élu d'abord administrateur avec le titre de roi, est couronné en janvier 888; il mourut le même mois, l'an 898.

16 Du même lieu, statue couchée et en pierre, de Hugues Capet.

Hugues Capet, déjà duc de France, comte de Paris et d'Orléans, est élu roi par les états en mai (ou juin) 987. Il meurt le 24 octobre 997, à l'âge de 57 ans, après en avoir régné 10.

17 Du même lieu, statues couchées et en pierre, de Robert le Pieux et de Constance d'Arles.

Robert, unique fils de Hugues Capet, sacré le 1er janvier 998, meurt à Melun le 20 juillet 1031. Après avoir été séparé, pour cause de parenté, de Berthe, veuve de Eudes Ier, sa première femme, il épouse Constance, fille de Guillaume Ier, comte de Provence et d'Arles. Constance meurt à Melun en 1032.

18 et 19 (1) Du même lieu, statues couchées et en pierre, de Philippe de France et de Constance de Castille.

Philippe, fils de Louis VI, dit *le Gros*, et d'Adélaïs, fille de Humbert II, comte de Savoie, est couronné du vivant de son père auquel il ne survécut pas. Il meurt d'une chûte de cheval en 1131.

Constance de Castille, femme de Louis VII, dit *le Jeune*, meurt en 1160.

---

(1) On a oublié de relater le no 19 dans le corps de l'ouvrage, mais on prévient qu'il fait partie du no 18.

N^os

20 Pierre gravée en creux, placée en 1213 dans l'église Sainte-Catherine à Paris, en mémoire de la victoire qui eut lieu au pont de Bovines.

On y voit les sergens-d'armes constitués pour la garde de Philippe-Auguste. Saint-Louis y est également représenté ainsi que les religieux de la susdite abbaye. Tous ces personnages sont costumés selon le goût de ce tems-là.

21 De l'abaye de Royaumont, tombe émaillée de Louis de France, fils de Saint Louis.

Ce prince, le premier né des enfans de Louis IX, mourut en 1236, à l'âge d'un an.

22 Du même lieu, tombeau en pierre, sur lequel on voit les statues couchées de Louis de France, fils de Saint-Louis et de philippe, dit *Dagobert*, fils de Louis VIII et de la reine Blanche, et par conséquent frère de Saint Louis.

Les bas-reliefs de ce tombeau, qui représentent les obsèques des deux princes, sont essentiels à consulter pour bien connaître les costumes de ce tems-là.

23 Statue en pied de Saint-Louis.

Louis IX, second fils de Louis VIII et de la reine Blanche, sacré le 29 novembre 1226, meurt en Afrique en 1270. Ce roi, célèbre par sa piété et sa vertu, fut canonisé en 1271 par le pape Boniface VIII.

La statue que l'on voit ici ornait le portail de l'église des Quinze-Vingts, rue Saint-Honoré; elle est d'autant plus précieuse aujourd'hui, qu'elle a été sculptée du tems et d'après le roi, et qu'elle est maintenant la seule qui soit authentique. Saint-Louis encouragea singulièrement les arts; il fit construire par Montreau, son architecte, une grande quantité de monumens, sur les plans et les modèles des basiliques qu'il avait vus en Palestine.

Nos

Saint-Louis rendit des lois contre les blasphémateurs, défendit les duels dans les lieux de sa justice, par un édit qu'il publia en 1620; il considérait le duel comme un acte de *cruauté* et de *démence*. Sous des formes pieuses, cet homme vertueux, doué d'un esprit simple, possédait tous les principes de la vraie philosophie. Suivant le sentiment du père Daniel et du président Hénault, Louis IX fut un des plus grands princes et des plus singuliers qui aient paru; compatissant pour tout le monde, comme s'il n'avait été que malheureux; libéral, sans cesser d'avoir une sage économie dans ses finances; intrépide dans les combats, sans fureur, et toujours courageux pour les grands intérêts.

24 De Saint-Denis, statues couchées et en marbre, de Philippe dit *le Hardi*, et d'Isabelle d'Aragon, sa femme.

Philippe III, fils aîné de Saint-Louis, proclamé roi en Afrique le 25 août 1270, après la mort de son père, est couronné le 30 août 1271; il meurt à Perpignan le 5 octobre 1285. Isabelle, fille de Jacques Ier, roi d'Aragon, qu'il avait épousée en 1262, mourut en Calabre, à l'âge de 24 ans, en 1271.

Le roi Philippe III, après avoir accordé la paix au roi de Tunis, revint en France, suivi des ossemens du roi son père, de la reine Isabelle sa femme, et du comte de Nevers son frère. Ce prince, l'exemple de la piété filiale, fit faire des obsèques magnifiques à son père; il le porta lui-même, pieds nus, à Saint-Denis, chargé sur ses épaules. Les monumens qui étaient placés de distance en distance sur la route de Paris à Saint-Denis, furent élevés de son tems pour consacrer à la postérité le souvenir de ce dévoûment religieux. Ils indiquaient les lieux où ce vertueux fils s'était reposé pendant le convoi. (Les révolutionnaires ont détruit ces espèces de tours qui s'élevaient à quarante pieds de terre; elles contenaient les statues, de grandeur humaine, de Louis IX, du comte de Nevers, de Philippe III, et celle de Robert, comte de Clermont.) Philippe III encouragea les artistes; il fut le premier qui affecta des récompenses honorables aux talens.

25 Des Cordeliers de Paris, statue en marbre,

N^os

de Pierre d'Alençon, fils de Louis IX, mort en 1283.

26 Des Jacobins, rue Saint-Jacques, statue couchée, en marbre blanc, de Charles de France.

Charles de France, dernier frère de Saint-Louis, comte de Provence et de Forcalquier par mariage, le 13 janvier 1246, investi des comtés d'Anjou et du Maine en août suivant, et depuis roi de Sicile, est tige des rois de Sicile de la première maison d'Anjou. Il meurt en 1283.

27 De l'abbaye de Royaumont, la tombe en pierre, de Louis, fils du comte d'Alençon, fils de Saint-Louis.

28 Des Quinze-Vingts, rue Saint-Honoré, statue en pierre, de Marguerite de Provence, femme de Saint-Louis.

29 Des Jacobins, rue Saint-Jacques, la statue en marbre et couchée, de Robert, comte de Clermont.

Le comte de Clermont, seigneur de Bourbon, premier de ce nom, sixième fils de Saint-Louis, reçut le nom de *Robert* en mémoire de Robert d'Artois, son oncle, tué à la bataille de Massoure le 9 février 1249.

30 De Saint-Germain-des-Prés, statue en pierre, du roi Childebert, fondateur de cette abbaye.

31 Du même lieu, statue en pied, représentant la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus.

32 De Saint-Denis, bas-relief, en pierre, re-

N^os

présentant un Calvaire, Saint-Eustache, et les jeunes gens dans la fournaise.

33 Du même lieu, fragment d'un bas-relief en marbre, plaqué sur un marbre noir.

34 Du même lieu, bas-relief représentant les armes de France.

C'est ainsi qu'on les figurait avant la réduction du blason par Charles V.

35 Du même lieu, bas-relief représentant le martyre de Saint-Hippolyte.

36 Buste en grès, représentant Guillaume de Rochefort, chancelier de France, mort en 1492.

Ce sage magistrat détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser pour réunir cette province à la couronne de France.

37 Des Carmes, place Maubert, croix processionnelle en cuivre, fondue en 1260 environ, par Raoul, orfévre du roi.

Raoul fut le premier artiste qui reçut des lettres de noblesse des mains de Philippe-le-Hardi, en 1283.

38 Des Jacobins, la statue couchée, en marbre blanc, de Marguerite, fille de Philippe, comte d'Artois, femme de Louis de France, comte d'Evreux, morte en 1311.

39 De Saint-Denis, la statue en marbre et couchée du roi Philippe IV.

Philippe IV, surnommé *le Bel*, fils aîné de Philippe

Nos

III, d'abord roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie, par mariage du 16 août 1284, fut sacré roi de France le 6 janvier 1286. Il mourut le 19 novembre 1314.

Philippe fonda l'université d'Orléans pour le droit seulement; il en exclut la théologie et cassa les bulles d'érection de Clément V, de 1305 et de 1307. Il rendit le parlement sédentaire, mais il ne s'assemblait qu'une ou deux fois par an. En 1294, le roi proclama des lois somptuaires tendantes à régler les dépenses de chaque individu selon son rang, son état ou sa fortune. Ce fut sous le règne de Philippe IV que Flavio Gioja fit l'application de l'aiguille aimantée à la marine, c'est-à-dire qu'on lui doit l'invention de la boussole.

40 Du même lieu, la statue en marbre et couchée du roi Louis X.

Louis X, surnommé *Hutin*, fils aîné de Philippe IV, roi de Navarre, comte de Champagne et de Brie, dès le 2 avril 1304, sacré roi de France le 24 août 1315, meurt subitement à Vincennes, et sans enfans mâles, le 5 juin 1316.

41 Du même lieu, la statue du petit roi Jean, fils de Louis Hutin.

Jean Ier, unique fils de Louis et de Clémence de Hongrie, né posthume, le 15 novembre 1316, meurt le 19 du même mois.

42 Fragment d'un sarcophage en marbre, du moyen âge.

Ce fragment représente dans son milieu, une croix posée sur un vase duquel s'élèvent deux épis de blé, autour desquels grimpent des branches de vigne. Cette allégorie, généralement employée sur les tombeaux des premiers chrétiens, peut être considérée comme un symbole de la communion sous les deux espèces.

43 Des Jacobins, rue Saint-Jacques, la statue en marbre et couchée de Louis de France,

N^os

comte d'Evreux, frère de Philippe-le-Bel, mort en 1310.

44 Des Cordeliers, la statue en marbre blanc et couchée, de Blanche, fille de Saint-Louis.

Blanche, née à Jaffa en Syrie, en 1252, fut mariée à Burgos en 1269, avec Ferdinand, infant de Castille, dit *de la Cerda;* elle meurt en 1320, à Paris, où elle s'était retirée après la mort de son mari.

45 De Saint-Denis, la statue couchée et en marbre du roi Philippe V.

Philippe, surnommé *le Long* à cause de sa grande taille, frère de Louis X, comte de Poitou, roi de Navarre, fut d'abord régent, puis reconnu roi de France à la mort de son neveu, et sacré le 16 janvier 1317. Il avait épousé, en 1318, Jeanne, comtesse de Bourgogne et d'Artois, et meurt sans enfans mâles le 3 janvier 1329, dans la 28e année de son âge.

46 Des Jacobins, le tombeau et la statue couchée de Charles d'Alençon.

Charles d'Alençon, frère de Philippe IV, dit *le Bel*, premier de la branche des Valois, fut tué à la célèbre bataille de Crécy, le 26 août 1346.

47 De Saint-Denis, statue en marbre et couchée, du roi Charles IV.

Charles, autre frère cadet de Louis X, surnommé *le Bel* à cause de la beauté de ses traits, fut d'abord comte de la Marche et de Bigorre, le 3 juin 1313, et pair en mars 1317, sacré roi de France et de Navarre le 21 février 1322; il meurt sans enfans mâles le 1er février 1327. Peu de tems avant sa mort, Charles institua la charge de grand-amiral de France, et érigea la baronnie de Bourbon en duché-pairie. En 1322 il poursuivit les Lombards italiens, qui s'étaient prodigieusement accrus en France, et confisca leurs biens au profit des pauvres.

Nos

Charles-le-Bel, l'un des meilleurs rois de France, mettait toute sa gloire à bien gouverner; il fut singulièrement regretté après sa mort.

48 Des Cordeliers, statue en marbre et couchée, de Charles d'Estampes, petit-fils du roi Philippe III.

Charles d'Estampes mourut en 1336, époque des armes à feu, prouvée par un compte rendu en 1338, d'où il suit que la poudre à canon était déjà inventée. Mézerai considère Roger Bacon, franciscain anglais, né en 1214, comme l'inventeur de la poudre à canon; mais cette découverte lui est contestée.

49 Un fauteuil sculpté en bois, surmonté du portrait du roi Philippe-le-Bel, peint en pied; ouvrage du quatorzième siècle.

50 De Saint-Victor, statue en marbre et couchée, de Guillaume Chanac.

Guillaume Chanac, cinquième du nom et quatre-vingt-quatrième évêque de Paris, meurt en 1348.

51 De Saint-Denis, statue couchée et en marbre, de Jeanne de Navarre.

Jeanne II, reine de Navarre, fille de Louis Hutin et de Marguerite de Bourgogne, née en 1321, épouse en 1316 Philippe, comte d'Evreux, roi de Navarre, et meurt en 1349. Marguerite sa mère, soupçonnée d'impudicité, fut étranglée dans sa prison.

52 Du même lieu, statue en marbre et couchée, du roi Philippe VI.

Philippe VI, dit de *Valois*, né en 1073, fut d'abord déclaré régent du royaume par les grands et le peuple, malgré les efforts d'Édouard III, roi d'Angleterre, qui cherchait à lui disputer la couronne; reconnu roi de France le 1er avril 1328, Philippe est sacré le 28 mai suivant.

Nos

Les anglais ne furent pas plus heureux dans leurs prétentions sur le royaume de Navarre; car le roi, après avoir été couronné, proclama Philippe, comte d'Evreux, et Jeanne de France, sa femme, roi et reine de Navarre.

En 1349, le roi fit l'acquisition du Dauphiné, de Humbert, dauphin de Viennois, qui, après en avoir fait la cession, se rendit à Paris, au couvent des Frères-Prêcheurs de la rue Saint-Jacques, où il mourut. Depuis ce tems les fils aînés des rois de France prennent le titre de *Dauphins*, avec les armes du Dauphiné. Après un règne de 22 ans et cinq mois, Philippe mourut le 22 août 1350.

53 Du même lieu, statue en marbre et couchée, du roi Jean II.

Jean II, dit *le Bon*, fils aîné de Philippe de Valois, investi du duché de Normandie et des comtés d'Anjou et du Maine en février 1332, monte sur le trône en 1350, et se fait couronner le 26 septembre de la même année. En 1351 il institua l'ordre de l'Etoile, dont la devise était: *monstrant regibus astra viam*; les astres guident les rois.

Jean II fut fait prisonnier par les anglais en 1356, à la bataille de Poitiers; conduit à Londres, il y resta jusqu'en 1360, et y laissa en ôtage le duc d'Anjou son fils, qui s'évada. Jean, en 1364, retourna à Londres pour y traiter de la rançon de son fils, et y mourut. Son corps, apporté en France, fut inhumé dans l'abbaye de Saint-Denis.

54 Des Jacobins, statue en marbre et couchée, de Marie d'Espagne, femme de Charles de Valois, comte d'Alençon et du Perche, mort en 1369.

55 De Saint-Denis, statue en marbre et couchée, de Jeanne, veuve du roi Charles-le-Bel, morte en 1370, quarante ans après son mari.

N^os

56 Du Collége de Beauvais, statue en pierre et couchée, de Jean de Dormans.

Jean de Dormans mourut en 1380, et fut enterré dans la chapelle du collége de Beauvais, fondé en 1370 par Jean de Dormans, cardinal, évêque de Beauvais et chancelier de France.

57 De Saint-Denis, statue en marbre et couchée, de Blanche, fille de Philippe de Valois, morte en 1371.

58 Du même lieu, statue couchée et en marbre, de Louis de Sancerre.

59 Du même lieu, statue couchée et en marbre, de Bertrand du Guesclin.

Le connétable Louis de Sancerre, compagnon d'armes et ami de du Guesclin, se rendit célèbre à la bataille de Rosebecq; il mourut en 1402, et du Guesclin, qu'on avait surnommé *le bon Connétable*, le plus redoutable ennemi des anglais, mourut à l'âge de 68 ans, en 1380. Le roi Charles V ordonna, par testament, que du Guesclin et Sancerre fussent enterrés à Saint-Denis, dans une chapelle qu'il avait fait construire pour lui et sa famille. Cette chapelle était désignée sous le nom de *chapelle de Charles V*.

60 Du même lieu, tombeau du roi Charles V et de Jeanne de Bourbon, sa femme.

Charles V, surnommé *le Sage*, fils aîné de Jean II, d'abord dauphin de Viennois, fait duc de Normandie le 7 décembre 1355, puis lieutenant-général du royaume à la prison de son père, en septembre 1356, et régent le 14 mai 1357, est enfin sacré roi de France le 19 du même mois 1364. Après avoir régné 16 ans, il meurt le 16 septembre 1380.

Charles V, par une sage administration, parvint à relever les finances de l'Etat sans surcharger le peuple. Occupé du bonheur de ses sujets, il disait souvent:

Nos

Je suis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire du bien. Ce roi sage et modeste sut en peu de tems réparer les maux que son père avait faits à la France; il protégea les lettres et les arts. C'est lui qui forma la bibliothèque du roi; il fit placer 120 volumes dans une des tours du Louvre, qu'on nomma *la tour de la librairie.* Cette bibliothèque s'accrut depuis au point où nous la voyons aujourd'hui.

Charles V ordonna la traduction en français de plusieurs poètes latins; il établit aussi des manufactures, dont deux de papier à Essone et à Troyes. Il remit en vigueur les horloges à roues, et réduisit le blason de France à trois fleurs de lys. On croit aussi que les lunettes furent inventées sous son règne, par Alexandre Dispina.

Charles eut neuf enfans de Jeanne de Bourbon, fille aînée de Pierre, duc de Bourbon, qu'il épousa en 1349, et qui mourut en couche, à l'âge de 40 ans, le 6 février 1377.

61 Du même lieu, statue en marbre et couchée, de Marguerite de Flandre.

Marguerite, comtesse de Flandre, fille de Philippe-le-Long, femme de Louis, comte de Flandre et de Rethel, surnommé de *Crécy*, parce qu'il fut tué en 1346, à la bataille de Crécy; elle était née en 1310, et mourut en 1382.

62 Des Jacobins, statue en pierre et couchée, de Béatrix de Bourbon, reine de Bohême, morte en 1383.

L'espèce de mentonnière ou de voile qui enveloppe ici le menton de Béatrix de Bourbon, désigne le veuvage des femmes. D'ailleurs, il est bon d'observer que le costume des veuves de ce tems-là ressemble à celui des religieuses, parce que les femmes qui se destinaient au cloître prenaient le vêtement des femmes veuves, quand les hommes conservaient le leur. Ainsi les religieux et les religieuses portent encore le costume civil en usage à l'époque de leur fondation.

63 Une grande cuve en pierre de liais, de

N^os

douze pieds de diamètre, d'un seul morceau.

Cette cuve est ornée de vingt-huit têtes sculptées en relief, représentant des figures symboliques, quelques signes du zodiaque, et plusieurs divinités fabuleuses : chaque figure est désignée par une inscription particulière. Ce monument du douzième siècle servait originairement de fontaine, et nous avons cru devoir le rendre à son état primitif.

64 De Saint-Denis, statue couchée et en marbre blanc, de Blanche de France, fille du roi Charles-le-Bel.

Blanche, morte en 1392, était veuve de Philippe, dernier fils de Philippe de Valois, mort en 1375.

65 Des Célestins, statue couchée et en marbre, de Léon de Lusignan, roi de la petite Arménie.

Léon, obligé de fuir ses états, se retira à la cour de Charles V, qui lui donna l'hospitalité. Il mourut à Paris en 1393. On connaît des médailles frappées en son nom. Le roi lui fit faire des obsèques magnifiques, et le fit enterrrer dans l'église des Célestins.

66 De Saint-Denis, statue en marbre blanc, de la reine Blanche, seconde femme du roi Philippe de Valois, morte en 1398.

67 Des pères de la Merci, buste en pierre, de Nicolas de Braque et de Jeanne la Bouteillier, de Senlis, sa femme.

68 Une statue de la Vierge, en marbre, de deux pieds de proportion. Sculpture du treizième siècle.

69 Autre vierge, de la même matière.

Nos

70 Statue en marbre, de deux pieds et demi de proportion, représentant un guerrier armé de pied en cap, que l'on croit être un prince de Navarre.

71 Bas-relief en marbre, représentant une allégorie morale.

On y voit le tems monté sur un vaisseau tourmenté par les vagues d'une mer agitée, dirigeant à son gré la vie et la fortune des hommes.

72 Statue en pied de Bureau de la Rivière.

Après la mort de Bureau de la Rivière, chambellan et favori de Charles V et de Charles VI, son fils, son corps, selon l'ordonnance de son premier maître, fut porté à Saint-Denis, et placé auprès du tombeau de Charles V, *afin*, porte l'ordonnance du roi, *de me rapprocher encore de celui qui m'a été si fidèlement attaché pendant la vie.* Bureau de la Rivière mourut le 16 août 1400.

73 Des Mathurins, bas-relief en pierre volcanique, dite pierre à porc ou pierre puante, représentant les douze apôtres.

74 Buste de Charles Quint, sculpté en marbre et en albâtre, par Jean Cousin.

75 Bas-relief allégorique, modèle en plâtre.

76 Statue en pied de l'abbé Rollin, recteur de l'Université, par M. Lecomte, sculpteur du roi et membre de l'Institut.

77 Des Célestins, mausolée en marbre, de Louis de France, duc d'Orléans.

Louis d'Orléans, second fils de Charles V, né le 3

N^os

mars 1371, fut assassiné le 23 novembre 1407, à Paris, rue Barbette, par la faction de Jean, duc de Bourgogne.

78 Du même lieu, mausolée de Valentine de Milan.

Valentine de Milan, femme de Louis d'Orléans, était fille de Jean Galéas, duc de Milan, et d'Isabelle de France, fille du roi Jean; elle apporta en dot à son mari les comtés de Vertus et d'Ast.

79 Des Chartreux, les statues couchées de Pierre de Navarre, comte de Mortagne, et de Catherine d'Alençon.

Pierre de Navarre, fils de Charles II, surnommé *le Mauvais*, roi de Navarre et comte d'Évreux, et de Jeanne de France, fille du roi Jean II, et frère de Charles III, roi de Navarre, mourut le 29 juillet 1412. Catherine d'Alençon, sa veuve, épouse en secondes noces le comte Palatin du Rhin, duc de Bavière. Elle mourut à Paris 40 ans après son premier mari en 1462, et voulut être enterrée dans l'eglise Sainte-Geneviève.

80 Des Célestins, mausolée en marbre, de Louis d'Orléans, et de Philippe d'Orléans, comte de Vertus, tous deux fils de Louis d'Orléans.

Philippe d'Orléans, comte de Vertus, mourut en 1400, à l'âge de 24 ans, et Charles d'Orléans son frère, renommé par ses poésies, aïeul du roi Louis XII, bisaïeul de François Ier, mourut en 1465, à l'âge de 69 ans.

81 De Saint-Denis, statue en marbre et couchée, du roi Charles VI.

Charles VI, fils aîné de Charles V, né le 3 décembre 1368, et sacré le 4 novembre 1380, meurt à l'hôtel de Saint-Paul, à Paris, le 22 octobre 1422.

Charles, le 17 juillet 1385, épousa Isabelle de Bavière,

Nos

âgée alors de 14 ans, fille d'Étienne II, duc de Bavière, dont il eut douze enfans. Frappé d'un coup de soleil, Charles perdit l'esprit et devint entièrement nul dans les affaires, après avoir montré de grands moyens pour gouverner. Les cartes à jouer, dit-on, furent inventées pour amuser le roi, par un habile peintre de ce tems-là, nommé par les uns Jacquemin Gringoneur, et par d'autres *Gringonard*. On dit que cet artiste était maître-peintre de l'académie de Saint-Luc, instituée par le roi Charles V, et confirmée par Charles VI.

82 De Notre-Dame, les statues à genoux, et en pierre, de Juvenel des Ursins, et de Michelle, de Vitry, sa femme.

Jean Juvénel s'étant distingué dans plusieurs occasions, la ville de Paris lui donna par reconnaissance l'hôtel des Ursins dont il prit le nom; Charles VIII le fit président au parlement séant alors à Poitiers, où il mourut en 1431. Il avait seize enfans qui lui survécurent, ainsi que sa femme, qui mourut en 1436.

83 Des Célestins, statue couchée et en marbre, de Jeanne de Bourgogne.

Jeanne de Bourgogne, duchesse de Betfort, meurt à Paris en 1432. Henri V, roi d'Angleterre, étant mort en France le 31 août 1442, Jean, duc de Betfort, son frère, qui commandait l'armée des Anglais contre Charles VII, fut nommé régent de France par Henri VI, son neveu.

84 De Saint-Denis, statue en marbre et couchée, d'Isabelle de Bavière, femme du roi Charles VI.

Isabeau de Bavière, après avoir attiré sur la France les plus grandes calamités, meurt en 1435, détestée de la nation entière. Son corps fut porté à Saint-Denis dans un simple batelet, accompagné d'un seul prêtre.

85 Du même lieu, buste en albâtre, du roi

N^os

Charles VII, posé sur une colonne de marbre.

Charles VII, fils de Charles VI, d'abord appelé comte de Ponthieu, puis Dauphin, et duc de Touraine, le 15 juillet 1415, régent le 24 juin 1418, déclaré déchu de la succession à la couronne le 23 décembre 1420, par la faction d'Angleterre, et enfin sacré roi le 17 juillet 1427. Soupçonné d'avoir été empoisonné, meurt le 22 juillet 1461, après avoir régné 38 ans.

86 Buste de Juste Lipse, né à Isch, près Bruxelles, en 1547, et mort à Louvain, en 1606.

Ce buste est le modèle en plâtre de celui qui ornait son tombeau à Louvain.

87 De Saint-Denis, buste en albâtre, de Marie d'Anjou, femme du roi Charles VII.

Charles VII eut douze enfans de Marie d'Anjou, sa femme, fille aînée de Louis II, roi de Sicile, duc d'Anjou, qu'il épousa en 1422; elle mourut à l'âge de 59 ans, fort regrettée, et après avoir laissé plusieurs fondations en faveur des pauvres, le 29 novembre 1463.

88 Bas-relief en pierre, représentant une réparation publique faite aux Augustins et à l'Université, pour crime commis envers deux religieux du couvent des Grands-Augustins, dont l'un fut tué.

Ce bas-relief était placé à l'angle du quai et de la rue des Grands-Augustins.

89 De Saint-Denis, statue en pierre de liais, de Tannegui du Chastel.

Guillaume Tannegui du Chastel, pannetier du roi Charles VII, mourut au siége de Pontoise le 20 juillet 1441, en défendant le passage de la rivière d'Oise. Le

N^os

roi son maître, réduit par son fils à la plus affreuse misère, trouva les secours d'un serviteur fidèle dans Tannegui.

Lorsque Charles VII fut mort, il aliéna une partie de sa fortune pour lui rendre les honneurs funèbres que l'on était dans l'usage de rendre aux rois de France. Tannegui, dit-on, tua le duc de Bourgogne sur le pont de Montreau pour venger l'assassinat du duc d'Orléans.

90 Des Jacobins, fragment d'une statue en marbre et couchée, représentant Pierre de Bourbon, comte de la Marche, fils de Louis Ier duc de Bourbon.

91 Du cimetière des Innocens, squelette en albâtre, attribué à François Gentil. On lit dans le piédestal une inscription en vers.

92 Une chaise sculptée en bois.

93 Des Grands-Augustins, mausolée de Philippe de Comines et d'Hélène de Chambes, sa fille.

Philippe de Comines, historien de Louis XI, mourut en 1509. Il avait pris pour devise : *qui non laborat, non manducet*. On voit sa statue et celle d'Hélène de Chambes, sa femme, enfermée à mi-corps dans une espèce de sarcophage en forme de prie-dieu, qui est posé sur un grand bas-relief en marbre très-bien sculpté, représentant Saint-Georges combattant un monstre. Plus bas on voit également la statue en albâtre et couchée, de Jeanne de Comines, leur fille, femme du comte de Penthièvre.

94 De Saint-Denis, mausolée en marbre du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa femme. Dans l'intérieur du tombeau qui est décoré d'arabesques magnifiques,

Nos

on voit les statues couchées du roi et de la reine, par Paul Ponce.

Louis XII, né le 14 juin 1482, petit-fils de Louis Ier, duc d'Orléans, et cousin issu de germain de Louis XI; d'abord, aussi seulement duc d'Orléans et de Valois, il est sacré roi de France le 27 mai 1498, puis duc de Bretagne par son second mariage avec la duchesse Anne, veuve de Charles VIII, et enfin investi du duché de Milan le 14 juin 1507, il meurt à l'âge de 52 ans, regretté des grands et des petits, le 1er janvier 1515, d'un excès d'amour avec Marie d'Angleterre, sœur du roi Henri VIII, qu'il avait épousée en troisièmes noces, le 9 octobre 1514.

En 1476, Louis XII avait épousé en premières noces Jeanne de France, fille de Louis XI; ce mariage fut déclaré nul le 13 décembre 1498. Jeanne se retira au couvent de Bourges, où elle mourut avec le titre de reine, le 4 février 1504. Le 8 janvier 1499, Louis XII épousa Anne, duchesse de Bretagne, veuve du roi Charles VIII, dont il eut quatre enfans. Anne de Bretagne meurt au château de Blois le 9 janvier 1514. Le règne de Louis XII, relativement aux arts, peut être considéré comme la première époque de leur renaissance.

Louis XII aimait singulièrement la musique; il se plaisait à l'entendre, et s'il n'eût pas été disgracié de la nature du côté de la voix qu'il avait très-faible et peu flexible, il se serait souvent amusé à tenir sa partie dans les concerts qui se donnaient à la cour. Le roi ayant fait venir de la Flandre un célèbre musicien, appelé Josquin Després, il le nomma son maître de chapelle, étudia avec lui, et, malgré tous les efforts qu'il fit pour donner de la flexibilité et de la force à sa voix, il ne put jamais parvenir à chanter un air. Cependant Louis XII défia Josquin de faire un morceau de musique dans lequel il lui fût possible de remplir sa partie. Josquin obéit, et le roi chanta dans le concert le plus prochain, au grand étonnement de toute la cour. De ce moment-là, il fut du bon ton de chanter dans les motets que le maître de chapelle composait pour le roi.

La reine Anne de Bretagne avait le goût des oiseaux. J'ai vu un portrait de cette princesse, où elle était représentée ayant auprès d'elle plusieurs oiseaux. Dans un ma-

N^os

nuscrit de la bibliothèque de l'ancien évêque de Metz, on voit la reine Anne de Bretagne dans sa chambre à coucher, dans le fond de laquelle est un *perroquert vert* dans une cage. Il y a apparence, dit Montfaucon, que l'usage des perroquets avait été apporté depuis peu en France; car, en 1468, lorsque Louis XI fit enlever tous les oiseaux des Parisiens, qui avaient appris à parler, il n'est fait mention que des *pies*, des *jais* et des *chouettes*.

95 Des Célestins, mausolée en marbre, de Renée d'Orléans Longueville.

Renée d'Orléans Longueville, petite-fille du célèbre Dunois, meurt en 1515, à l'âge de 8 ans.

Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, né le 23 novembre 1507, mort le 24 du même mois 1468, était fils naturel de Louis d'Orléans, assassiné par la faction du duc de Bourgogne, et de la duchesse de Cany-Dunois.

Dunois, après avoir vaillamment secouru Jeanne d'Arc au siége d'Orléans, repoussa les Anglais au delà de la Normandie et de la Guienne; en 1451, il leur prend Blaye, Fronsac, Bordeaux, Bayonne, etc. Charles VII, en reconnaissance de ses services, lui donna le titre de restaurateur de la patrie, et lui présenta sa couronne; Dunois la recevant des mains du roi, la lui posa sur la tête en disant : *Sire, je vous la rends.*

96 De Saint-Germain l'Auxerrois, mausolée en albâtre, de Louis de Poncher et de Roberte le Gendre, sa femme.

Ce monument, composé de sept figures en albâtre et de pilastres arabesques en pierre de Caen, est d'un travail précieux. Louis de Poncher, conseiller du roi, représenté en habit de guerre, mourut en 1521. On lit dans la frise du monument la devise suivante : *Dolum virtute subegit.*

97 Des Cordeliers, statue couchée et en bronze, d'Albert Pio, comte de Carpi, par Ponce.

Albert de Carpi, prince italien, et antagoniste d'E-

N^os

rasme, meurt en 1530, revêtu d'un habit de cordelier, dans lequel il voulut être enterré ; ce qui donna occasion à Erasme de composer son enterrement séraphique. D'après cela le scuplteur aurait dû lui donner un habit de moine, au lieu d'une cuirasse romaine.

Près de la figure de Carpi, on voit le portrait d'Erasme, mort en 1536. Le génie éteignant son flambeau, qui est au dessus du portrait, est de Germain Pilon.

98 Des Célestins, mausolée de Philippe Chabot, amiral de France : la figure de Chabot, représentée à demi-couchée, est sculptée en albâtre par Jean Cousin.

Chabot, mort en 1543, est dans l'attitude du repos, appuyé sur son casque, et tenant à la main le sifflet avec lequel il commandait la manœuvre.

99 De Saint-Denis, mausolée en marbre, du roi François Ier et de la reine Claude de France, sa femme.

Ce beau monument, orné de colonnes et de sculptures très-recherchées et de magnifiques bas-reliefs, a été composé par Philibert Delorme, et exécuté par Pierre Bontems et Germain Pilon.

François Ier, le père et le restaurateur des lettres et des arts, né le 12 septembre 1494, petit-fils de Charles, comte d'Angoulême, frère cadet du père de Louis XII, d'abord aussi comte d'Angoulême seulement, puis successivement investi du duché de Valois en février 1499, duc de Bretagne par son mariage avec Claude de France, fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, est enfin sacré roi de France le 26 janvier 1515 ; il meurt au château de Rambouillet le 31 mars 1546, après avoir régné 36 ans.

François Ier eut sept enfans de sa première femme Claude de France, qu'il épousa le 14 mai 1514 : cette femme vertueuse fut duchesse de Bretagne après la mort de sa mère ; elle meurt à l'âge de 25 ans, le 20 juillet 1524. En 1530, François Ier épousa en secondes noces, Eléonore d'Autriche, sœur aînée de

N^os

Charles-Quint, veuve d'Emmanuel, roi de Portugal; il n'en eut point d'enfans. Après la mort du roi, Éléonore se retira en Flandre, et passa de là en Espagne, où elle mourut le 28 février en 1558.

Les bas-reliefs, sculptés par Pierre Bontems, qui ornent le soubassement du tombeau, représentent les batailles de Marignan et de Cérisoles. Dans la voûte on voit la résurrection de Jésus-Christ, les quatre évangélistes, par Pilon, ainsi que les figures nues du roi et de la reine, couchées sur un sarcophage. Les statues du roi, de la reine et de leurs enfans, vêtus en habit de cour et sculptées par Pierre Bontems, couronnent la totalité du monument.

L'histoire nous présente François Ier comme un homme d'une taille extraordinaire. Pour confirmer, à cet égard, l'opinion généralement reçue, je dirai qu'étant à l'abbaye de Saint-Denis, en 1793, lorsqu'on fit, par ordre du comité de salut public, l'exhumation des rois, je mesurai l'os de la cuisse de François Ier, et je trouvai qu'il portait près de deux pieds, en prenant depuis la tête de l'os, jusqu'à sa partie inférieure; c'est-à-dire, à l'extrémité des condyles; proportion qui doit porter le sujet à une taille de six pieds environ. C'est sans doute pour cette raison que ce prince est représenté très-grand sur son tombeau, tandis que sa femme Claude, que l'on voit près de lui, est d'une petite proportion.

Deux mille barbares environ ont porté une main téméraire sur la belle statue de ce prince; ils ont gravé leurs noms, avec une pointe, sur les parties les plus intéressantes de la figure; malheureusement on peut le vérifier sur le monument même. Voici les plus remarquables, Huges Bétauld, 1580; Fison, Estiot, Mutzinger, Lorme, 1584; Rebours, Etienne Plessier, 1586; Bassé, 1592, Alexandre Syts est le dernier qui s'est gravé; illustre comme Erostrate, il a quitté la ville de Gand pour ajouter son nom au nombre de ceux que je viens de citer. Amis des arts, permettez-moi d'imprimer sur cette liste le cachet de l'ignorance et de l'infamie.

120 Des Célestins, statue en pierre de Charles

N^os

Maigné, capitaine des gardes de la porte du roi Henri II, par Paul Ponce, en 1556.

101 De Saint-Magloire, bas-relief en bronze, par Paul Ponce, représentant, sous la figure de Morphée, André Blondel, intendant des finances, mort en 1558.

122 De Saint-Denis, mausolée en marbre, du roi Henri II et de Catherine de Médicis sa femme.

Ce beau monument, orné de colonnes, de bas-reliefs, de statues en bronze et en marbre, de Germain Pilon, a été dessiné et composé par Primatice, peintre célèbre, que François Ier avait appelé à sa cour.

Henri II, né le 31 mars 1528, fils de François Ier, d'abord duc d'Orléans, puis dauphin après la mort de François son frère, empoisonné dans un verre d'eau, par Montécuculi, le 20 août 1536; duc de Bretagne par apanage, en 1540, et enfin sacré roi de France, le 26 juillet 1547; blessé dans un tournois qui se donna le 30 juin 1559, rue Saint-Antoine, à l'occasion des nôces de ses deux filles Elisabeth et Marguerite, meurt de sa blessure le 10 juillet suivant.

Henri II, le 27 octobre 1533, avait épousé Catherine de Médicis, fille unique de Laurent de Médicis, duc d'Urbin. C'était, suivant les historiens, une habile princesse, fine, rusée, attachée à l'astrologie judiciaire et à la nécromancie. Après la mort de son mari, Catherine employa tous les moyens pour conserver l'autorité souveraine. Elle suscita des troubles dans l'État, contribua même à former la ligue, voulant ôter la couronner aux Bourbons, qu'elle haïssait, pour la faire passer sur la tête de Charles II, duc de Lorraine, son gendre. Elle mourut à Blois, le 5 janvier 1589, peu de tems après l'assassinat des ducs de Guise.

103 De la cathédrale d'Orléans, les statues couchées et en marbre, du roi Henri II et

N°ˢ

de Catherine de Médicis, vêtus en habits de cour, par Germain Pilon.

104 Des Célestins, colonne funèbre, en marbre blanc, élevée à la mémoire du roi François II, exécutée sur les dessins de Primatice, par Germain Pilon.

François II, fils de Henri II, né le 29 janvier 1545 : d'abord duc de Bretagne, et appelé simplement *Monseigneur*, puis dauphin après son père, en 1547, roi d'Écosse, par mariage du 29 avril 1558, et enfin sacré roi de France, le 28 septembre 1559, meurt sans postérité le 5 décembre 1560. Il avait épousé, le 24 avril 1558, Marie Stuart, reine d'Ecosse, fille unique de Jacques Stuart V, roi d'Ecosse et de Marie de Lorraine, fille du duc de Guise : après la mort du roi, cette princesse repassa en Ecosse, où elle épousa Henri Stuart, son cousin, dont elle eut Jacques Iᵉʳ, roi d'Angleterre. Elle épouse, en troisièmes noces, Jacques Herburn, comté de Bothuel, soupçonné, depuis, de la mort de Henri. Marie Stuart, poursuivie par ses sujets, se réfugia en Angleterre, auprès de la reine Elisabeth, qui la fit arrêter, la tint 18 ans en prison et lui fit trancher la tête le 18 février 1585.

105 Du même lieu, colonne funèbre en marbre blanc, ornée de sculptures magnifiques, faites par Prieur, élevée à la mémoire d'Anne de Montmorency, connétable de France.

Anne de Montmorency, guerrier intrépide, sauva la France, sous François Iᵉʳ, en 1521. Il défendit la ville de Mézières, contre l'armée de Charles-Quint, et obligea le comte de Nassau à lever honteusement le siége. En 1567, après avoir reçu huit blessures, à la bataille de Saint Denis, ce vieillard, abandonné des siens, rassembla le peu de force qui lui restait, et, l'épée à la main, il tua un officier ennemi, lorsque

Nos

Stuart, gentilhomme Ecossais, lui tira un coup de pistolet dans les reins; il en mourut après avoir cassé deux dents à son adversaire; il avait alors 74 ans.

106 Du même lieu, colonne funèbre en marbre blanc, ornée de sculptures, élevée à la mémoire de Timoléon de Cossé, comte de Brissac, mort en 1572.

107 Mausolée de Jean Goujon.

Ce sculpteur célèbre fut tué dans le Louvre, sur son échafaud, le 24 août 1572, jour de la Saint-Berthélemy.

108 De l'abbaye du Val-des-Ecoliers, mausolée en marbre, de René Birague, chancelier et cardinal, et la statue de Balbiani, sa femme, sculptée par Germain Pilon.

René Birague, chancelier en 1573, et depuis cardinal, mourut en 1583. Il s'était réuni aux Guises, aux Gondi et à Catherine de Médicis, pour le succès du massacre de la Saint-Barthélemy.

Le bas-relief qui décore le tombeau de Birague, représentant Balbiani dans l'état d'étisie, dont elle mourut, est un chef-d'œuvre de Germain Pilon.

109 De l'Ave-Maria, statue en marbre et à genoux, de Jean Vivonne.

Elle était fille d'André de Vivonne; seigneur de la Chastaigneraye, gouverneur de François, dauphin, fils de François Ier, mort en 1583, et mère de Claude Catherine de Clermont-Tonnerre, femme illustre.

110 Des Cordeliers, statue en marbre blanc et à genoux, de Catherine Nogaret, femme de Henri de Joyeuse, morte en 1585.

111 Des Célestins, groupe en marbre blanc,

N^os

représentant Catherine de Médicis, la duchesse d'Estampes et la duchesse de Villeroy, sous la figure des Grâces, par Germain Pilon.

Ce chef-d'œuvre, d'un seul bloc de marbre, contenait, dans une urne en bronze, qui fut renversée à l'époque de la ligue, les cœurs de Henri II, de François II et de Charles IX.

112 De Saint-Denis, colonne funèbre, en marbre campan rouge, élevée à la mémoire de Charles de Bourbon, cardinal, roi de France pendant vingt-quatre heures, sous le nom de Charles X.

Ce beau monument est orné d'un chapiteau arabesque, de deux figures en bronze, sculptées par Prieur, et d'un beau bas-relief, chef-d'œuvre de Jean Goujon.

Le cardinal de Bourbon fut proclamé roi en 1580, par le duc de Mayenne, commandant pour la ligue. Il mourut en 1590, à Fontenay-le-Comte, en Poitou, où les royalistes le gardaient à vue. Le 3 juin suivant se fit la fameuse procession de la ligue.

113 Statue en marbre et en pied du roi Henri IV, en habit de guerre, sculptée par Francheville : dans le piedestal on voit un bas-relief du même auteur, représentant la bataille d'Ivry.

Henri IV, ou le *Grand*, le Titus de la France, né au château de Pau en Béarn, le 15 décembre 1553, auparavant roi de Navarre, duc de Vendôme, etc., chef de la maison de Bourbon; seulement cousin de Henri III, du dix ou onzième degré, et cependant alors premier prince du sang, par l'extinction de toutes les branches aînées de la maison royale, reconnu roi de France le 2 août 1589, et sacré à Chartres, le 27 février 1594, est assassiné le 14 mai 1610.

Nos

— Le 18 août 1572, Henri IV épousa, en premières noces, Marguerite de France, duchesse de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, né le 14 mai 1551. Ce prince étant parvenu à la couronne, fit dissoudre ce mariage pour cause de stérilité; Marguerite se retira dans son hôtel, avec le titre de reine, où elle mourut le 27 mars, l'an 1625. Il eut six enfans de sa seconde femme, Marie de Médicis, fille aînée de François de Médicis, grand duc de Toscane, qu'il avait épousée le 27 décembre 1600.

114 De Notre-Dame, statue en marbre blanc et à genoux, d'Albert de Gondy, maréchal de France, en 1574, mort en 1602.

Cette famille, originaire de Florence, joua un grand rôle en France, sous les règnes de Henri II, de Catherine de Médicis, de Charles IX, de Henri III et même sous Henri IV.

115 De l'Ave-Maria, mausolée de Claude-Catherine de Clermont-Tonnerre.

Cette femme célèbre, épouse du duc de Retz, ci-dessus cité, morte en 1603, remporta sur le chancelier Birague, le prix d'un discours qu'elle fit et prononça en latin.

116 Statue en pied du roi Henri IV, en habit de cour; sculptée par Prieur.

Lorsqu'en 1793, on fit l'ouverture des tombeaux des rois dans l'abbaye de Saint-Denis, pour en extraire les plombs, le corps de Henri IV s'est trouvé dans une conservation telle, que les traits de son visage n'étaient point altérés. Il fut déposé dans le passage des chapelles basses, enveloppé dans son suaire, qui était également conservé. Chacun eut la liberté de le voir jusqu'au lundi matin 14, qu'on le porta dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il est resté jusqu'à deux heures après-midi, et il fut transporté de là dans le cimetière dit de Valois, ensuite dans une grande fosse creusée dans le bas, à droite, du côte du nord. Ce cadavre, considéré comme une momie sèche, avait le crâne scié,

N°s

et contenait, à la place de la cervelle, qui en avait été ôtée, de l'étoupe enduite d'une liqueur extraite d'aromates, qui répandait encore une odeur tellement forte, qu'il était presque impossible de la supporter. Un soldat qui était présent, mu par un martial enthousiasme au moment de l'ouverture du cercueil, se précipita sur le cadavre du vainqueur de la ligue, et, après un long silence d'admiration, il tira son sabre, lui coupa respectueusement une longue mèche de sa barbe, qui était encore fraîche, et s'écria en même tems, en termes énergiques et vraiment militaires : *Et moi aussi je suis soldat français ! désormais je n'aurai plus d'autre moustache*, en plaçant cette mêche précieuse sur sa lèvre supérieure ; *maintenant*, ajouta-t-il, *je suis sûr de vaincre les ennemis de la France, et je marche à la victoire.* Il se retira.

Je possède une lettre autographe du bon roi Henri IV, qui mérite d'être rapportée ici ; elle peint à la fois sa moralité, sa bonté et sa franchise. Cette lettre, écrite à Manaud de Batz, gouverneur de la ville d'Euse en Armagnac, est de l'an 1577 ; Henri IV n'avait pas encore vingt-quatre ans.

« Monsieur de Batz, j'ai entendu avec plaisir les ser-
» vices que vous et M. de Roquelaure avez fait à ceux
» de la religion (le bon roi parle ici des protestans que
» l'on poursuivait), que vous, particulièrement, avez
» donné en votre château de Suberby, à ceux de mon
» pays de Béarn, et aussi l'offre que j'accepte, pour ce
» temps, de vôtredit château, de quoi je veux bien vous
» remercier et prier de croire que combien soyez de
» ceux-là du pape, je ne aurez, comme cuidiez mé-
» fiance de vous, dessus ces choses, ceux qui suivent
» tout droit leur croyance sont de ma religion, et moi,
» je suis de celle de tous ceux-là qui sont *braves* et *bons*.
» Sur ce je ne ferai la présente plus longue, sinon pour
» vous recommander la place qu'avez en mains, et d'être
» sur vos gardes, pour ce que ne peut faillir, que
» n'ayez bientôt du bruit aux oreilles ; mais de ceux-là,
» je m'en repose sur vous, comme le devez faire sur

» Votre plus assuré et meilleur ami,

» Henry. »

Nos

117 De Notre-Dame, statue en marbre et à genoux, de Pierre de Gondi, évêque de Paris.

Pierre de Gondi, cardinal et frère du précédent, fut évêque de Paris et mourut en 1616, à l'âge de 84 ans.

116 Des Minimes, statue en marbre et à genoux de Diane de France.

Diane, duchesse d'Angoulême, fille naturelle du roi Henri II (légitimée de France), née de Philippe des Ducs, demoiselle de Cony, épousa en premières noces, le 13 février 1552, Horace Farnèse, duc de Castro, après la mort duquel Henri II, son père, lui fit épouser le 3 mai 1557, François, duc de Montmorency, pair et maréchal; elle mourut à Paris à l'âge de 80 ans, le 11 janvier 1619.

119 Buste de Michel-Ange, terre cuite, par M. Boichot, sculpteur du roi.

120 Statue en marbre blanc, représentant Gabrielle d'Estree, duchesse de Beaufort, maîtresse du roi Henri IV, morte, étant enceinte, d'une attaque d'apoplexie, en 1599.

121 Statue en marbre blanc, représentant David vainqueur de Goliath, par Francheville.

122 Bas-relief en pierre de Tonnerre, représentant le jugement de Suzanne, par Jean Rigier ou Richier.

Ce *sculpteur* est né à Dagouville-aux-Forges, à trois lieues de Saint-Mihel, ou plutôt Saint-Michel, en Lorraine; il passe pour avoir été élève de Michel-Ange.

N^os

123 Un vase d'albâtre oriental, de deux pieds de haut sur vingt pouces de diamètre. Vers le milieu de sa panse, dont la forme est applatie, il est garni de deux anses prises dans le même bloc, au bas desquelles se trouvent des caractères orientaux.

124 Du château de Chilly, le buste, en marbre de Pentelie, de Jacques Trivulce, créé maréchal de France par le Roi Louis XII.

Jean-Jacques Trivulce, marquis de Vigevano, est né d'une ancienne famille de Milan, vers l'an 1438. Chassé de sa patrie pour avoir pris parti pour les Guelfes, il demanda du service au roi de Naples et passa ensuite à celui de Charles VIII, roi de France. Trivulce, après s'être distingué à Fornoue et dans les batailles de Marignan et de Cérisoles, mourut âgé de 80 ans, à Arpajon, où il s'était retiré.

125 Statue couchée, en marbre blanc; morceau d'anatomie, par Germain Pilon.

126 Escalier en bois, dans le style arabesque; ouvrage du treizième siècle.

127 Buste de Georges d'Amboise, cardinal de Rouen, ministre de Louis XII.

Ce prélat avait connu le roi lorsqu'il était encore duc d'Orléans; il mérita son estime et ne cessa de travailler au bonheur de la France. Sa bonne gestion, son caractère doux, et son extrême probité, lui gagnèrent l'amour du peuple. Il mourut à Lyon en 1510, à l'âge de 50 ans. Son corps fut transporté dans l'église cathédrale de Rouen, où l'on voit encore le superbe mausolée élevé par sa famille.

128 Deux bas-reliefs sculptés en albâtre, d'a-

Nos

près les dessins de Raphaël, représentant une descente de croix, et Jésus-Christ portant sa croix.

129 Bas-relief en bois, représentant la chute des anges.

130 Un Athlète se disposant à frapper son adversaire; figure académique de grandeur naturelle, par M. Canova.

131 Tombe gravée en creux, représentant un abbé debout dans un fond d'architecture (ouvrage du quatorzième siècle).

132 Plusieurs pilastres et corniches en pierre de liais, formant deux portes et deux autels; le tout orné de sculptures arabesques, et de deux médaillons en marbre, exécuté en 1510.

133 Bas-relief en pierre de Tonnerre, représentant Jésus-Christ au tombeau, Jésus portant sa croix.

134 Bas-relief représentant un prêtre à genoux (ouvrage du quatorzième siècle).

135 Une cuve en pierre de liais, ornée d'arabesques, exécutée, suivant sa date, en 1542, placée dans l'arcade supérieure de la façade du château de Gaillon.

136 Quatre bas-reliefs en pierre de Tonnerre, représentant plusieurs sujets de la passion de Jésus-Christ. (*Voyez* le n° 133.)

Nos

137 Modèles en plâtre de la fontaine des Innocens.

138 Des Grands-Augustins, buste en marbre, et à mi-corps, de Nicolas de Grimonville, baron de l'Archant, capitaine des gardes des rois Henri III et Henri IV.

Il mourut en 1592, au siége de Rouen, d'une blessure qu'il reçut au talon.

139 Des Grands-Augustins, Diane de Vivonne, de la Châteigneraye, sa femme.

Elle était fille de François de Vivonne, de la Châtaigneraye, qui fut tué d'un coup de revers au jarret, par Guy de Chabot, comte de Jarnac, dans un combat singulier qui se fit en présence du roi Henri II, le 10 juillet 1557, dans le parc de Saint-Germain en Laye; de là le proverbe : *donner un coup de Jarnac.*

140 Groupe en marbre blanc, représentant la France éplorée, au pied du buste de Louis XV; par Falconnet.

141 Buste en marbre d'un Daguesseau.

142 Bas-reliefs en marbre, sculptés par Prieur, représentant la Paix et l'Abondance.

143 Buste en bronze, représentant François Ier en habit de guerre.

Ce buste, placé au dessus de la porte du 16e siècle, dans une partie circulaire, a été fondu sur le modèle de Jean Cousin.

144 Bas-relief en pierre de liais, représentant Jésus-Christ au tombeau.

Ce bas-relief, considéré comme chef-d'œuvre d'ex-

N^os

pression, a été sculpté par Daniel Ricciarelli de Volterre, qui vint en France pour fondre la statue de Louis XIII, qui se voyait à la Place royale.

145 Buste en bronze du roi François Ier, par Jean Cousin.

146 Médaillon en bronze de Charles-Quint, fondu sur les modèles de Jean Cousin.

Charles-Quint mourut en 1558.

147 Jean Calvin, médaillon en marbre.

Jean Calvin, littérateur et réformateur célèbre, né à Noyon en 1509, mourut à Genève en 1564.

148 Buste en marbre de Guillaume Frœlich.

Frœlich, grand capitaine, né à Soleure, en 1522, se couvrit de gloire à la bataille de Cérisoles; il mourut à Paris en 1562.

149 Buste en marbre, de Jean-Baptiste de Gondi, frère du cardinal, mort en 1580, à l'âge de 80 ans; sculpté par Prieur.

150 Borne tumulaire en pierre, provenant du cimetière Saint-Sulpice.

Ce monument, remarquable par sa composition et par le pureté du dessin, est dû au talent de M. Oudot de Maclaurin, architecte.

151 François Rabelais, médaillon en marbre.

Rabelais, né à Chinon en Touraine, passait pour l'un des hommes les plus instruits de son tems : il joignit à la connaissance des langues une profonde érudition, et un esprit satirique. Il fut d'abord cordelier, puis bénédictin, médecin et ambassadeur à Rome en 1531; ensuite chanoine, et enfin curé à Meudon en 1445, où il mourut en philosophe à l'âge de 70 ans.

Nos

152 Deux bustes, en marbre, de la famille de Montholon.

L'un représente François de Montholon, garde des sceaux, mort en 1590, et l'autre Jacques de Montholon, fils du président, mort en 1622.

153 Des Cordeliers, le buste en marbre de Thomas d'Elbene Briconnet, secrétaire du roi, qui mourut en 1593.

154 Un plafond en pierre, orné de sculptures; plusieurs colonnes et chapitaux ïoniques, etc.

155 Des Bons-Hommes de Passy, buste en bronze d'Olivier Lefebvre, seigneur d'Ormesson, par Paul Ponce.

156 Tableau mosaïque, représentant la sainte Vierge et Jésus-Christ au milieu de deux Anges adorateurs.

Ce morceau précieux a été exécuté à Florence en 1500, et apporté en France par M. David, président au parlement de Paris.

157 Deux tableaux en émail.

Ces tableaux, composés de sujets de dévotion, font voir plusieurs costumes d'hommes et de femmes du quinzième siècle.

158 Petite statue, en albâtre, représentant Louis XI, attribuée à Germain Pilon.

159 Monument d'architecture, formant fontaine, et orné de sculptures; par Germain Pison.

On croit que ce morceau précieux, tiré de l'hôtel

Nos

d'O, vieille rue du Temple, a été dessiné et exécuté par Jean Bullant, architecte du connétable Anne de Montmorency. On y voit les têtes de Mercure et de Méduse, des Masques, un soldat couché et le buste de Pomponne de Belièvre.

Pomponne de Belièvre, sur-intendant sous Henri III, et surnommé le *Nestor* de son siècle, mourut en 1607, à l'âge de 70 ans.

160 Des Grands-Augustins, cénotaphe de Gui Dufaur, seigneur de Pibrac.

Pibrac, président à mortier au parlement de Paris, après s'être distingué dans plusieurs occasions, passa en Pologne avec le duc d'Anjou, roi de Pologne, qui, par sa fuite, l'exposa à la fureur des Polonais. De retour dans sa patrie, Pibrac mourut à Paris en 1568, à l'âge de 60 ans.

161 Statue à genoux et en marbre de la femme Cœur, par Philippe Buyster.

162 Statue couchée, de Guillaume de Dowglas, pair d'Ecosse, posée sur un socle détaché par un fond d'architecture, composé de plusieurs ordres et de beaux bas-reliefs; le tout exécuté en 1542 par Pierre Berton.

Guillaume de Dowglas, qualifié du titre de lord, comte d'Anguse, pair et premier prince d'Ecosse, né en 1594, mourut à Paris le 3 mars 1611, après avoir composé une histoire généalogique des Douglas et des Stuart, et fait connaître les antiquités d'Ecosse.

163 Statue en marbre et à genoux de Louis de Latrémouille.

Louis de Latrémouille, lieutenant-général en Poitou, mourut en 1613, à l'âge de 27 ans.

Nos

164 Statue à genoux et en marbre, de madame de l'Aubespine.

Claude de l'Aubesbine, femme de Médéric Barbezier, morte en 1613, à l'âge de 68 ans, se rendit célèbre par sa vertu.

165 Mausolée de la famille de Thou.

Ce monument, d'un bon goût d'architecture, se compose du buste de Christophe de Thou, seigneur de Boneuil, premier président de Paris, mort en 1584; de la statue de Jacques Auguste, son fils, historien célèbre, mort en 1617, d'un beau bas-relief en bronze, représentant la Muse de l'histoire, occupée à buriner les fastes de la France et des statues de Marie Barbançon de Cany et de Gaspard de la Châtre, première et seconde femme de Jacques-Auguste de Thou. Toutes ces sculptures remarquables sont de François Anguier.

166 Buste de Nicolas Poussin, par M. Blaise.

167 Des Carmélites, statue en marbre blanc et à genoux, du cardinal de Berulle, posée sur piedestal orné de bas-reliefs; par Sarrazin et Lestocart.

Bérulle s'étant distingué dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où Dupéron combattit Duplessis-Mornay, fut envoyé par Henri IV, dont il était l'aumônier, en Espagne, pour amener des Carmélites en France. Il mourut subitement à 50 ans, en octobre 1629, en disant la messe.

168 Statue à genoux et en albâtre, de Guillaume de Montmorency.

Guillaume de Montmorency, père du connétable Anne de Montmorency, entra dans l'ordre des Templiers; il fut l'ami de Jacques Molay, grand-maître de l'ordre, et fut sacrifié avec lui.

N^os

169 Bas-relief sculpté en bois, représentant la généalogie de la sainte Vierge.

170 De l'Ave-Maria, statue en marbre blanc et à genoux, de Charlotte-Catherine de Latrémouille.

Charlotte de Latrémouille, femme de Henri de Bourbon Condé, morte en 1629, à l'âge de 61 ans, accusée d'avoir fait empoisonner son mari, fut innocentée par le parlement de Paris.

171 Des Feuillans, statue en marbre blanc et à genoux, de Raymond Phelippeaux.

Raymond Phelippeaux, conseiller et secrétaire d'état sous Louis XIII, mourut en 1629.

172 Buste en terre cuite, représentant M. l'abbé Aubert, par Jean-Guillaume Moitte.

173 De l'église du Temple, statue à genoux et en marbre blanc, d'Amador de la Porte, grand prieur de France, mort en 1640; sculptée par Boudin.

174 De la Sorbonne, mausolée en marbre blanc, du cardinal de Richelieu.

Le célèbre groupe en marbre, d'après les dessins de Lebrun, formant le mausolée d'Armand du Plessis, cardinal de Richelieu, mort en 1642, est considéré comme le chef-d'œuvre de Girardon. On y voit la statue à demi-couchée du cardinal expirant dans les bras de la Religion, et à ses pieds la Muse de l'Histoire abattue qui s'abandonne à la plus grande douleur; deux Génies pleurant, et placés derrière le principal groupe, soutiennent les armes de cette illustre maison.

N^os

175 Modèle en plâtre d'une statue allégorique, par Jean-Guillaume Moitte.

176 Des Célestins, statue en marbre blanc, de Louis Potier, marquis de Gèvres.

Louis Potier, marquis de Gèvres, fils de René Potier et de Marguerite de Luxembourg, représenté armé de pied en cap, mourut en août 1643, à l'âge de 32 ans, le corps couvert de trent-deux blessures, et enseveli sous les ruines d'un bastion renversé par une mine.

177 Statue en marbre et demi-couchée, de Jacques Douglas, par Coyzevox.

Jacques Douglas, petit-fils de Guillaume Douglas, fut tué à l'âge de 24 ans dans un combat qui se donna près de Douay, le 22 octobre 1645. Madame de Lesdiguères, sa nièce, orna son tombeau de la devise suivante : *Prou de pis, peu de Pair, point de plus.*

178 De Sainte-Geneviève, mausolée en marbre, de François de la Rochefoucault, cardinal, mort en 1645.

179 Des Célestins, statue à genoux et en marbre blanc, de Marguerite de Luxembourg, duchesse de Tresme, femme de René Potier, morte en 1645.

180 De Sainte-Geneviève, cénotaphe de René Descartes, mort en Suède en 1650.

181 Des Minimes, statue à genoux et en marbre blanc, de Madeleine Marchand, femme du président Lejay de Tilly, morte en 1650.

Nos

182 Du même lieu, statue à demi-couchée et en marbre, de Charles de Valois.

Charles, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, d'abord chevalier de Malte et grand Prieur de France, puis comte d'Auvergne et de Lauragais, en juin 1589, et créé duc d'Angoulême en janvier 1520; mourut le 24 septembre 1650, ayant été marié en premières noces en mai 1591, à Charlotte, fille aînée de Henri Ier, duc de Montmorency, connétable de France, et en secondes noces, en février 1644, à Françoise de Narbonne, fille de Charles, baron de Mareuil, morte sans enfans le 10 août 1713.

183 Des Célestins, groupe en marbre blanc, représentant Henri Chabot, duc de Rohan, mort en 1655, à l'âge de 39 ans.

Michel Anguier, auteur de ce groupe, l'a représenté à l'article de la mort, accompagné de deux génies exprimant la douleur.

184 De Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mausolée de Jérôme Bignon.

Jérome Bignon, conseiller d'état, mourut en 1656. Bignon, par son esprit, par son savoir et par sa probité, fut l'admiration de son siècle.

185 Des Minimes, les statues en marbre blanc et à genoux, du duc et de la duchesse de la Vieuville; par Gilles Guérin et l'Espingola.

La Vieuville, surintendant des finances sous Louis XIII, employa tout son crédit auprès du Roi, pour faire monter le cardinal de Richelieu au suprême pouvoir; celui-ci s'en servit dans la suite pour écraser son bienfaiteur.

186 Des Feuillans, mausolée érigé à la famille de Rostaing.

On y voit les statues de Tristan, marquis de Ros-

N^os

taing, mort en 1591, et de Charles son fils, mort en 1645; on y voit également des bas-reliefs bien sculptés et des émaux d'un dessin pur et d'une belle exécution.

187 Du Collége des Quatre-Nations, mausolée du cardinal Mazarin.

Le groupe principal de ce beau monument se compose de la statue du cardinal, mort en 1661, et d'un génie portant un faisceau d'armes; au dessous du sarcophage, sur la base principale, on voit trois figures allégoriques représentant la Fidélité, la Prudence et l'Abondance. Les figures en marbre, placées dans l'archivolte qui couronne le monument, sont la Religion et la Foi : le tout est de Coyzevox.

188 Mausolée en bronze, de Henri de Bourbon, prince de Condé; par Jacques Sarazin (1).

189 Buste en terre cuite de Jean-François d'Orcéan, baron de Fontette, etc., par Jean-Baptiste Lemoyne.

190 Mausolée en marbre, élevé à Marin Cureau, médecin de la chambre du Roi.

Ce bas-relief, exécuté sur les dessins du cavalier Bernin, représente l'immortalité soutenant le médaillon de Marin Cureau, mort en 1669, à l'âge de 75 ans.

191 De Saint-Jean-de-Latran, mausolée en marbre, de Jacques Souvré, commandeur de l'ordre de Malte; par Michel Anguier.

Jacques Souvré-Courtenvaux, reçu chevalier de

(1) Ce monument a été remis, par ordre du Roi, à S. A. R. Monseigneur le Prince de Condé.

N^os

Malte à l'âge de cinq ans, se distingua au siége de Casal en 1630, chargé par son ordre d'ambassades ordinaires et extraordinaires auprès de Louis XIV; il s'en acquitta avec succès. Il fut nommé grand prieur de France en 1667, et mourut en 1770, à l'âge de 70 ans, dans le superbe hôtel du Temple qu'il avait fait bâtir.

192 Des Célestins, statue à genoux, de René Potier, duc de Tresme, mort en 1670; par Anguier (*Voyez* le n° 176.)

193 Monument érigé à la gloire de Henri IV.

Ce monument se compose de plusieurs bas-reliefs, représentant des batailles, entr'autres celle d'Ivry, et des quatre esclaves du piedestal de la statue de ce prince qui ornait le Pont-Neuf. Francheville, sculpteur français, et auteur des quatre statues et des bas-reliefs que l'on voit ici, pendant son séjour à Florence, italianisa, son nom, et prit celui de Francavilla; c'est ainsi que tous ses ouvrages sont signés.

194 De Saint-Germain-des-Prés, mausolée de Jean Casimir V, roi de Pologne.

Casimir, roi de Pologne, était le second fils de Sigismond III, et successeur de Uladislas son frère. Ce prince, d'abord jésuite, cardinal, puis élevé au trône de Pologne, dont il descendit volontairement en 1667, vint en France gouverner les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés à Paris, et ceux de Saint-Martin de Nevers, dont Louis XIV lui accorda les abbayes; mourut à Nevers en 1672.

Baltazar Marsy, auteur du monument, a sculpté le Roi, revêtu d'une chappe, et couvert de ses habits sacerdotaux, offrant sa couronne à Dieu; et dans un bas-relief, il a représenté la célèbre bataille donnée en 1661 par Casimir, contre les Moscovites.

195 Buste en plâtre de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, par M. Blaise.

N^os

196 Bas-relief en marbre, représentant le Tems qui montre sur un tableau l'origine de l'an-caustique, renouvelée en France par M. de Caylus.

197 De Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mausolée de la mère de Charles Lebrun, premier peintre de Louis XIV; par Tuby et Colignon.

198 Du calvaire du Marais, mausolée de Paul de Gondi, cardinal de Retz; par Girardon.

199 Portrait de Henriette Selincart, femme d'Israël Sylvestre, graveur du roi, morte en 1680, peinte sur marbre au moment de sa mort par Charles Lebrun.

200 De Saint-Eustache, mausolée du grand Colbert.

Jean-Baptiste Colbert, ministre d'état, surnommé le Mécène français, mourut en 1683. Il est représenté à genoux, de grandeur naturelle, revêtu des habits de l'ordre du Saint-Esprit; d'un côté du sarcophage, on voit aussi l'Abondance sculptée en marbre par Coyzevox, auteur de la belle statue de Colbert, et, de l'autre, la Fidélité, par Tuby.

200 (*bis.*) Buste en marbre de Colbert, par Anguier.

201 Mausolée de la famille des Castellans.

Ce mausolée composé d'une colonne funèbre et de deux figures de femmes, par Girardon, fut élevé en l'honneur de cette famille en 1683.

N^os

202 Mausolée érigé à Jean-Baptiste Lulli, musicien célèbre, mort en 1687; il a été sculpté par Cotton.

203 De Saint-Nicolas-du-Chardonnet, mausolée en marbre de Charles Lebrun, premier peintre de Louis XIV.

Coyzevox, auteur de ce monument, a sculpté le buste du peintre, qui est posé sur une console, ainsi que les deux figures de femme représentant la Piété et la Peinture éplorées que l'on voit au bas du monument.

Charles Le Brun, fondateur des académies royales de peinture et sculpture, tant à Paris qu'à Rome, mourut en 1690, à l'âge de 71 ans.

204 Colonne de marbre, posée sur un piédestal, orné d'inscriptions; le tout en l'honneur de la famille des Rostaing (*Voy.* la description du mausolée de cette famille, n° 186).

205 Des Capucines, mausolée en marbre, de François-Michel Letellier, marquis de Louvois, mort en 1691.

Ce ministre est représenté à demi-couché : auprès de lui on voit l'Histoire éplorée; plus bas sont placées deux figures en bronze, représentant la Sagesse et la Vigilance, par Girardon et Desjardins.

206 De Saint-André-des-Arcs, bas-relief en marbre, représentant Minerve tenant le portrait en médaillon de François-Louis de Bourbon, prince de Conti.

Louis-François de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, puis prince de Conti, fils de Louis-Armand de Bourbon, né en 1664, se distingua au siége de Luxembourg, en 1684; dans la campagne de Hongrie, en 1685,

N^{os}

au combat de Steinkerke; aux batailles de Fleurus, de Nerwinde, etc. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais l'électeur de Saxe, nommé par un parti plus fort que le sien, lui enleva la couronne. De retour à Paris, il y mourut en 1709.

207 Des Célestins, le mausolée de la famille de Longueville, par Anguier.

Ce monument, élevé à la mémoire de Henri Ier, duc de Longueville, mort en 1593, a été terminé par ordre d'Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, qui le fit servir de mausolée pour Henri II, duc de Longueville, fils du précédent, et son mari, qui mourut en 1663.

Cet obélisque, dit *le monument de Longueville*, présente sur ses quatre faces des bas-reliefs allégoriques, aux Sciences, aux Arts libéraux et à la Guerre; son piédestal, orné de deux bas-reliefs en bronze doré, représentant la bataille de Senlis, et les secours accordés par Henri IV à la ville d'Arques; de quatre petits bas-reliefs en marbre, représentant l'Abondance, la Justice, la Force et la Prudence, est groupé de quatre figures de femmes aussi en marbre, représentant la Force, la Justice, la Tempérance et la Prudence.

208 Colonne triomphale ajustée avec les quatre bas-reliefs qui ornaient le piédestal de la statue de la place des Victoires.

Ces bas-reliefs, fondus sur les modèles de Desjardins, représentent le passage du Rhin, la conquête de la Franche-Comté, le traité avec l'Espagne, la paix de Nimègue.

209 Statue en marbre de Henri de Silly, comte de la Roche-Guyon, représenté à genoux devant son enfant.

210 Modèle en plâtre de l'un des frontons intérieurs du Louvre.

Ce bel ouvrage de M. Cartelier, membre de l'institut

N°s

et de la Légion-d'Honneur, représente la Victoire placée dans un char attelé de quatre chevaux fougueux, distribuant des couronnes et des palmes aux vainqueurs.

211 Un bas relief, modèle en plâtre, représentant la Sagesse conduisant la Victoire au temple de l'Immortalité; par M. Bourieffe.

212 Louis XIV à cheval, modèle en bronze, de la statue équestre qui se voyait à la place Vendôme; par Girardon.

213 Six figures de femmes, bas-reliefs de six pieds de proportion, représentant des Nymphes chargées de divers attributs; modèles en plâtre de Jean Goujon.

214 Statue en pied, du roi Louis XIV, sculptée par Michel Anguier.

Louis XIV ou le *Grand*, fils aîné de Louis XIII, né dauphin, le 5 septembre 1638, et sacré roi de France et de Navarre, le 7 juin 1654, meurt le 1er septembre 1715. Louis XIV eut six enfans de Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, qu'il avait épousée le 4 juin 1660.

215 Le supplice d'une vestale, groupe colossal en plâtre, par Lucas de Montigny.

216 Modèles en plâtre, des bas-reliefs du tombeau de François Ier, sculptés en 1550 par Pierre Bontemps, de Paris.

Ces modèles ont été levés sur les originaux pour en faciliter plus particulièrement l'étude aux peintres, aux sculpteurs et aux architectes.

N^os

217 Deux Lions, sculptés par Michel Anguier.

218 Trois têtes de lions, sculptées par Jean Juste.

219 Deux bas-reliefs, modèles en plâtre, par Paul Ponce, représentant les batailles de Louis XII en Italie.

220 Bas-relief représentant les quatre Evangélistes; modèles de ceux du tombeau de François Ier, par Pilon.

221 Quatre bas-reliefs, modèles en plâtre, de Germain Pilon, représentant la Charité, la Religion foudroyant l'Hérésie, les Fidèles admis à se désaltérer dans la coupe de la Foi, et le Triomphe de la Religion.

222 Deux bustes en marbre blanc de la famille de Rostaing, posés sur deux colonnes de marbre blanc.

223 Quatre bas-reliefs en bronze doré, représentant des sujets de dévotion, modelés en 1550, par Quermesel.

Ces bas-reliefs décorent la porte d'entrée du seizième siècle.

224 Plusieurs Cariatides sculptées en pierre, par Germain Pilon.

225 Un fronton orné de douze figures de

N^os

femmes, composition allégorique, par feu M. Callamar.

226 Deux bas-reliefs en marbre blanc, représentant des couronnes de fleurs; par Michel Anguier.

227 Modèle de la statue équestre du général Saint-Hilaire, par M. Bosio, membre de l'Institut.

228 Statue en pied du général Lacoste, par Clodion.

229 Cuirasse d'acier, et casque en fer repoussé, chargé de sculptures (ouvrage du seizième siècle).

229 *bis*. Deux statues en bronze, composées et modelées dans le goût de Michel-Ange; par Barthélemy Prieur.

Ces figures décorent le fronton de la porte du seizième siècle.

230 Fragmens en fer, composant la grille de la chapelle de François Ier, ornée de divers bas-reliefs et de plusieurs têtes en cuivre doré; le tout modelé et fondu dans le seizième siècle.

Les bas-reliefs de cette grille, qui a été exécutée sur mes dessins, représentent des sujets de dévotion; on y voit aussi des médaillons représentant Charles IX, Henri II, Catherine de Médicis et Henri IV.

231 Deux boucliers, et une cuirasse en fer

N^os

repoussé, ornés de figures et d'arabesques, ouvrage du seizième siècle.

232 Buste colossal, en marbre, de Pierre Séguier, sculpté par Jacques Sarrazin.

Pierre Séguier, né à Paris en 1588, remplit successivement avec la plus grande distinction les charges de conseiller au parlement, de maître des requêtes, de président à mortier et de garde des sceaux; il mourut chancelier de France, à l'âge de 84 ans, en 1672.

233 Une couronne de fleurs, bas-relief en pierre, chef-d'œuvre du seizième siècle. Plusieurs médaillons en marbre, de la même époque.

234 Cotte de maille, en fer, armures en usage depuis l'an 1100 environ jusqu'à l'époque de l'invention de la poudre à canon.

235 Statue de grandeur naturelle, représentant Eustache Lesueur assis dans un fauteuil, et dans l'attitude d'un peintre à son chevalet; par M. Foucou (ouvrage du dix-huitième siècle).

236--237--238--239 Quatre statues en pied, de petite proportion, modelées par M. Foucou, sculpteur du Roi, représentant Nicolas Poussin, Eustache Lesueur, peintres célèbres du dix-septième siècle, Sarrazin et Puget, les plus habiles sculpteurs du même siècle.

Ces quatres figures ornent les portes de la salle du dix-septième siècle.

Nos

240 Pied gauche de la statue équestre de Louis XIV, qui décorait la place Vendôme, laquelle a été renversée par le peuple et fondue en août 1792. (*Voyez* le n° 212.)

241 Des Feuillans, mausolée de Louis de Marillac, maréchal de France.

Ce monument se compose simplement d'un bas-relief en plomb, représentant Minerve soutenant le buste de Marillac. Ce respectable maréchal, malgré ses exploits et sa vertu, encourut la disgrâce du cardinal de Richelieu, qui lui fit trancher la tête le 10 mai 1632.

242 Une femme grecque sortant du bain, modèle en plâtre de grandeur naturelle, par M. Espercieux.

243 Des Jacobins, buste à mi-corps et en marbre, de François de Créqui, maréchal de France; sculpté par Coyzevox.

244 De Sainte-Croix de la Bretonnerie, bas-relief ovale, en marbre blanc, représentant une femme dans la douleur, tenant une inscription; sculpté par Sarrazin.

245 Deux inscriptions en marbre blanc, ornées de groupe d'enfans, par le même.

246 Quatre médaillons en marbre blanc, représentant la Justice, la Charité, la Force et la Prudence, par Sarrazin.

247 Buste de Louis Boucherat, chancelier de France, mort en 1685; il succéda au chancelier Letellier.

N^os

248 Des Grands-Augustins, buste en marbre d'Honoré Barentin, conseiller d'état, secrétaire du roi, maison et couronne de France; mort en 1639.

249 Du même lieu, buste en marbre, d'Anne du Hamel, femme dudit Barentin, morte en 1639.

250 Un bas-relief en pierre, grossièrement sculpté, représentant un des signes du Zodiaque. (C'est le taureau céleste ou l'image du printems) antiquité celto-romaine.

251 Un bas-relief représentant Henri III accueillant un plan que lui présente dom Jean de la Barrière pour la construction du monastère des Feuillans, rue Saint-Honoré; ce modèle unique aujourd'hui, est d'Anguier.

252 Epitaphe en pierre, ornée d'un bas-relief sur lequel on voit une famille à genoux devant la sainte Vierge.

D'un côté sont placés les hommes conduits par leur patron; et de l'autre côté, on voit les femmes avec leur patrone. Ce joli bas-relief, curieux pour les costumes, est un ouvrage du seizième siècle.

253 Mausolée élevé à la mémoire de Jean Cousin, peintre français, qui florissait en 1540.

254 Des pères de l'Oratoire, un grand bas-relief

N°s

représentant la Justice, tenant le portrait d'Antoine d'Aubray; ce beau morceau est d'Anguier.

Antoine d'Aubray, chevalier, comte d'Offemont, conseiller-d'état, maître des requêtes et lieutenant civil, était le frère aîné de la marquise de Brinvillers, il fut la seconde victime de sa famille, que cette scélérate sacrifia à sa barbare cupidité.

255 Le médaillon en marbre de madame Lalive, par Falconet.

256 Un cénotaphe en marbre, composé d'un Génie debout, soutenant un médaillon représentant le portrait d'un personnage inconnu; ouvrage du dix-huitième siècle.

257 Autre cénotaphe, composé d'un Génie éteignant le flambeau de la vie.

258 Un bas-relief en bronze, représentant saint Charles Boromée guérissant des pestiférés.

259 Plusieurs chapiteaux sculptés en pierre, dans le neuvième siècle, ornés de bas-reliefs historiques.

260 Bas-relief en marbre, représentant la sépulture des morts; par Girardon.

261 Médaillon en marbre, représentant madame de la Vallière.

262 Deux médaillons en marbre, représentant Louis XIV, et Marie-Thérèse d'Au-

Nos

triche, infante d'Espagne. Ces deux médaillons sont de Coyzevox.

263 Médaillon en marbre, représentant Henri de Fourcy, prévôt des marchands en 1687 ; par Coyzevox.

264. Des Feuillans, mausolée de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt ; sculpté par Nicolas Regnard, en 1693.

265 Buste en marbre du roi Henri IV, mort en 1610 ; par Prieur.

Ce buste est très-remarquable pour la ressemblance et la beauté du travail.

266 Louis XIII, modèle en plâtre d'un buste en bronze, de Varin, célèbre graveur en médaille.

Ce buste, considéré comme un chef-d'œuvre, orne les appartemens du roi, aux Tuilleries.

266 *bis*. Buste en marbre de Louis XIII enfant, sculpté par Prieur.

267 Modèle de la statue en pied de Louis XIV, que l'on voit à l'Hôtel-de-Ville de Paris, laquelle remplaça celle décrite sous le n° 476.

268 Une statue en marbre blanc, représentant la Charité ; par Jean-Guillaume Moitte.

269 Le buste en terre cuite d'un magistrat, par Coustou.

N°ˢ

270 Buste en marbre blanc, de Pomponne de Bellièvre. (*Voyez* le n° 159).

271 Des Bernardins, buste en marbre de Guillaume Duvair, évêque de Lisieux, en 1618.

Ce prélat, qui a publié plusieurs ouvrages en littérature, avait été chancelier de France, en 1616, mourut à Paris en 1621. (Ouvrage du dix-septième siècle).

272 Epitaphe en marbre, de Pierre Seguin, savant antiquaire, doyen du Chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois.

273 Buste de Claude Fabri de Peyresc, antiquaire et magistrat célèbre, mort en 1637.

Ce buste en marbre est de Francin fils. (Ouvrage du dix-huitième siècle).

274 Un buste en marbre, d'Armand Claude de Bullion, surintendant des finances, mort en 1640; sculpté par Anguier.

275 Statue assise de Maximilien de Béthune, Baron de Rosny, duc de Sully, maréchal de France et ministre du roi Henri IV, mort en 1641, à Villebon, au pays Chartrain.

Cette statue, faite par M. Beauvallet, sculpteur du roi, est le modèle de celle qu'il a exécutée pour le Corps législatif.

276 Le buste en marbre, d'Armand Jean Duplessis, Cardinal de Richelieu, mort en 1642; sculpté par Coyzevox.

Nos

277 Buste en terre cuite de Jean Racine.

278 Le buste de Jean Rotrou, poète dramatique, mort en 1650 ; par Caffiery.

279 Des Cordeliers, buste en marbre de Thomas Briçonnet, conseiller en la Cour des Aides, mort en 1658.

On voit, sous le même numéro, plusieurs personnages de la même famille, également sculptés en marbre.

280 Buste en marbre, de Jules Mazarin, cardinal et ministre, mort en 1661 ; par Coyzevox.

281 Le buste de Jean-Baptiste Poquelin de Molière, comédien et poète, mort le 17 février 1673, reçu à l'Académie française, cent ans après sa mort; sculpté par M. Houdon, sculpteur du Roi, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur.

282 Buste de Henri de la Tour-d'Auvergne, Vicomte de Turenne.

Turenne fut tué à l'âge de 64 ans, par un boulet de canon, le 27 juillet 1675, en allant, près Saltzbach, reconnaître des batteries. Louis XIV, voulant honorer sa mémoire, le fit enterrer à Saint-Denis, près du tombeau des rois, le 29 août suivant. Ce buste est de Coyzevox.

283 Buste du grand Colbert, mort en 1683 ; par Coyzevox.

284 Buste du grand Corneille, poète dramatique, mort en 1684 ; par Caffiery.

N^os

285 Monument érigé à Michel Letellier, chancelier de France.

On voit un sarcophage en marbre noir, sur lequel est couchée la figure de ce chancelier; la Religion et la Force, de grandeur naturelle, accompagnent ce monument, exécuté par Pierre Mazeline et Simon Hurtrelle.

Nota. Sous ce même *numéro* on voit aussi le buste en bronze du même chancelier.

Michel Letellier se rendit célèbre par la révocation de l'édit de Nantes; il mourut à l'âge de 83 ans, en 1685. Ce buste a été fondu sur le modèle de Jacques Sarrazin.

286 Buste de Louis de Bourbon, prince de Condé, dit *le Grand Condé*; par Coyzevox.

Louis II de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang et duc d'Enguien, né à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé (*Voyez* le nº 188), dès l'enfance montra un génie extraordinaire. Le cardinal de Richelieu, après une conférence de deux heures qu'il eut avec le jeune prince, dit à Chavigni: *Ce jeune seigneur sera le plus grand capitaine de l'Europe, et le premier homme de son siècle, et peut être des siècles à venir.* Il faudrait un volume pour décrire les grandes actions du grand Condé, nous nous en tiendrons au jugement de Richelieu; pour les connaître, nous renverrons nos lecteurs aux ouvrages de Désormeaux, de Coste, de Charles Pérault, et de Louis-Joseph de Bourbon Condé, son quatrième descendant.

Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, le grand Condé continua la guerre en Allemagne; mais cruellement tourmenté de la goutte, il se retira à Chantilly, et mourut à Fontainebleau en 1680, à l'âge de 66 ans.

Henri de Bourbon, prince de Condé, fils de Henri de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte de la Trémouille (*Voyez* la statue décrite sous le nº 170), né à Saint-Jean-d'Angély le 1er septembre 1588, épousa en 1606 Charlotte de Montmorency, dont il eut le grand Condé. Ce mariage, qui le brouilla avec le roi,

N.os

lui valut, sous la régence de Médicis, d'être enfermé à la Bastille, où il resta trois ans; il n'en sortit qu'en 1619. Henri de Condé, après avoir été malheureux au siége de Dôle, s'illustra dans le Roussillon; en 1639, il prit le château de Salces, et en 1642, la ville d'Elne. Après avoir été chef du conseil et ministre d'état, sous la régence d'Anne d'Autriche, il mourut à Paris le 26 décembre 1646.

287 Buste en terre cuite, de la Fontaine, par M. Deseine, sculpteur du Roi.

288 Buste de Philippe Quinault, de l'Académie française, mort en 1688.

289 Buste en marbre de Henri d'Harcourt, maréchal de France, mort en 1718.

290 La statue en pied de Jean de La Fontaine, de l'Académie française, mort en 1695; par Julien.

Cette statue est le modèle de celle que ce célèbre sculpteur a exécutée en marbre pour le gouvernement. (Ce marbre est placé dans la salle des séances publiques de l'Institut.)

291 Buste en marbre, d'Édouard Colbert, frère du ministre, mort en 1693; sculpté par Desjardins.

292 Des Minimes. le portrait en médaillon du même Edouard Colbert.

293 Le buste en marbre, de Pierre Mignard, premier peintre de Louis XIV, mort en 1695; sculpté par Desjardins.

N^os

294 Buste de Jean-Baptiste Santeuil, poète latin, mort à Dijon, le 5 août 1697.

295 Buste de Jean Racine, de l'Académie française, mort en 1699; par Coyzevox.

296 Buste en marbre d'André Lenostre, intendant et architecte des jardins de Louis XIV, mort en 1700; par Coyzevox.

Lenostre a planté les jardins des Tuileries, de Meudon, de Sceaux, etc.

297 Buste en marbre, de Marie Serre, mère de Rigaud, célèbre peintre de portrait; par Coyzevox, en 1706.

298 De Saint-Paul, buste en marbre, de Pierre-Silvain Regis, de l'Académie des Sciences, mort en 1707.

299 De Saint-Paul, médaillon en marbre, représentant le buste de Jules Hardouin Mansard, architecte.

300 Buste de Thomas Corneille, de l'Académie française, mort en 1709; par Caffiery.

301 Des Minimes, buste en marbre, de Charles Lejay, de Maison-Rouge.

302 Du même lieu, buste en marbre de Guillaume Leserat, seigneur de Lancrau.

303 Buste de Jules Romain, par M. Blaise.

304 Statue de six pieds, de proportion; mo-

N^os

dèle en plâtre d'une statue fondue en argent, représentant l'abondance, par Chaudet, sculpteur du Roi, membre de l'Institut.

305 Deux renommées, modèles en plâtre, par M. Tonnay le jeune.

306 Buste du sénateur Darcet, médecin et chimiste célèbre; par Chaudet.

307 Des Minimes de Passy, un génie soutenant un médaillon, sculpté en marbre blanc; par Vanclève.

308 Des Feuillans, buste en marbre blanc de Médéric Barbezière.

309 Deux statues en pierre de liais, de grandeur naturelle, sculptées et coloriées (ouvrage du treizième siècle).

310 Modèle en plâtre, du fronton du Panthéon, représentant la patrie qui couronne la valeur; par Jean-Guillaume Moitte.

311 Buste en marbre du célèbre Bossuet (Jacques Bénigne), évêque de Meaux, né à Dijon, en 1627, et mort à l'âge de 77 ans; sculpté par Coyzevox.

312. Buste en marbre de Nicolas Boileau, mort en 1711; sculpté par Girardon.

313. Bas-relief de forme longue, en pierre de liais, représentant un repas champêtre.

Nos

314. Colonne funèbre supportant un vase dans lequel est enfermé le cœur de Jacques Rohault.

Rohault, disciple et ami de Descartes, mourut en 1674. Il était le partisan le plus zélé du système de son ami, fondé sur les phénomènes de la nature, et non sur des spéculations.

315 Modèle en plâtre de l'un des nouveaux frontons intérieurs du Louvre, représentant l'Histoire occupée à tracer quelques faits remarquables sur des tablettes. On y voit figurer les législateurs Moïse et Numa, et l'on y remarque les idoles d'Isis et d'Osiris. Ce bel ouvrage est de Moitte.

316 Buste de M. le comte de Fourcroy, conseiller d'Etat, commandant de la Légion-d'Honneur, membre de l'institut, etc.; par Chaudet.

317 Buste en marbre de Jean Lecamus, lieutenant civil, mort en 1710.

318 Epitaphe en pierre, élevée à la mémoire de Pilon, fils de Germain Pilon.

319 Médaillon en bronze, représentant la Religion foudroyant l'Hérésie et accueillant la Vertu; par Desjardins.

320 Médaillon en bronze, représentant la Justice punissant les crimes; par le même.

N^os

321 De Saint-Landry, mausolée de Girardon, représentant une descente de croix.

322 Modèle de l'un des nouveaux frontons du Louvre, par M. Rolland, sculpteur du Roi, membre de l'Institut.

Ce beau monument représente la prospérité du Gouvernement français, figurée par Minerve et Hercule, entourés l'un et l'autre des attributs des arts, des sciences et du commerce. On voit dans cette savante composition le Nil et le Tibre dans l'attitude du repos, porter au loin l'abondance par le libre écoulement des eaux qui sortent de leurs urnes.

323 Buste de Nicolas Brulart, chevalier, marquis de Sillery.

Nicolas Brulart, président aux enquêtes, fut ambassadeur en Suisse, dans les années 1589, 1595 et 1602, et chancelier de France en 1606; il mourut en 1624.

324 Buste de Michel Haydn, musicien célèbre, né le 14 septembre 1757, mort à Salzbourg, le 10 août 1806; par M. Flatters.

325 Une petite statue en marbre, posée sur un cul-de-lampe, représentant Pierre de Lobet, général de l'ordre de Saint-Antoine.

326 Mausolée en marbre du cardinal Dubois, ministre d'Etat, archevêque de Cambrai et cardinal, mort en 1723; sculpté par Coustou.

327 Buste de M. le duc Sully, ministre de Henri IV; par Mouchy.

Nos

528 Médaillon, bas-relief en albâtre, représentant Loth et ses filles (ouvrage du seizième siècle).

329 Statue en pied du général Dugomier, tué d'un éclat de bombe; par Chaudet.

330 Don fait au Musée, par feu M. Cailler-Delestang, conseiller au parlement, d'un groupe en marbre blanc, représentant la bienfaisance sous les traits de Marie Leczinska, fille unique de Stanislas, roi de Pologne, née le 23 juin 1703, femme de Louis XV, roi de France; sculpté par Augustin Pajou.

331 Une nymphe donnant à manger à des petits oiseaux; modèle en plâtre de grandeur naturelle, par M. Clodion.

332 Petit cénotaphe de mademoiselle Dalesso, orné de deux Génies; par Germain Pilon.

333 Mausolée érigé à Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice, mort en 1750, par Michel-Ange Slodtz.

334 Bas-relief et inscription, représentant un *Ecce homo*; ouvrage du seizième siècle.

335 Bas-relief en pierre de liais, représentant Jésus-Christ au Jardin des Oliviers.

336 Figure académique, bas-relief, par Mi-

N^os

challon (ouvrage du dix-huitième siècle).

337 Modèle en plâtre du tombeau en marbre élevé au général Dessaix sur le Mont-Saint-Bernard.

Ce beau monument, composé et sculpté par Jean-Guillaume Moitte, représente le général au moment où, après avoir été mortellement blessé à Marengo, il rassemble ses forces, descend de cheval et expire dans les bras de son aide-de-camp.

338 Buste de François-Michel Letellier, marquis de Louvois, ministre de Louis XIV.

339 De Notre-Dame, mausolée en marbre érigé à Henri-Claude, comte d'Harcourt, maréchal de France, mort en 1769; par Pigalle, sculpteur du Roi.

Ce monument se compose des figures de grandeur naturelle du maréchal, sortant du tombeau, de celle de sa femme, d'un squelette ouvrant le sarcophage, et de l'hymen éteignant le flambeau de la vie. Pigalle n'a fait que rendre ici une vision qu'eut madame d'Harcourt, pendant la nuit qui suivit celle de la mort de son mari.

340 Mausolée en marbre de Louis Moreau de Maupertuis, mort en 1759; par d'Huez.

341 Mausolée de Prosper Joliot de Crébillon, poète dramatique, mort en 1762.

342 Modèle en bronze de la statue équestre de Louis XV, par Bouchardon.

343 Des Jacobins, mausolée de Pierre Mignard, peintre célèbre, mort en 1695; par Jean-Baptiste Lemoyne.

Nos

344 Statue en pied et en marbre blanc, de Louis XV; par Jean-Baptiste Lemoyne.

Louis XV, surnommé *le Bien-Aimé*, fils cadet de Louis, second dauphin, né le 15 février 1710, d'abord duc d'Anjou, puis dauphin après son aîné, sacré roi de France le 25 octobre 1722, mourut le 10 mai 1774, à l'âge de 65 ans, après en avoir régné 60. Il avait épousé, le 5 septembre, 1725. Marie Leczinska, fille unique de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, née le 23 juin 1703.

Lors des exhumations faites dans l'église de Saint-Denis, le 16 octobre 1793, à deux heures après-midi, les ouvriers, sous les ordres du commissaire de la Convention, ouvrirent le cercueil de Louis XV; il était à l'entrée du caveau de la famille des Bourbons, sur les marches, même un peu de côté à main droite en entrant, dans une espèce de niche pratiquée dans l'épaisseur du mur; c'était là où restait déposé le corps du dernier roi mort. On ne l'ouvrit, par précaution, que dans le cimetière, sur le bord de la fosse; ce corps, retiré du cercueil de plomb, bien enveloppé de langes et de bandelettes, était tout entier, frais et bien conservé; la peau était blanche, le nez violet et les fesses rouges comme celle d'un enfant nouveau né, et nageant dans une eau abondante formée par la dissolution du sel marin dont on l'avait enduit, n'ayant pas été embaumé suivant l'usage ordinaire. On jeta de suite le corps dans la fosse que l'on venait de préparer d'un lit de chaux vive, puis on le couvrit d'une couche de la même chaux, et de terre par dessus.

345 Médaillon en plomb de Lebatteux, homme de lettres.

346 Buste de M. Rollain, auteur de l'histoire ancienne; par M. Chardin.

347 Un cippe de marbre blanc, supportant une urne de lumachelle, entourée d'une branche de cyprès et couverte d'un

N^os

voile ; monument élevé à la mémoire des vertus filiales et maternelles de M. A. Hocquart, comtesse de Cossé, morte en 1779.

347 *bis* Cénotaphe en marbre blanc, représentant un Génie éploré, appuyé sur un médaillon couvert de cyprès et chargé d'une inscription en l'honneur d'Armand-Frédéric-Ernest Nogaret, ancien trésorier de S. A. R. *Monsieur*, comte d'Artois, frère de Louis XVIII, mort le 5 juillet 1806, à l'âge de 72 ans.

348 Buste colossal, modèle de l'un des Fleuves de la porte Saint-Denis ; par Anguier.

349 Statue en pierre et couchée, étude par Germain Pilon.

350 -- 351 -- 352 -- 353 -- 354 Cinq bas-reliefs, par Jacques Sarrazin, représentant : 1°, le Triomphe de l'ancien Testament; 2°, le Triomphe du nouveau Testament ; 3°, l'Empire du Tems ; 4°, la Puissance de la Mort; 5°, Loth et sa famille fuyant la ville de Sodôme.

355 Mausolée de Jean-Germain Drouais, peintre, mort à Rome en 1788.

Ce monument, d'un beau style et d'une belle exécution, est de Michallon, son ami, mort des suites d'une chute qu'il fit au théâtre de la République, le 24 fructidor de l'an 7.

N^os

356 Buste d'Amiot, mort en 1593, à l'âge de 79 ans; par M. Francin.

357 Buste du général Dampierre, tué dans un combat, modelé par Callamar, ancien pensionnaire du Roi.

358 Buste de Jacques-Bénigne Winslow, né en Danemarck en 1669, de parens protestans.

Winslow vint à Paris étudier la médecine et se perfectionner dans l'étude de l'anatomie; il se rendit célèbre dans cette science, et fit abjuration à la sollicitation du grand Bossuet, comme le dit son épitaphe, que nous avons rapportée page 26. Ce buste est de J.-B. Lemoyne.

359 Buste du cardinal de Noailles.

360 Tête d'étude; par Jean Goujon.

361 Buste en marbre blanc de Louis XV, par M. Gois, père, sculpteur du Roi.

362 Plusieurs bas reliefs en plâtre, études faites par des élèves, pour le concours du grand prix de sculpture.

363 Modèle colossal de la tête de la statue équestre de Louis XV, né le 4 septembre 1729.

364 Buste d'Héloïse, par M. Deseine.

365 Buste en marbre de Louis de France, fils unique de Louis XV, né le 4 septembre 1729.

N^os

366 Groupe colossal, représentant Persée délivrant Andromède, modèle en plâtre du célèbre Puget, dont on voit l'exécution en marbre dans le parc de Versailles.

367 Buste en marbre du roi Louis XVI, par M. Houdon.

Louis XVI, troisième fils de Louis de France, dauphin, né le 23 août 1754, d'abord duc de Berri, couronné roi de France le 11 juin 1775, mort le 21 janvier 1793, avait épousé Marie-Antoinette-Josephe-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, née à Vienne le 2 novembre 1753. Elle mourut le 16 octobre 1793.

Leurs enfans sont : Louis-Joseph-Xavier-François, dauphin, né le 22 octobre 1781, mort au château de Meudon, l'an 1786; Louis-Charles de France, duc de Normandie, né le 27 mars 1785, mort au Temple l'an 1794; Marie-Thérèse-Charlotte de France, *Madame*, née le 19 décembre 1778, passa à Vienne après le décès de sa mère.

Louis XV était la meilleure tête de son conseil et Louis XVI le meilleur géographe de son royaume.

368 Buste en marbre, de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, femme de Louis XVI; par M. Lecomte.

Ces deux bustes précieux m'ont été légués par un ami pour être conservés à perpétuité dans le Musée des monumens français.

369 Buste en marbre, du maréchal de Brissac.

370 Buste en marbre, du comte de Lowendal, maréchal de France.

371 Deux enfans, bas-relief, modèle de Germain Pilon.

Nos

372 Buste en terre cuite, du célèbre Mirabeau, député à l'Assemblée nationale; par M. Dumon.

373 Buste en terre cuite, de Camille Desmoulins, homme de lettres.

374 Buste colossal de Charles XII, roi de Suède; par Bouchardon.

375 Mausolée en pierre de Tonnerre, élevé à la mémoire de madame Lauraguais.

376 Bas-relief en marbre, représentant une femme éplorée; sculpté par Vassé.

Ce bas-relief, qui n'a jamais été employé, devait servir au tombeau de Caylus, antiquaire célèbre, mort en 1762.

377 Médaillon de Philibert de Lorme, architecte célèbre; par M. Roland.

Ce portrait est le modèle du médaillon que M. Rolland avait exécuté à la Halle au Blé, lors de la construction de la voûte, bâtie d'après les procédés de Philibert de Lorme.

378 Buste de Sébastien Bourdon, peintre célèbre, et membre de l'académie royale de peinture, mort en 1662; par Chaudet.

Bourdon naquit à Montpellier en 1616, d'un peintre sur verre.

379 Buste de Pierre-Paul Rubens; peintre célèbre, né à Cologne en 1577, sculpté par M. Vilette.

Rubens, chef de l'école flamande, fut successivement

N^os

ambassadeur en Angleterre et en Espagne, nommé gentilhomme de la chambre du roi, et secrétaire du conseil d'état des Pays-Bas; il mourut à Anvers en 1640.

380 Des Théatins, un bas-relief en marbre blanc, représentant une femme éplorée; sculpté par Broche.

381 Deux têtes de Méduse, exécutées en bronze par M. Daujon.

382 Un grand bas-relief en plâtre, représentant les miracles de saint Philippe.

Ce bas-relief a été modelé par M. Gois le père, pour le fronton d'une église.

383 Buste en marbre, de Cherhal Mont-Réal, homme de lettres; par M. Boyer.

384 Bas-relief, modèle en plâtre, de M. Foucou, représentant la paix de Lunéville.

385 Jésus-Christ au tombeau, bas-relief; modèle de Pilon.

386 Statue allégorique, modèle en plâtre de M. Dardelle.

387 Deux bas-reliefs, l'un représentant le déluge, et l'autre la construction du temple ordonné par Salomon.

388 Bas-relief en bois, représentant Saint Léon devant Attila; copie du célèbre bas-relief d'Algardi qui se voit dans l'église Saint-Pierre à Rome.

N^os

389 Buste d'Antoine Coyzevox, sculpteur célèbre, mort en 1720; par Lemoyne.

390 Buste colossal en marbre blanc, de Marc-René de Paulmy d'Argenson, lieutenant de police, ministre d'État et garde des sceaux, mort en 1721, sculpté par Coustou.

391 Buste de Philippe d'Orléans, régent de France, mort en 1723.

392 Buste en terre cuite de Jean-Baptiste Rousseau, mort en 1741; par Caffieri.

393 Médaillon en marbre, représentant le buste du marquis d'Asfeld.

394 Buste de Pierre Lepautre, sculpteur célèbre; par M. Francin.

395 Buste en marbre, de Maurice de Saxe; par Pigalle.

396 Buste de Philippe Néricault Destouches, de l'académie française, mort en 1754.

397 Buste de Nivelle de la Chaussée, de l'Académie française, mort en 1754.

398 Buste de Charles Secondat de Montesquieu, auteur du fameux livre de l'Esprit des Lois, mort en 1754; par Chaudet.

399 Buste de Bernard Lebovier de Fontenelle, de l'Académie française, mort en 1757, âgé près de cent ans; par Caffieri.

Nos

400 Statue en pied et assise, figure allégorique; par M. Lorta.

401 Buste en terre cuite de Jean-Joachim Winckelmann; par M. Deseine.

Winckelmann, célèbre antiquaire, né à Stendal en Brandebourg, le 9 décembre 1717, mourut assassiné à Trieste, dans une hôtellerie, le 8 juin 1768, par un scélérat, se disant connaisseur, auquel il avait montré imprudemment des médailles de prix qu'il avait sur lui.

402 Médaillon en marbre blanc, représentant François de Chevert, officier de fortune, mort à Paris le 24 janvier 1769.

403 Buste en terre cuite, de Claude-Adrien Helvétius, mort en 1771.

404 Buste en terre cuite, d'Alexis Piron, mort en 1773; par Caffieri.

405 Buste de Pierre-Laurent Buiret du Belloi, poète dramatique, mort en 1775.

406 Buste en marbre, d'Arouet de Voltaire, mort à Paris le 30 mai 1778, à l'âge de 84 ans; par M. Houdon.

407 Buste en marbre, de Jean-Jacques Rousseau, mort à Ermenonville, le 2 juillet 1778, à l'âge de 66 ans; sculpté par M. Boyer.

408 Buste en marbre, de Jean-Louis Leclerc, comte de Buffon, mort en 1788; sculpté par Pajou.

N^os^

409 Buste de Lamoignon de Malesherbes, par Chaudet.

Malesherbes fut condamné à mort en 1793, pour avoir pris parti pour la cause de Louis XVI.

410 Buste de Marc-René Montalembert, mort le 28 mars 1800, à l'âge de 86 ans, doyen des académies des sciences de Paris et de Saint-Pétersbourg.

411 Buste d'Eustache Lesueur, peintre célèbre; sculpté par M. Lesueur.

412 Buste en terre cuite, de Denis Diderot, mort en 1784; par M. Collet.

413 Un médaillon en marbre blanc, représentant monsieur et madame Gougenot; par Pigalle.

414 Buste d'Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII.

415 Buste en marbre, du chevalier Gluck, musicien célèbre, mort en 1787; par M. Francin, d'après Houdon.

416 Buste de Guillaume-Thomas Raynal, mort en 1796; par M. Espercieux.

417 Cénotaphe en marbre, élevé à la mémoire de Bernard Chérin. On voit, dans un médaillon, le buste de Chérin; par Chardin.

418 Le buste de Sylvain Bailly, premier pré-

N°s

sident de l'Assemblée nationale, décapité le 11 novembre 1793 ; sculpté par M. Deseine.

419 Cénotaphe en marbre noir de Flandre, élevé en l'honneur de Pierre Julien, sculpteur célèbre, mort en 1804.

Ce monument a été consacré au talent et à l'amitié par Claude Dejoux, sculpteur du roi, membre de la Légion-d'Honneur, et par M. Mongez, administrateur des monnaies de France.

420 Un grand bas-relief imitant le bronze, représentant la Charité, la Moisson et la Vendange, peinture sur marbre blanc; par M. Sauvage.

421 Fragment d'un modèle colossal, par M. Dejoux, représentant une Renommée, qui devait être exécutée en bronze et placée au dessus du dôme du Panthéon.

Cette figure, de vingt-cinq pieds de proportion, eut été le colosse le plus considérable que l'on aurait exécuté en France.

422 Epitaphe gravée sur un marbre blanc, faite en l'honneur du savant Winslow. (*Voyez* page 26.)

423 Monument élevé en l'honneur de la déesse Nehalennia.

424 De Saint-Germain-des-Prés, tombeau en

N^os

marbre de Penthélie, orné de feuillages de vigne (ouvrage du septième siècle).

Ce tombeau, qui a été reconnu par Montfaucon, pour être celui du roi Chérébert, contenait le corps de Morard, abbé de Saint-Germain-des-Prés, mort en l'an 1000 environ.

Charibert ou Chérébert, fils aîné de Clotaire Ier, roi de Paris ou de France, en 561, meurt le 7 mai 570.

Il épousa en premières noces Ingoberge, dont il eut Berthe, qui épousa, en 5 6, Ethelbert, roi de Kent, en Angleterre. Charibert, séduit par la beauté de Mirefleur, fille d'un pauvre ouvrier en laine, servante d'Ingobert, abandonne celle-ci pour l'épouser. La reine se retire dans un couvent, et meurt en 689, à l'âge de 70 ans. Il épousa en troisièmes noces, Teudelgide, fille d'un berger, qui survécut à son mari.

425 Du même lieu, pierre sépulcrale du roi Clotaire.

Clotaire II, fils de Chilpéric Ier, roi de France et de Soissons, après son père, et dès l'âge de quatre mois règne sous la tutelle de Frédégonde sa mère. Dans la suite, Clotaire se rendit maître d'une grande partie de la France; il mourut le 28 septembre 628, vers la fin de la 44e année de son règne.

Clothaire eut trois femmes; savoir : Halstrude, dont il eut Mérovée, qui fut massacré par les ordres de Brunehaut, à l'âge de quatre ans, et Dagobert, depuis roi de France; Bertrude, dont il eut Charibert : elle mourut en 620; et Sichilde, qui mourut sans enfans.

426 Du même lieu, pierre sépulcrale de la reine Bertrude.

Voyez l'article précédent.

427 Du même lieu, pierre sépulcrale du roi Childéric.

Childéric II, frère aîné de Théodoric, déjà roi d'Austrasie, abandonné au vin et à la débauche, fut tué par

N^os

des conjurés, l'an 673, dans la forêt de Haucouis, près Chelles, avec sa femme Bilihilde et Dagobert son fils, il avait régné 19 ans, après avoir vécu 23 ans.

428 Modèle en terre cuite du buste en marbre du général Latouche-Tréville; par Renaud.

429 Plusieurs fragmens de divers pavés en mosaïque (ouvrage du treizième siècle).

Voyez également, dans la salle du quatorzième siècle, plusieurs pavés gravés en creux et remplis de différens mastics de couleur, formant mosaïque.

430 Neuf bas-reliefs, en pierre de liais, représentant des sujets de la vie de Jésus-Christ, encadrés dans un ajustement d'architecture.

431 De l'abbaye de Maubuisson, chapelle sépulcrale de la reine Blanche de Castille, mère de saint Louis.

Cette chapelle, de forme ogive, est composée dans le goût de celle de Dagobert Ier. On voit la statue de la reine, couchée et sculptée en marbre noir, posée sur un sarcophage, qui est orné de colonnes, de peintures et de sculpture du tems. Au dessus de la statue, on lit l'inscription suivante : *A madame la royne Blanche, mère de monsieur Saint-Loys.*

Louis VIII, unique fils de Philippe-Auguste et d'Isabelle de Hainaut, fille de Baudoin V, qu'il avait épousée en 1180, sacré et couronné roi de France, le 6 août 1223, et auparavant roi d'Angleterre, depuis juin 1216 jusqu'en août 1217, que sa valeur, sa chasteté et ses vertus ont rendu immortel. Après sa mort, qui arriva le 8 novembre 1226, il légua à sa vertueuse femme Blanche de Castille, non seulement la régence du royaume, mais encore une somme d'argent considérable. Il eut onze enfans de la reine, qui mérite à juste titre le sur-

N^os

nom de *célèbre* : elle inspira à son fils Louis, depuis roi de France, révéré sous le nom de *Saint-Louis*, les sentimens d'une haute vertu, le faisant élever avec ses autres enfans, par des hommes d'une grande probité et d'une doctrine rare. Elle mourut à Paris, le 1er décembre 1252, à l'âge de 64 ans, et fut enterrée à l'abbaye de Maubuisson, qu'elle avait fondée.

432 Bas-relief en albâtre, de Lagny, représentant l'Annonciation.

433 Statue en pied, représentant Phocion, par M. Delestre, sculpteur du roi.

434 Bas-relief en albâtre, représentant la Nativité de Jésus-Christ.

435 Deux autres bas-reliefs, dans le même goût, représentant la Résurrection et l'Ascension de Jésus-Christ.

436 Statue en pierre, de grandeur naturelle, représentant Adam (ouvrage du treizième siècle).

437 De l'abbaye du Val-des-Ecoliers, la statue à genoux de Pierre d'Orgemont, chevalier, seigneur de Méry et de Chantilly, chancelier de France, mort en 1389.

438 Des Dominicains de Poissy, statue en pied de Marie de Bourbon.

Marie de Bouhon, fille de Pierre, premier du nom, et sœur de Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, abbesse de l'abbaye de Poissy, mourut le 10 janvier 1401.

Cette statue est remarquable, en ce que la manière dont elle est sculptée donne une idée exacte du vête-

N^os

ment des veuves de ce tems-là, et de celui des religieuses qui adoptaient le costume de veuve, du moment qu'elles entraient dans le cloître, c'est-à-dire, que les carnations et le vêtement de dessous de la statue dont il s'agit, sont en marbre blanc, tandis que le manteau est en marbre noir.

439 De Saint-Denis, quatre figures en marbre blanc, par Paul Ponce, représentant la Force, la Justice, la Prudence et la Tempérance.

440 Buste colossal, en marbre blanc, représentant Mansard, célèbre architecte. Ce beau buste a été sculpté en 1703, par Jean-Louis Lemoyne, père de Jean-Baptiste Lemoyne.

441 De Chartres, deux colonnes triomphales, en pierre de liais, ornées d'arabesques, dont l'un supporte la statue, en albâtre, de François de Paûle, et l'autre un apôtre.

442 Bas-relief en plâtre, représentant le pape Alexandre VIII, recevant les présens que Louis XIV lui envoya, lorsqu'il lui rendit le comté d'Avignon.

Ce morceau, composé par Angello Rossi, sculpteur génois, né en 1671, et mort à Rome en 1715, est le modèle du bas-relief principal du tombeau du pape Alexandre VIII, que l'on admire à Rome, dans l'église Saint-Pierre.

443 Buste du roi Louis XI, mort en 1482, que l'on conservait dans l'église de Notre-Dame de Cléry.

Nos

444 Buste de Charles VIII, mort en 1498.

445 De Saint-Denis, les statues couchées du roi Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, sa femme; par Paul Ponce.

446 Du château de Gaillon, buste à mi-corps, représentant le roi Louis XII, par Demugiano.

447 De l'église du Temple, mausolée et la statue en albâtre, de Villers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Malte, mort en 1534, à l'âge de 70 ans.

Ce monument est orné d'émaux, de bas-reliefs et d'ornemens d'une belle exécution.

Philippe-de-Villiers de l'île Adam, élu en 1522, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, se rendit célèbre à l'île de Rhodes, assiégée par les turcs en 1522. Il mourut en 1534, pleuré de ses chevaliers, dont il avait été le défenseur et le père; ils gravèrent sur sa tombe l'éloge suivant : *C'est ici que repose la vertu, victorieuse de la fortune.*

448 Statue couchée, de François Ier, représenté en état de mort, posé sur un cénotaphe de marbre noir, orné de bas-reliefs représentant les batailles de Marignan et de Cérisoles.

449 Chapelle sépulcrale d'Anne de Montmorency, connétable de France, tué à la bataille de Saint-Denis en 1567.

450 Les statues couchées d'Anne de Montmorency et de Madelaine de Savoie, sa

N°

femme, sculptées par Barthélemy Prieur, posées sur un monument d'architecture.

Cette chapelle sépulcrale, composée et exécutée pour le connétable Anne de Montmorency, est considérée comme un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture; elle est de Jean Bullant, architecte.

451 Bas-relief en terre cuite, représentant une étude académique (ouvrage moderne.)

452 Modèle d'une statue colossale, par Chaudet.

453 De Saint-Germain-en-Laye, quatre médaillons peints en faïence, par Bernard Palissy.

454 Tombeau de Germain Pilon, orné de deux figures de femmes, en marbre, et d'un bas-relief en bronze de la main de ce sculpteur.

455 Tableaux en faïence, par Bernard Palissy, représentant des sujets de l'ancien Testament.

456 De Saint-Cloud, colonne funèbre érigée au roi Henri III, sculptée en marbre campan rouge, par Barthélemy Prieur.

Henri III, né le 29 septembre 1551, troisième fils de Henri II, d'abord duc d'Anjou, puis roi de Pologne, par élection, en 1573, et sacré roi de France le 13 février 1575, meurt sans postérité le 2 août 1589, d'un coup de couteau que lui donna Jacques Clément, religieux dominicain, dans le château de Saint-Cloud. Le 15 février 1575, sa mère, Catherine de Médicis, le maria avec Louise de Lorraine, fille aînée de Nicolas

N^os

de Lorraine, duc de Mercœur et comte de Vaudemont; elle mourut le 29 janvier 1602

457 Buste en marbre, de Bailly Duséjour.

458 Statues couchées du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis, représentées dans leur état de mort, par Germain Pilon.

459 Bas-relief représentant une femme en état de mort, par le même.

460 Deux bas-reliefs représentant un combat, et l'entrée triomphale du roi Louis XII dans Milan; modèle de Paul Ponce.

461 Statue en marbre blanc, représentant l'Abondance, par Barthélemy Prieur.

462 Modèle en plâtre de grandeur naturelle, représentant la Concorde assise dans un char, par M. Petitot.

463 Buste de Michel Montaigne, mort en 1592, par M. Deseine.

464 Buste en marbre, de Dominique Sarrède.

Dominique Sarrède de Vic-d'Ermenonville, sergent de bataille, gouverneur de Calais et ensuite d'Amiens, lors de sa reprise par Henri IV, en 1571, où il eut la jambe emportée d'un boulet; Sarrède mourut de saisissement, lorsqu'il apprit la mort de son roi.

465 Médaillons en marbre blanc, représentant Platon et Aristote.

Jean Bullant auteur de ces bustes, s'est représenté sous la figure de Platon.

N^os

466 Mausolée de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois.

On voit Diane de Poitiers, célèbre par ses amours avec Henri II, morte en 1566, posée sur un tombeau de marbre noir, qui est porté par quatre têtes de sphynx, le tout posé sur un piédestal, supporté par quatre nymphes, sculptées par Germain Pilon; la statue de la duchesse est de Bourdin.

Le piédestal est orné d'émaux de la plus grande beauté, de la fabrique de Léonard de Limoges; ils représentent des sujets de la passion de Jésus-Christ, et les portraits de François Ier, de Claude de France, de Henri II, et de Diane de Poitiers. On y voit aussi les portraits de l'amiral Chabot, sous la figure de Saint-Thomas, et Henri II, sous celle de Saint-Paul.

Ce tombeau, dont j'ai acheté les débris à Anet, était dans un état d'abandon tel, que les animaux les plus vils paissaient dedans; il a été restauré sur mes dessins. N'ayant pu me procurer le prie-dieu qui était devant Diane, j'ai posé près d'elle un chien, symbole de la fidélité, conservant le flambeau de l'Amour, et plus loin on voit l'Amour assis sur des volumes, écrivant l'histoire de cette femme illustre. J'ai élevé ce monument sur un piédestal, que j'ai fait supporter par quatre nymphes. Pilon, leur auteur, a mis de la grâce et du goût dans l'invention et l'exécution de ces figures, qu'il avait sculptées en bois.

Les émaux que j'ai introduits dans ce piédestal conviennent parfaitement, puisque, d'un côté, on y voit François Ier, et de l'autre Henri II à genoux devant Diane de Poitiers, entourées de lacs et chiffres amoureux dont il faisait orner tous les monumens érigés par ses ordres. Sur le devant, on voit encore Henri II, sous la figure de saint Paul, et sur l'autre face, l'amiral Chabot. Les émaux placés dans le socle représentent des sujets de dévotion exécutés d'après Raphaël.

La beauté de Diane de Poitiers, l'excellence de son esprit et la sagacité de son jugement l'avaient déjà rendu célèbre. En s'approchant du roi, qui l'aimait éperdûment, elle devint son conseil particulier, et les affaires publiques, en très-peu de tems, se ressentirent de sa haute intelligence. *Le règne de Henri II fut ce-*

Nos

-lui de Diane de Poitiers. De ce moment, tous les yeux se tournèrent vers cette princesse; les courtisans, fixés à la cour par sa grâce, sa beauté, et plus encore par la tournure agréable de son esprit, semblaient envier le sort du roi. Chacun, attiré auprès d'elle par des manières nobles et décentes, briguait l'honneur de lui servir d'écuyer. Les palais, les maisons particulières, les armures, les meubles, les ustensiles propres aux usages domestiques, les églises, furent ornés de chiffres amoureux, et retraçaient, aux yeux des voyageurs, les sentimens du roi pour une femme qui méritait toute son affection. Le beau château d'Ecouen, bâti par Jean Bullan, les églises de Magny, de Gisors, de Nogent-sur-Seine, le Louvre, etc., etc., sont encore revêtus des caractères symboliques de la déesse de la chasse, et des chiffres enlacés de Diane de Poitiers et de Henri II. « Le roi voulait, dit Mézerai, qu'on vît par-tout, dans les tournois, sur ses ameublemens, dans ses devises, et même sur les frontispices de ses bâtimens royaux, un croissant, des arcs et des flèches, qui étaient le symbole de Diane ». Les historiens s'accordent à dire que Diane de Poitiers avait reçu de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. (*Voyez* la pièce de vers composée par Diane, que nous avons donnée, page 23.)

467 Du château d'Anet, un groupe en marbre, représentant Diane de Poitiers, sous la figure de Diane, déesse de la chasse. Cette déesse est accompagnée de ses chiens, Procion et Sirius; par Jean Goujon.

468 Deux bas-reliefs représentant deux nymphes, portant des torches allumées, au milieu desquelles on voit les armes de France, modèle de Jean Goujon.

469 Médaillon en bronze, de Philibert de Lorme, architecte de Henri II.

Philibert de Lorme, architecte célèbre, né à Lyon

N^os

dans le commencement du seizième siècle, mourut en 1570, après avoir laissé des monumens superbes en architecture, et un ouvrage sur la pratique de son art et sur la coupe des charpentes.

469 *bis* Mausolée élevé à la mémoire de Jean Bullant, architecte sous les rois Henri II et Charles IX.

Jean Bullant, sculpteur et architecte, mort en 1578, a bâti le beau château d'Ecouen, pour le connétable Anne de Montmorency, et la colonne de la Halle au blé, pour Catherine de Medicis. C'est là que cette reine examinait le cours des astres, pour en faire l'application à la chiromancie, dont elle avait la passion.

470 Monument en marbre, élevé par un fils vertueux et reconnaissant, à Augustin Pajou, sculpteur du Roi, membre de l'Institut de France, de la Légion-d'Honneur, et recteur des écoles de peinture et de sculpture.

471 De Notre-Dame de Cléry, mausolée en marbre de Louis XI, instituteur de l'ordre de Saint-Michel en 1469 : il avait pris pour devise : *Immensi Tremor Oceani.*

Louis XI, fils aîné de Charles VII ; d'abord dauphin, puis propriétaire du dauphiné, par cession du 19 juillet 1440, est sacré roi le 15 août 1461, meurt à 50 ans, le 30 août 1483. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Cléry, qu'il avait fait bâtir, et mis dans un tombeau qu'il avait ordonné lui-même, lequel fut renversé et profané en 1562, rétabli en 1622, ruiné pour la troisième fois en 1793, et enfin restauré et reconstruit dans ce Musée par mes soins.

Louis XI épousa d'abord Marguerite, fille aînée de Jacques Stuart, premier roi d'Ecosse, dont le mariage se

Nos

fit à Tours, le 4 juin 1436, elle mourut sans enfans, le 14 février 1431. Il fut accordé avec Charlotte de Savoie, fille de Louis, duc de Savoie, et ce ne fut que six ans après que le mariage fut consommé; il eut six enfans de la reine Charlotte, qui mourut au château d'Amboise le 1er decembre 1483, de la suite des mauvais traitemens de son mari.

On dit que Michel Boudin, sculpteur, né à Orléans, et auteur de la statue de Louis XI, que l'on voit ici, fut pendu peu de tems après avoir terminé son travail, pour avoir dérobé dans l'église une lampe d'argent, espérant augmenter son salaire, qui lui paraissait trop modique.

472 Statue en marbre blanc et à genoux, de Philippe de Castille.

Ce jeune guerrier mourut à 28 ans, des suites d'un coup de feu qu'il reçut à la cuisse dans un combat.

La mèche de cheveux que l'on voit sur l'épaule gauche de ce guerrier, est une marque distinctive en Espagne, dont les historiens font remonter l'origine aux Maures.

473 Bas-relief, de Jacques Sarrazin, représentant Arioste, Pétrarque, Henri de Bourbon, prince de Condé, Michel-Ange, Michel Letellier, le chevalier Bernin et Jacques Sarrazin.

474 Monument du Pont-au-Change, sur lequel on voit les statues en bronze et en pied du roi Louis XIII, de la reine Anne d'Autriche, et de son fils Louis XIV, représenté à l'âge de huit ans; le tout posé sur un grand bas-relief, représentant des esclaves; par Guillain.

Louis XIII, *ou le Juste*, fils aîné de Henri IV, né dauphin, le 27 septembre 1601, et sacré roi de France

N^os

et de Navarre, le 17 octobre 1610, meurt le 14 mai 1643, après avoir régné 33 ans. Il eut deux enfans d'Anne d'Autriche, infante d'Espagne, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche, qu'il avait épousée par procuration, le 18 octobre 1615.

Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, meurt le 20 janvier 1665, ayant été régente depuis le 18 mai 1643, jusqu'au 7 septembre 1651.

475 Quatre petits bas-reliefs, par Jean Goujon, représentant Vénus marine, sa naissance, son triomphe, etc.

476. Groupe en marbre blanc, par Sarrazin, représentant Louis XIV, foulant à ses pieds la Fronde.

Le prévôt des marchands et les échevins élevèrent sur un piédestal, dans la cour de l'hôtel de ville de Paris, la statue de Louis XIV, qu'ils avaient fait sculpter par Sarrazin, et se rendirent en cérémonie, le 23 juin 1654, la veille de la Saint-Jean, en présence de la statue. Ils eurent soin de prendre un jour de réjouissance publique, pour ne pas annoncer une fête commandée. Le peuple, encore mécontent, et enclin aux soulèvemens, ne l'eût probablement pas goûté. La statue fut élevée une demi-heure avant d'allumer le feu. Louis XIV fut représenté habillé en romain, foulant la Fronde, et la montrant vaincue, avec le bâton de commandement qu'il tient à la main. Cette figure resta en place jusqu'au 30 janvier 1687. Cette année Louis XIV vint dîner à l'hôtel de ville un jour de réjouissance publique, et dit en entrant dans la cour: *Otez cette figure; elle n'est plus de saison*. M. de Fourcy était alors prévôt des marchands. La nuit même on ôta la statue; elle fut portée à Chessy, dans la maison de campagne de M. de Fourcy, qui la fit élever dans ses jardins. Quelque tems après la maison de Condé fit l'acquisition de ce monument, et, pour le dérober à la connaissance du public, elle le fit enterrer dans les caves de son palais. Le 14 juillet, deux ans après, on éleva dans la cour de l'hôtel de ville, à la

N^os

place de la statue dont je viens de parler, celle en pied et en bronze de Louis XIV, faite par Coyzevox, déplacée et mutilée en 1792, rétablie et restaurée en 1814, par ordre du préfet du département. On remarquait à côté de la statue, les médaillons en bronze de M. de Fourcy, et de M. de Graves, gouverneur de Paris, de M. du Harlay, premier président, et de Pierre Lenoir, lieutenant civil.

477 Modèle du torse de Milon de Crotone, que le célèbre Puget a exécuté en marbre pour le parc de Versailles.

478 Bas-reliefs représentant deux Renommées soutenant un cartel, par M. Tonnay.

479 Deux autres bas-reliefs, du même auteur, représentant la Muse de l'histoire et le Génie de la victoire.

480 Autre bas-relief allégorique, représentant la Peinture, la Sculpture, la Poésie, l'Histoire et la Musique; par M. Gérard.

481 Le buste en terre cuite du cardinal Mazarin, par Coyzevox.

482 Bas-relief représentant Diane caressant un cerf; modèle par Jean Goujon.

483 Bas-relief représentant Voltaire dans les Champs-Elysées, reçu par le roi Henri IV.

484 La statue en pied, de grandeur naturelle,

Nos

de Pierre Corneille ; terre cuite de Caffieri.

Le grand Corneille, assis dans un fauteuil, paraît occupé à composer un passage de Cinna.

485 Un bas-relief allégorique et en marbre, représentant le gouvernement français, sous le règne de Louis XIV, sculpté par Anguier.

On voit Louis XIV, recevant la paix des mains d'Hercule ; la Victoire le suit, et près d'elle un génie debout, tient Cerbère enchaîné ; plus loin l'Envie réduite au désespoir, dévore ses serpens, les Arts et les Sciences s'approchent de la France pour concourir avec elle à la félicité publique.

486 Bas-relief en terre cuite, représentant Jean-Jacques Rousseau dans les Champs-Elysées, reçu par Socrate.

487 Buste en marbre, de François Bellièvre, premier président au parlement de Paris et fondateur de l'hôpital général de la même ville, mort en 1607.

Il était fils de Pomponne de Bellièvre, *voyez* le nº 158, page 81.

488 Un grand médaillon en marbre blanc, représentant le roi Louis XIV, passant le Rhin ; composition allégorique, par Coustou.

489 Buste en marbre, de Henri du Bouchet, conseiller au parlement, mort en 1654.

M. du Bouchet légua, par testament, sa biblio-

N^os

thèque à l'abbaye Saint-Victor : l'auteur de ce buste est inconnu.

490 Buste en marbre, de François de Salignac de la Motte-Fénélon, archevêque de Cambrai, par Coyzevox.

491 Buste en terre cuite, par Anguier, de Guillaume de Lamoignon, premier président au parlement de Paris, chevalier seigneur de Basville, baron de Boissy, de Saint-Yon et de Saint-Sulpice, conseiller du roi, etc., mort en 1677, à 60 ans.

492 Mausolée en marbre de Charles de Créqui, gouverneur de Paris, etc., mort en 1709, à l'âge de 64 ans; sculpté par Mazeline.

493 Modèle en plâtre de l'un des bas-reliefs de l'arc de triomphe, par M. Espercieux.

On remarque dans ce bel ouvrage une grande connaissance de l'art de composer les bas-reliefs, et beaucoup de style dans les ajustemens.

494 Buste de Jean Leroy, de l'académie des sciences, fils de Julien Leroi, horloger célèbre.

495 Epitaphe en marbre noir, élevée à la mémoire de Jean Britard, dit Brizard, comédien du Théâtre-Français, mort à Paris en 1793.

496 Buste en terre cuite, de Nicolas Coustou,

N^os^

sculpteur célèbre, fait par Guillaume Coustou, son frère; donné au Musée par M. Coustou, son petit-neveu.

497 Buste de Louis-Hector de Villars, maréchal de France.

498 Statue en pied et de petite proportion, du dernier maréchal de Richelieu, vêtu du grand habit de l'ordre du Saint-Esprit.

499 Buste en marbre, de M. de Brissac le père, maréchal de France; par Broche.

500 Médaillon en marbre blanc, représentant en buste l'abbé de Marolle.

501 Porte et portail dans le style de l'architecture sarrazine, bâtis par Montreau, architecte de saint Louis, et les fragmens d'un cloître provenant de Rheims, qui forment la décoration de la troisième cour du Musée; le tout comportant cinquante colonnes de marbre de Penthélie, et beaucoup d'autre en pierre, et des ornemens composés et sculptés dans le goût arabe.

502 Buste de M. de Montmorin, gouverneur du dernier Dauphin.

503 Buste en marbre, de d'Alembert, mort en 1783; par M. Francin fils.

Nos

504 Buste de Dewailly, architecte et fondateur de la société des arts.

505 Médaillon en marbre, du célèbre Vaucanson, mécanicien; par Pajou.

506 Elysa Jolie, actrice du Théâtre-Français, représentée mourante sur un lit de repos; par M. Lesueur.

507 Sarcophage en pierre, contenant le corps de Réné Descartes, mort en Suède en 1650.

Louis XIV, réclama le corps de Descartes, comme un bien inséparable de la France : ses ossemens et ses cendres furent transportés à Paris et déposés dans l'église de Sainte-Geneviève, par les soins de M. Dalibert, trésorier de France.

508 Sarcophage en pierre, contenant le corps de Jean-Baptiste Pocquelin de Molière, mort à Paris en 1673.

Cette simple inscription : *Molière est dans ce tombeau*, suffit sans doute pour fixer l'attention de tous ceux qui visiteront ce musée.

509 Sarcophage en pierre, contenant le corps de Jean de La Fontaine, mort en 1695; un renard en relief, et les fables du loup et de l'agneau, du loup et de la grue, décorent ce tombeau.

Sur le sarcophage de La Fontaine, on lit d'un côté : *Jean s'en alla comme il était venu*, et de l'autre : *Jean La Fontaine est dans ce tombeau.*

510 Monument à quatre faces, en forme de

N^os

mausolée, contenant, dans des niches, les bustes de La Fontaine, de Molière, de Boileau et de Racine : les bustes sont placés de manière qu'ils se trouvent en face des sarcophages où sont déposés les restes de ces grands hommes.

511 Modèle en plâtre, étude, par M. Canova.

512 Sarcophage contenant les restes de dom Jean de Mabillon, mort en 1707.

Mabillon, savant critique et profond dans la diplomatique, était plus grand encore par sa modestie.

513 Sarcophage en pierre, contenant les restes de Bernard de Montfaucon, antiquaire célèbre, mort en 1741, âgé de 87 ans.

Ce tombeau d'un style sévère et antique, se compose de bas-reliefs grecs, de figures du bas-empire et de divers fragmens des premiers tems de la monarchie française.

514 Chapiteaux en pierre, du onzième siècle, représentant un zodiaque, la création d'Adam et d'Eve, le péché d'Adam, Adam et Eve chassés du paradis terrestre; Noé, et Samson combattant un lion. Ces chapitaux curieux ornaient la nef de l'ancienne église de Sainte-Geneviève.

515 Chapelle sépulcrale, ornée de colonnes, et d'un sarcophage, contenant les corps d'Héloïse et d'Abélard : sur le sarcophage, on voit les statues couchées des deux amans, et au dessous des bas-

N^os

reliefs représentant une procession d'évêques et de religieux.

Abélard mourut au prieuré de Saint-Marcel, près Châlons-sur-Saône, le 21 avril 1242 : il y fut inhumé dans le sarcophage que l'on voit ici. Un an après, Pierre de Cluny, dit *le Vénérable*, fit enlever son corps secrètement, et l'envoya à Heloïse qui le déposa dans l'intérieur du cloître du Paraclet. Après la mort d'Heloïse son corps fut placé à côté de celui de son ami.

Lors de la vente du Paraclet, ces restes précieux que l'on ne devait pas profaner, décemment inhumés par les soins du corps municipal de Nogent-sur-Seine, me furent remis de suite, par ordre du ministre de l'intérieur.

515 *bis*. Médaillons représentant en buste Heloïse et Abélard.

Ces deux médaillons ont été tirés de la maison que Fulbert avait occupée à Paris dans la cité.

516 Buste de Pajou, par M. Roland, son élève.

517 Buste en terre cuite de M. Ducis.

518 Tombe sépulcrale de l'abbé Adam.

519 Pierre sépulcrale de l'abbé d'Auteuil.

520 Buste représentant l'Abbé Suger.

521 Deux inscriptions des sixième et huitième siècles, gravées sur pierre.

La première qui date du huit ou neuvième siècle, nous paraît être le débris d'un ancien tombeau. Voici l'inscription dont elle est revêtue :

....TVMVLVS EHROTRVDI......
...EVITHVRDZ PRORRIAGEN....
....NNIZ VIXIT TRIBUZ ET OI...
TERREA POZT LINOIVENZCAEL.
TRANSITV SEHROTRVDIS CELE.

La seconde m'a été envoyée de Poitiers, par

Nos

M. Siauve, commissaire des guerres, connu dans la littérature par un excellent ouvrage sur les *Antiquités du Poitou* : Cette inscription est ainsi conçu :

In anno Christi undecimo regnante domino rege Carlo, obivit bonæ vitæ, memoriæ atque nominis Rustel, sepultus sexto iduum aquestos primâ feriâ.
Cette date doit correspondre avec le 19 août 851.

522 Bas-relief en bois.

523 Deux colonnes en pierre dure, sculptées à jour (ouvrage du dixième siècle).

524 Bas-relief représentant le départ de Régulus, par M. Marin, professeur de l'école royale de dessin à Lyon.

525 Quatre statues des rois de France, sculptées vers l'an 1000, provenant d'un ancien portail.

526 Un cénotaphe en marbre, composé d'un médaillon et de deux Génies en pleurs.

527 De l'église Saint-Paul, un grand bas-relief en marbre, par Coyzevox, représentant une femme assise, tenant le médaillon de François d'Argouges, premier président du parlement de Bretagne, et conseiller d'État, mort à Paris en 1691.

Ce magistrat fut choisi par la reine Anne d'Autriche, pour être un des exécuteurs de son testament.

528 Modèle d'un fronton du Louvre, par Chaudet.

Ce beau bas-relief représente le triomphe de la

Nos

poésie. D'un côté on voit Homère occupé à chanter ses poésies, en faisant résonner les cordes de sa lyre; de l'autre, c'est Virgile, couronné de lauriers, comme Apollon. Après avoir suspendu ses chants et sa lyre, le poète latin fixe ses vers sur un rouleau de Papyrus. Plusieurs génies, armés chacun d'un instrument, en s'unissant à la scène, forment un mélodieux concert. Dans la partie supérieure de ce beau monument, on voit la muse de la poésie peinte sous les traits d'une belle femme, négligemment appuyée sur sa lyre et dans l'attitude de la contemplation.

529 Un médaillon en marbre, représentant Jean-Baptiste Lulli, musicien célèbre; par Coyzevox.

530 De l'église Saint-Paul, un bas-relief en marbre, représentant un Génie soutenant une inscription.

531 Des Grands-Augustins, épitaphe en pierre, ornée de deux petits Génies.

532 Première pierre de la fondation de l'église des Grands-Carmes de la place Maubert, découverte le 2 janvier 1814, en présence de M. Vaudoyer, architecte, chevalier de la Légion-d'Honneur, chargé de surveiller la démolition de cette église, et de construire à la place un marché, sous le nom de *Marché des Carmes.*

Cette inscription n'a éprouvé aucune altération; des savans et des antiquaires l'ont commentée. (Voyez le journal de Paris du 19 août 1814.) En voici le texte avec les variantes des mots sur lesquels on n'est pas d'accord à cause des abréviations. *Ego magister Ge-*

Nos

rardus de monte acuto dominus (mitto) hic istum primum lapidem in honorem Dei et beatæ Mariæ Virginis amicis totius civitatis collectis [illegible] Amorem istius civitatis collectum). en voici la traduction: Moi, maître Gérard de Montaign, je pose cette première pierre en l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie, et pour l'amour de tous les citoyens de cette ville.

553 Portrait en marbre de Réné, baron, comte de Trévelec, chambellan du roi d'Espagne.

534 Buste du général Dugommier.

535 Buste de Challier, maire de Lyon.

536 Statue allégorique et assise, représentant le Gouvernement français, par M. Beauvallet, sculpteur du Roi.

537 Buste en terre cuite, et à mi-corps, de Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc, dite *du Lys*, vulgairement connue sous le nom de *Pucelle d'Orléans*, considérée comme sorcière par les dévotes, les prédicateurs, et même par l'université de Paris, livrée de suite à un tribunal d'évêques inquisiteurs, vendus au parti de l'Angleterre qui les soudoya, fut condamnée, comme magicienne, à être brûlée dans la principale place de Rouen, le 30 mai 1430, après avoir rendu les services les plus importans à la France.

538 Boiserie du château de Gaillon, ornée d'arabesques du meilleur goût.

538 *bis.* Façades du château de Gaillon, que j'ai fait transporter dans ce Musée.

Cette façade, ornée d'arabesques et de sculptures

magnifiques, fut commencée vers l'an 1490, d'après les ordres de Georges d'Amboise, cardinal et ministre de Louis XII, et terminée en 1500.

539 Urne sépulcrale en marbre, qui contenait le cœur de François Ier, sculptée par Pierre Bontems, sculpteur parisien.

540 Principale façade du château d'Anet, que j'ai fait transporter dans ce Musée.

Ce portail magnifique de 66 pied de haut, composé de trois ordres de l'architecture grecque, orné de bas-reliefs et de sculptures de la plus grande beauté, dont l'execution est due à Jean Goujon, sert de facade à la porte d'entree de la salle d'introduction du Musée. Voici l'inscription qui décore la frise du monument :

Bræsæo hæc statuit per grata marito ; ut diuturna sui sint monumenta viri.

541 Mausolée et statue à genoux du chancelier de l'Hospital.

Dans l'arrière corps du monument, qui est décoré d'un bas-relief, représentant le jugement de Salomon et de deux Génies en albâtre, de Germain Pilon, on voit le buste, en marbre, de Michel Hurault, son fils. Dans la frise on lit l'inscription suivante :

Si fructus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ.

542 Une cuvette en marbre, ornée d'arabesques, provenant du Château de Gaillon.

543 Deux bas-reliefs en plâtre servant de frontons, représentant des trophées.

544 Superbe monument d'architecture, tiré de Nogent-sur-Seine, et bâti par Henri II, comme l'indique le chiffre de ce prince,

N°s

enlassé avec celui de Diane de Poitiers, qui se voit parmi les belles sculptures qui ornent le monument.

545 Les statues en pierre et couchées de Louis de Rouville et de Coesme, sa femme.

546 Colonne funèbre en marbre; grand antique élevé à la mémoire de Philippe Desportes, poète célèbre, sous les rois Henri III et Henri IV.

547 Buste en albâtre, du roi Henri II, par Germain Pilon.

548 Buste en marbre et en albâtre, du roi Charles IX, par le même.

Charles IX, second fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né le 27 juin 1550, d'abord duc d'Augoulême, puis d'Orléans, et sacré roi de France le 15 mai 1561, meurt sans enfans légitimes le 30 mai 1574, après avoir régné treize ans.

Charles IX, suivant de Thou, avait le cœur élevé, l'esprit vif et subtil, une éloquence mâle, une prudence au dessus de son âge; il aimait la poésie et la músique; mais il était altier, violent, cruel et dissimulé. Il n'eut qu'une fille d'Elisabeth d'Autriche, fille de Maximilien II, empereur, qu'il avait épousée le 22 octobre 1570: elle fut couronnée à Saint-Denis, par Charles, cardinal de Lorraine, le 25 mars 1571. Après la mort du roi, Elisabeth se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut le 22 janvier 1592, à l'âge de 28 ans.

549 Buste en albâtre, du roi Henri III, par le même.

550 Buste en terre cuite de M. Julienne, ama-

N^os

teur, honoraire de l'académie de peinture et sculpture, par Loir, en 1746.

551 Mausolée qui avait été érigé à la famille de Villeroy, dans l'église de Magny.

Dans le milieu du monument, on voit la statue de Nicolas Legendre de Neuville, à sa gauche celle de François-Nicolas de Neuville, duc de Villeroy, son fils, et à sa droite celle de Madelaine de l'Aubespine, femme du duc de Villeroy.

François-Nicolas de Neuville, duc de Villeroy, dès l'âge de dix-huit ans s'était acquis, par son mérite, une grande réputation et la plus haute estime. En 1567 (il avait vingt-quatre ans) Charles IX lui donna la charge de secrétaire d'Etat, qu'il exerca sous les rois Henri III, Henri IV, et même sous Louis XIII, auquel il rendit les plus grands services. Il mourut à Rouen en 1617, à l'âge de 74 ans. Madelaine de l'Aubespine, sa femme, mourut à Villeroy en 1596. Cette femme savante, dont la beauté était le plus bel ornement de la cour de Charles IX, se rendit célèbre par son esprit. Nous avons d'elle une traduction des *Epîtres d'Ovide*, et plusieurs pièces de vers fort estimées.

551 *bis*. Du château de Mennecy, monument d'architecture orné de bas-reliefs de la plus grande beauté, et formant cheminée; le tout sculpté par Germain Pilon. Le buste en marbre que l'on voit dans une niche, représente Gaspard de Coligny, amiral de France, tué à la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572; il a été sculpté par Goujon.

552 Un groupe d'enfans, sculpté par Pujet. Ce groupe décorait une église de Toulon.

N^os

553 Mausolée de M. Dubuisson, curé de Magny, par M. Dejoux, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur.

Ce monument fut érigé en 1785, à la mémoire de M. Dubuisson, curé, doyen de l'église de Magny, mort le 14 octobre 1784, à l'âge de 81 ans, par M. de Bettencourt, son neveu, qui en fit les frais pour laisser un témoignage de sa reconnaissance en l'honneur de celui qui avait pris soin de son enfance.

554 Hercule en repos, modèle d'un des colosses qui décoraient le portique du Panthéon, par M. Boichot, sculpteur du Roi.

555 Urne sépulcrale contenant le corps de Nicolas Boileau.

Voici les vers que l'on a gravés sur ce tombeau :

Ainsi que mes chagrins, mes beaux jours sont passés ;
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

556 Médaillon en marbre, représentant en buste Jacques de Sirmond.

Jacques de Sirmond, né à Riom en 1559, entra dans la compagnie de Jesus, où il si distingua par son érudition. *Le père Sirmond*, dit un auteur, *avait les vertus d'un religieux, et les qualités d'un citoyen.* Ce médaillon a été sculpté par Deferre, élève de Sarrazin, en 1698.

557 Poteau (dit Cormier), sculpté en bois (ouvrage du treizième siècle).

La sculpture dont ce poteau est orné, selon le goût du tems, represente une allégorie fort ingénieuse sur le pouvoir électif.

558 Bas-relief en marbre, par Jean Cousin,

N^os

représentant François de Larochefoucault.

François, comte de la Rochefoucault, mort en 1517, avait été tour à tour chambellan des rois Charles VIII, Louis XII et François Ier. Il avait tenu le dernier sur les fons de baptême, en 1494. Anne de Polignac, sa brue, qui lui avait fait élever ce monument, est représentée près de lui dans une attitude douloureuse.

558 *bis*. Petit bas-relief représentant la Nativité de Jésus-Christ, par Albert Durer.

559 Groupe en plâtre de deux figures, représentant Persée qui délivre Andromède; par M. Chinard.

560 Trois bas-reliefs représentant un Fleuve, Mars et la Victoire; par M. Gérard.

561 Chapelle sépulcrale de l'amiral Coligny.

562 Buste en bronze, de Martin Fréminet, peintre célèbre.

Martin Fréminet, né à Paris en 1567, y mourut en 1619. Il perfectionna son art en Italie, où il resta quinze ans. A son retour en France, il peignit la chapelle de Fontainebleau, et Louis XIII le décora de l'ordre de Saint-Michel.

563 Buste en bronze de Jean de Boulogne, sculpteur et architecte célèbre.

Jean de Boulogne, naquit à Douai en 1524, et mourut à Florence en 1608.

564 Plusieurs bas-reliefs sculptés en pierre, attribués au ciseau de Ponce Jacquio,

N^os

sous la direction de Jean Goujon, provenant des démolitions du Louvre.

Ponce Jacquio florissait en 1560. Ces belles sculptures que l'on a réunies dans l'archivolte du fond de la salle d'introduction, au dessus du mausolée du cardinal Mazarin, représentent allégoriquement la Justice, la Religion, la Charité et l'Equité.

565 Deux statues en marbre blanc, de grandeur naturelle. L'une provenant de la salle de l'Institut, sculptée par M. Rolland; l'autre destinée à décorer l'Ecole de droit, sculptée par M. Cartelier.

566 Modèle d'un fronton du Corps Législatif, bas-relief représentant l'inauguration au Corps Législatif des drapeaux enlevés à l'ennemi; d'un côté du bas-relief on voit le Danube, et de l'autre la Seine; cette belle composition est de M. Chaudet.

567 Autre modèle de l'un des bas-reliefs qui décorent le palais du Corps Législatif.

568 Tombeau, de six pieds de long, en marbre grec gris, dit marbre salin, orné d'arabesques, de deux monogrammes et feuillages de vignes; au milieu est le nom de Jésus-Christ, et tous les caractères du christianisme.

Ce tombeau passe, à Soissons, d'où il a été tiré, pour être celui de Saint Drauzin, évêque. Saint-Drauzin, bienfaiteur de l'abbaye royale de Notre Dame de Soissons, vivait sous le maire du palais Ebroïn, ce qui fixerait l'exécution du monument au septième siècle.

Nos

569 Statue en albâtre et à genoux, d'un très-beau travail, de Marie de Bourbon.

Marie de Bourbon, fille du prince Charles de Bourbon, duc de Vendôme, et de Françoise d'Alençon, mourut en 1538, après avoir été fiancée avec Jacques V, roi d'Ecosse.

La statue de Catherine de Bourbon, tante du roi Henri IV, morte abbesse de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons en 1594, qui était placée près de celle-ci, a été détruite en 1793.

570 Statue à genoux et en marbre noir et blanc de Henriette de Lorraine.

Madame Henriette de Lorraine, fille de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, et de Marguerite de Cambout, mourut le 16 mai 1684, abbesse de la même abbaye.

571 Statue en marbre et à genoux de madame Gabrielle-Marie de Larochefoucauld.

Madame Marie de la Rochefoucauld, fille de François V de la Rochefoucauld, et de madame Gabrielle Duplessis-Liancourt, qui, après avoir été abbesse du Paraclet pendant vingt-neuf ans, fut nommée par Louis XIV à l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons, mourut le 23 novembre 1693, à l'âge de 71 ans.

572 Statue en marbre noir et blanc de la très-illustre princesse, madame Henriette de Lorraine d'Elbœuf.

Henriette de Lorraine-d'Elbœuf, abbesse du monastère royal de Soissons, qu'elle a gouverné pendant vingt-cinq ans, était fille de Charles de Lorraine d'Elbœuf, et de Marguerite de Chabot; elle mourut le 24 janvier 1669, à l'âge de 77 ans.

573 Deux bas-reliefs en marbre, représentant

N^os

des Génies en pleurs, soutenant des armoiries; sculptés par l'Espingola.

574 Modèle d'une statue équestre de Henri IV, par feu Callamar, ancien pensionnaire du Roi.

M. Delafontaine fils, ciseleur, doreur et fondeur, propriétaire de ce modèle, le dernier ouvrage de M. Callamar, en a fait exécuter des exemplaires en bronze, que l'on peut voir chez lui : il demeure rue d'Orléans Saint-Honoré, maison du roulage.

575 Buste du Roi, inauguré dans le Musée le 3 mai 1816.

Ce beau buste a été modelé sous les yeux de l'Administration par M. de Malet, élève de feu Boichot.

Le concierge du Musée, propriétaire du moule, est autorisé à en couler pour toutes les personnes qui voudraient se le procurer. Il possède aussi les creux du beau buste de Louis XIII, par Varin. *Voyez* le n° 266; — de la statue en pied et du buste de Henri IV, par Barthélemy Prieur. *Voyez* les n°s 116 et 265.

576 Autre buste du Roi, vêtu du manteau royal, par M. Dupasquier.

NOTICE

SUR

LES COSTUMES FRANÇAIS

ET L'USAGE DE LA BARBE.

La connaissance des costumes est indispensable aux personnes qui pratiquent les beaux-arts. Ne voyons-nous pas tous les jours les peintres, les sculpteurs et les dessinateurs les plus habiles manquer aux convenances de l'histoire, et gâter leurs ouvrages par des anachronismes plus ridicules les uns que les autres? Par exemple, les bévues des peintres dont Charles de la Motte parle dans son *Essai sur la Peinture*, sont assez remarquables : Hector, fils de Priam, dit-il, doit être représenté sur un char et non à cheval; l'aigle de Jupiter enleva Ganimède par les cheveux, etc. Plus loin il dit : Isaac, fils d'Abraham, est souvent représenté trop jeune, et il doit être sacrifié avec un couteau et non pas avec un sabre; Job doit être couché sur la cendre et non sur le fumier. Une écurie, au lieu d'une crèche, dans laquelle on fait naître Jésus-Christ, n'est pas supportable; d'ailleurs, les mages ne se rendirent point dans une écurie; ces mêmes mages ne doivent point avoir de couronnes sur la tête. Jésus-Christ était plongé dans l'eau, et non simplement arrosé dans son baptême. L'agneau pascal ne doit pas être lardé comme on le voit représenté dans certains tableaux. Jésus-Christ ne doit point être assis, ni à table, ni dans la chaire au temple, mais sur un banc. Le portique du temple où le boîteux fut guéri par Saint Pierre et Saint Paul, était d'airain et non de marbre comme l'a peint Raphaël, et les colonnes ne doivent pas être chargées de figures, ainsi qu'il

l'a fait. Deslandes, *Essai sur la Marine*, remarque aussi que, dans un tableau de Poussin, Prométhée prend le feu du ciel avec une tenaille. Et comment aurait-elle été forgée, se demande-t-on?.., etc., etc. S'il fallait relever toutes les erreurs du même genre qui se sont commises, la liste en serait trop longue. Les artistes ne sauraient donc être trop scrupuleux et trop exacts à suivre dans leurs productions; 1° les costumes analogues aux personnages qu'ils veulent mettre en scène; 2° les usages consacrés par les lieux et par les époques où ces personnages ont paru. Ce serait, sans doute, faire injure à nos artistes modernes, de leur rappeler qu'ils travaillent pour la postérité. Nous sommes loin d'y penser; nous leur dirons: *Souvenez-vous que les monumens des arts sont généralement consultés des écrivains et des antiquaires, pour fixer les époques les plus remarquables de l'histoire.* C'est pour cette raison que j'ai eu soin, chaque fois qu'il m'a été possible de réunir, dans le Musée royal des Monumens français, tout ce qui peut donner des idées des anciens costumes, soit civils, d'hommes et de femmes, soit militaires dans les différens grades.

Dans la description des costumes que je vais entreprendre, je suivrai, 1° ce qui sera prescrit par l'influence naturelle sur les modes que présentent les évènemens politiques; 2° par les lois qui ont généralement consacré un costume national; 3° par les innovations que quelques particuliers ont admis dans leurs vêtemens. Un écrivain moderne a dit qu'on ne pouvait attribuer à l'origine ou l'invention des costumes qu'à quatre causes premières: 1° A la *nécessité*; 2° à la *pudeur*; 3° au *désir de s'embellir*; 4° au *penchant à la variété*. Ces observations philosophiques, à la vérité, ne sauraient être admises exclusivement; car on pourrait dire avec une espèce de certitude que l'invention de se vêtir a dû naître du besoin où l'on est souvent de se garantir du froid comme de la chaleur; cependant on voit certains habitans du nord et du midi se passer de vêtemens, et aller tout nus. Je dirai aussi que la *pudeur*, qui, chez les femmes, captive tous les hommes, tels qu'ils soient, est le résultat de la civilisation, et que ce n'est point un sentiment inné. Je pense donc qu'en considérant l'envie de plaire comme un besoin naturel à l'un et à l'autre sexe, nous trouverons, là seulement, la véritable origine des habillemens, et par conséquent de la *parure* ou des *costumes*, puisque nous voyons les hommes et les femmes les plus policés, comme les plus sauvages, en faire leur principale occupation. Tout

ceci prouve que l'histoire des costumes des nations peut servir à connaître quel est leur état moral.

Du Costume des Gaulois.

Les cérémonies religieuses qui nous sont étrangères, fixent notre attention, et c'est ordinairement la première chose qu'un peuple voyageur emprunte de ceux chez lesquels il habite pendant le cours de son émigration.

Si on observe les Gaulois, pendant leur séjour dans la Grèce ou dans l'Italie, on ne sera plus surpris de retrouver sur les monumens qu'ils ont laissés, des traces de l'ancien culte, puisqu'ils l'adoptèrent en partie, et même qu'ils en lièrent les cérémonies à leurs coutumes religieuses. C'est donc par une suite de cette conséquence que nous retrouvons dans les costumes des Gaulois des rapprochemens à faire avec ceux des Grecs et des Romains. On y voit la *tunique* et la *toge*, portées à peu près de la même manière, et l'on est disposé à croire que les innovations qui ont eu lieu dans les costumes de ce peuple, à la suite de ses voyages dans l'Asie comme dans l'Italie, s'introduisirent par les jeunes gens et par les femmes qu'un goût naturel pour la nouveauté porte ordinairement à imiter les costumes et les modes qu'ils voient pour la première fois.

D'après ces observations, nous ne serons donc pas étonnés de trouver si souvent, sur les monumens de l'ancienne Gaule, les divinités des Grecs, tels que Jupiter, Vulcain, Mars, Mercure, Vénus, Cérès, Diane, Castor et Pollux, etc., avec leurs attributions ordinaires (*Voyez* les nos 1, 2, 3 et 4, pages 11 12 et 43.)

Déjà nous avons vu sur ces monumens, Jupiter dans l'attitude imposante qui convient au souverain de la terre et du ciel. Mars, sous le nom d'*Esus*, occupé à cueillir le *gui* de chêne, pour l'offrir aux hommes comme un remède propre aux maladies morales et physiques. Cette cérémonie se renouvelait tous les ans, le sixième de la lune, au commencement de mai, avec une pompe imposante et l'appareil le plus mystérieux. Le prêtre, chargé de faire l'office de cette divinité bienfaisante, et par conséquent de cueillir le fruit révéré, était vêtu d'une longue robe de lin toute blanche. Monté sur le chêne, armé d'une serpette d'or, il déposait, avec respect, les fruits *un à un*, dans un morceau d'étoffe aussi de lin et de la même couleur, que lui tendait un prêtre de sa suite.

Sur ce monument, Jupiter est représenté vêtu d'une longue tunique, tenant à la main une lance à la manière du pays, tandis que, de l'autre, il s'appuie sur son aigle.

Nous avons également observé que les Gaulois, dans leurs cérémonies religieuses, se servaient d'une tunique carrée, avec des bandes de pourpre qui vont en diminuant de part et d'autre, ainsi que le décrit Isidore. Pline dit aussi que le fond des tuniques, à l'usage des Gaulois, était chamarré de pourpre.

Le dieu Mars est représenté ayant la moitié du corps nu; le reste de son corps est couvert d'une tunique courte, qui descend jusqu'aux genoux. Tite-Live, dans la description qu'il donne de la bataille de Cannes, dit formellement que les Gaulois combattaient nus, depuis le nombril jusqu'à la tête. On lit encore dans Polybe, que les Gaulois Belges combattaient tout nus. Le même auteur ajoute qu'ils ne se dépouillaient ainsi de leurs vêtemens qu'un jour de bataille. Il est donc plus que probable que c'est là le motif qui a déterminé le sculpteur à représenter, sur ce monument, le Dieu de la guerre, vêtu comme un Gaulois prêt à combattre.

Diodore de Sicile et Strabon donnent aux Gaulois un aspect rude et un visage féroce. Le premier dit que les uns se rasent la barbe, et que d'autres la gardent; que les nobles d'entre eux ou les gens distingués se rasent légèrement les joues, mais se laissent venir les moustaches pendantes. L'habillement répond encore à ce qu'on lit dans Strabon. Ils portaient, dit-il, des vêtemens fendus et à manches, qui descendaient jusque vers les genoux; c'est ce que plusieurs auteurs ont nommé *sagum*, car le *sagum* était propre aux Celtes. Suétone oppose le *sagum* à la *toge*. Notre ancien mot *sayon* tire sa racine de *sagum*. La pique qu'on leur voit tenir est une arme qui leur était propre.

Vulcain, du nombre des figures qui sont sculptées sur ces monumens antiques, est représenté comme un simple forgeron. Il est vêtu d'une tunique qui descend jusqu'à la naissance des genoux, avec un bonnet pointu sur la tête, semblable pour la forme à ceux de laine que portent souvent nos ouvriers. La moitié de son corps est nue; il tient une paire de tenailles de la main droite, et porte un marteau à sa ceinture. Ainsi, il paraît certain que l'auteur de ce monument a donné au chef des Cyclopes le costume simple que portaient, de son tems, les forgerons Parisiens; et

sans l'inscription *Volcanus*, gravée au dessus de sa tête, il serait difficile de le reconnaître pour le fils de Junon.

Les Gaulois avaient de Vulcain la même idée que les Grecs. Ces peuples, adroits à travailler les métaux, offraient des sacrifices au fils de Jupiter, dans l'espérance de perfectionner un travail qui flattait infiniment leur goût. Pline les considère comme les inventeurs de l'étamage du cuivre dont on doublait les vaisseaux; ils perfectionnèrent si bien ce talent, qu'ils parvinrent à vernire avec de l'argent les harnois de leurs chevaux et l'attelage des chars.

Vénus et Mercure, Castor et Pollux, divinités protectrices de la navigation, tiennent aussi leurs places sur nos autels. Pan, le maître des forêts, le symbole de l'harmonie universelle, paraît, à la suite du cortége, sous le nom de *Cernunos*, qui s'explique par *cher Maître* ou *Souverain Maître*.

Le bas-relief qui suit représente la dédicace du monument. On voit une troupe de jeunes gens armés, les uns imberbes et les autres ayant des moustaches pendantes, portant des casques et des tuniques sans manches, à la manière des soldats romains, et ayant un bracelet vers le milieu du bras. C'était un usage chez les Gaulois de ne rien faire en public qu'*armé*; plusieurs vieillards à longue barbe, marchent à leur tête; le rang qu'ils tiennent, et leur allure de tourner à gauche, tout indique que ce sont des Druides qui président à la cérémonie, et qui y tiennent la place qui leur était assignée de droit.

Des Armes à l'usage des Gaulois.

Les armes que portaient les Gaulois étaient l'arc, la flèche et le bouclier, qu'ils nommaient *thure*, sur lequel ils traçaient souvent les marques de leur bravoure. Polybe et Tite-Live s'accordent à dire que ce bouclier, fort grand, était plus long que large, et assez semblable à ceux dont les Romains se servaient dans la manœuvre de la *tortue*. Pausanias détermine sa grandeur par l'expression de *grandeur humaine*, comme on peut le voir dans l'un des bas-reliefs dont nous avons parlé plus haut. Ils portaient l'épée et une lance, plus ou moins longue, nommée *gæsum*; *javelot*. Ils lançaient des chars dans les rangs de leurs ennemis pour les rompre et s'ouvrir un passage, ce qu'ils exécutaient avec une prestesse inconcevable. Souvent ils mêlaient leur infanterie à leur cavalerie, et portaient ainsi

le trouble et la mort. On lit dans Strabon qu'ils avaient la coutume barbare d'attacher les têtes de leurs ennemis au cou de leurs chevaux et au dessus des portes de leurs maisons. Suivant le même auteur, ils conservaient embaumées les têtes des hommes illustres qu'ils avaient vaincus, pour les montrer aux étrangers.

Costumes français sous la première race de nos rois.

Depuis Clovis jusqu'à Philippe II, il y a eu peu de variation dans les vêtemens; ce qui embrasse à peu près sept siècles; et il semble que ce n'est qu'au retour des croisades que les costumes ont changé. Avant cette époque, les hommes laissaient croître la barbe et flotter les cheveux; les habits de guerre étaient courts et serrés, et recouverts d'une espèce de draperie qui s'attachait sur l'épaule droite, à peu près semblable à ce que les Grecs nommaient *chlamides*.

Les habillemens de ville consistaient en une tunique longue, avec une ceinture que l'on rendait plus ou moins riche, en raison de sa fortune. Par dessus était un long manteau, un peu ouvert sur le devant, que l'on assujétissait par une laçure ou courroie fixée par des boutons, ainsi que l'on sera à même de le vérifier sur les bas-reliefs de Childebert, n° 6, et de Clovis, n° 9.

Les femmes portaient à peu près le même habillement, si ce n'est une espèce de guimpe ou voile qu'elles mettaient sur leur tête, et qui flottait sur leurs épaules, comme on le voit au monument d'Isabelle d'Aragon, n° 24.

Les costumes des magistrats, des religieux et des religieuses, n'étaient, pour ainsi dire, que les vêtemens civils de l'époque où leur ordre avait été institué, et que, par leurs règles, ils n'avaient pu changer.

Les prêtres et tous ceux qui étaient attachés au service de la primitive église, portaient aussi la barbe. *Elle contribue à la beauté de l'homme comme une belle chevelure contribue à la beauté d'une femme*, dit Clément d'Alexandrie. Tertulien, qui vivait l'an 200 de notre ère, parle aussi dans ses ouvrages de la barbe que portaient nos prêtres, il cite particulièrement un passage d'un canon, qui défendait aux prêtres de se raser la barbe. *Qu'aucun ecclésiastique n'entretienne sa chevelure ni ne rase sa barbe*, trouve-t-on encore au troisième canon du concile tenu à

Barcelonne en 540. Tous les papes des premiers tems portèrent la barbe jusqu'au moment où les deux églises grecque et latine se divisèrent.

Armures des Français sous Clovis.

Les hommes, dit Sidoinne Appolinaire, sont d'une taille extraordinaire, vêtus d'habits fort étroits; ils ont une espèce de baudrier ou de ceinturon qui les serre par le milieu du corps, et qui sert à attacher leur épée. Ils jettent leurs haches, lancent avec une force merveilleuse leurs javelots, et ne manquent jamais leur coup; ils manient leur bouclier avec beaucoup d'adresse. Voici ce que rapporte Procope, secrétaire de Bélisaire, témoin oculaire de l'expédition des Français en Italie, sous Théodebert Ier, roi de la France austrasienne.

« Parmi les cent mille hommes que Théodebert conduisait en Italie, il avait fort peu de cavaliers autour de sa personne; ces cavaliers seuls portaient des javelots, *qui solis hastas ferebant :* le reste qui formait le corps de troupes, était de l'infanterie, *non arcu, non hastâ armati* : ces soldats n'avaient ni arc, ni javelots; ils portaient seulement une hache, un bouclier et une épée. Le fer de la hache était gros et à deux tranchans; le manche était de bois et fort court. Ils varient quelquefois leur manière de combattre, suivant les plans que les généraux se sont proposés pour dérouter l'ennemi. Tantôt ils se servent uniquement du javelot qu'ils lancent, et de suite fondent, la hache à la main, sur leur ennemi, avec une telle vivacité, qu'ils arrivent en même tems que le fer du javelot qu'ils ont lancé, fracassant le bouclier qu'il leur oppose; et, le prenant au corps, ils le percent de l'épée qu'ils portent, ou lui ouvrent le crâne avec la hache. Selon Agathias, les armes des Français sont fort grossières; ils n'ont ni cuirasse ni bottes; fort peu portent des casques. Ils ont peu de cavalerie; mais ils se battent à pied avec beaucoup d'adresse et de discipline. Ils portent l'épee le long de la cuisse, et le bouclier sur le côté gauche; ils ne se servent ni d'arc, ni de frondes, ni de flèches, mais de haches à deux tranchans et de javelots. Ces javelots qu'ils lancent avec la main, ne sont ni fort longs, ni fort courts : ils sont tout couverts de fer, excepté à la poigné; au haut, en approchant de la la pointe, il y a deux fers recourbés en forme de crochets, un de chaque côté; il s'en servent pour blesser l'ennemi

ou pour l'embarrasser dans son bouclier, de manière qu'il montre le corps à découvert, et pour le percer ensuite de l'épée. »

Grégoire de Tours s'accorde avec les auteurs que je viens de citer, pour donner aux Français les armes dont je parle; car, en parlant de la revue que Clovis fit de ses troupes après la bataille de Soissons, il lui fait dire à un soldat qu'il reprenait de sa mauvaise tenue : *Neque tibi hasta, neque gladius, neque bipennis est utilis.* « Il n'y a point de soldat dans l'armée dont les armes soient en désordre comme les vôtres; ni votre javelot, ni votre hache ne sont point en état de vous servir. » Dans un autre passage, il donne aux Français un poignard pendant à leur ceinture.

Le javelot, dans la main des rois, tenait lieu du sceptre. Goutran, en plaçant son neveu Childebert sur le trône, lui mit dans les mains son *javelot*, et lui dit : *je vous fais la donation de mon royaume; en voilà les marques.*

Agathias et Apollinaire s'accordent à dire que les Français, qui n'étaient point du sang royal, étaient rasés tout alentour de la tête; qu'ils se conservaient seulement les cheveux du coronal, qu'ils relevaient en forme de huppe ou d'aigrette qu'ils faisaient tomber sur le front. Ils avaient, continuent ces auteurs, la barbe rasée, excepté qu'ils conservaient de longues moustaches au dessus de la lèvre supérieure.

Les chefs de l'Etat et les princes seulement conservaient leurs longues chevelures. Lorsqu'ils commandaient en personne, ils portaient des casques et même des cuirasses. Voici ce qu'on lit dans un historien contemporain, parlant de Dagobert combattant les Saxons : « Son casque fut cassé ou percé d'un coup qui lui emporta une partie de sa chevelure. Clotaire II, son père, continue le même auteur, étant venu à son secours avec une armée fraîchement levée, parut sur les bords du Weser, où il se fit reconnaître de loin au duc des Saxons, ayant ôté son casque et fait paraître sa longue chevelure. » En parlant des Francs, Grégoire de Tours a dit : *chaque canton, chaque cité se créa des rois qui portaient de longues chevelures.*

On lit, dans les gestes de Dagobert, par un moine de Saint-Denis, que Dagobert fit couper la barbe à Sédregisile, duc d'Aquitaine, ce qui était alors le dernier des affronts. Les rois de France, ainsi que les personnages d'une naissance distinguée, portaient donc la barbe? Il en était de même à l'égard de leur *longue chevelure* qu'ils laissaient flotter sur

leurs épaules. On remarque, à ce sujet, que Dagobert, en combattant contre les Saxons, reçut un coup de sabre si violent sur la tête, qu'il fit tomber son casque et lui coupa une partie de sa *belle chevelure*. Clotaire, père de Dagobert, allant au secours de son fils, dans le même combat, ayant le casque en tête et couvert de sa cuirasse, fut obligé de se découvrir et de faire voir sa longue *chevelure blanche* pour se faire reconnaître. Ceci confirme ce que j'ai dit plus haut.

Les souliers des Français étaient attachés aux pieds avec une longue courroie ou un ruban, dont les deux côtés, depuis le pied, montaient en s'entrelaçant autour de la jambe, en montant de cette manière jusqu'au haut de la cuisse, où on l'arrêtait, comme on pourrait le vérifier sur une petite statue équestre de Charles-le-Chauve, qui m'appartient.

Signes caractéristiques de la dignité royale.

Le trône des rois des premiers tems de la monarchie, suivant Mézerai, était un siége simple, sans bras et sans dossier, assez semblable à la chaise curule, et dans le goût de celui de Dagobert, que l'on montrait à l'abbaye de Saint-Denis, sous la dénomination de *fauteuil du roi Dagobert*. Les marques royales, dit encore cet historien, étaient la chevelure longue et tressée, la mante et la tunique de pourpre, et le diadème ou bandeau enrichi d'or ou de deux rangs de perles, quelquefois entremêlées de pierres précieuses, ainsi que nous l'avons fait remarquer sur la statue de Clovis, placée dans ce Musée (nº 9.) Ce bandeau se portait toujours sur les cheveux ou sur un bonnet dont le prince variait la forme à son gré; tel on voyait autrefois, à l'abbaye de Saint-Denis, les statues des rois Mérovingiens, gravées et publiées par Montfaucon.

Clovis tient à sa main droite le bâton *hypathique* ou *consulaire*. Sa tête est décorée d'un diadème semblable à ceux que portaient les princes grecs : il est revêtu d'un manteau ouvert sur le devant, et d'une coupe différente de la chlamyde, dont se couvraient communément les rois ses prédécesseurs. Le petit sac ou la bourse, connu sous le nom d'*escarcelle*, que l'on remarque à sa ceinture, servait à mettre les pièces de monnaies destinées aux aumônes. Il ne faut pas confondre cette petite bourse avec la *sporta*, que l'on retrouve aussi sur certains monumens. Philippe-Auguste, animé d'un sentiment vraiment pieux, fit fabriquer des bourses pour le voyage de la Palestine, afin d'y renfermer les saintes reliques qu'il espérait recueillir; il se soumit

lui-même à cette règle, et reçut des mains de Hugues V, abbé de Saint-Denis, avec l'oriflamme et le bourdon, la *sporta peregrinationis* (corbeille de voyage), que depuis nous avons appelée *cabas*. A son imitation, les princes et les chevaliers qui se croisèrent, en firent fabriquer pour eux, qu'ils enrichirent de leurs *armes*. Ce fut sous son règne que l'on apporta des Indes la manière d'élever les vers à soie.

Du Sceptre des Rois.

Le sceptre de Pharamond était une espèce de règle plate, surmontée d'un fer de lance, etc.

Le sceptre des anciens était une sorte de pique, de bâton pastoral orné de clous d'or, quelquefois recouvert d'une lame de cuivre. Aristote dit que les rois, chez les Grecs, levaient seulement le sceptre qu'ils tenaient à la main pour prêter le serment d'usage, lorsqu'ils rendaient la justice aux peuples; et suivant Homère, ils se tenaient debout au conseil. Agamemnon, paraissant blessé au conseil, commença par s'excuser de rester assis.

Costumes français sous l'Empereur Charlemagne.

Sous Charlemegne, les armes éprouvèrent quelques changemens. Le moine Saint-Gal, dans la Vie de ce prince, outre le casque et la cuirasse, lui donne des manches de mailles en forme de brassards, des cuirasses de lames de fer et des bottes de fer : ce sont probablement des mailles semblables à celles que l'on voit dans nos monumens du treizième siècle. Les gens qui l'accompagnaient étaient vêtus de même, excepté qu'ils n'avaient point de cuissards pour monter plus facilement à cheval. On lit, dans un article des *Capitulaires de Charlemagne*, le paragraphe suivant : « Que » le comte ait soin que les armes ne manquent point aux » soldats qu'il doit conduire à l'armée; c'est-à-dire, qu'ils » aient une lance, un bouclier, un arc, deux cordes et » douze flèches; qu'ils aient des cuirasses ou des casques. »

Si l'on en croit les ouvrages de Henschenius et de Papebrock, Léon III fut le premier pape qui se fit raser le menton; et vers 800, tout le clergé latin, à son imitation, fut sans barbe. Les prêtres seuls de l'église grecque conservèrent la leur.

Costumes français depuis le neuvième siècle, jusqu'au quatorzième inclusivement.

Depuis Charles-le-Chauve jusqu'à Hugues Capet, et depuis ce dernier jusqu'à Louis VIII, on porta la barbe et les cheveux fort courts, et même le peuple ne portait plus que les moustaches. Ce fut sous Louis VIII que l'on commença à se raser, comme on le verra par la suite. Jean XII, pape, déposé en 963, par un concile qu'il avait provoqué, et dans lequel on lui reprocha ses crimes, avait repris *la barbe.* Cette bizarrerie de prendre ou de quitter ainsi la barbe de la part des papes, excita un concile tenu à Limoges en 1031, dans lequel on déclara qu'un prêtre pouvait se faire *raser*, ou *garder la barbe à volonté;* cependant ce même concile parle en faveur des premiers, puisqu'il est dit dans un autre paragraphe, *que les prêtres rasés seront distingués des laïcs par leur extérieur.* Grégoire VII fit tenir un concile en 1073, où il défend formellement aux clercs de porter la barbe. Les habits de ville de l'un et de l'autre sexe étaient, à fort peu de chose près, les mêmes que sous la seconde race, à l'exception que les rois Capétiens quittèrent la chlamyde pour prendre le manteau court. L'habillement militaire était fort court et serré. Au lieu de cuirasse piquée, le soldat portait une espèce de tunique maillée, avec les bottines pareilles, armure extrêmement pesante, que nos Francais empruntèrent des Normands. Ils se couvraient la tête d'un petit bonnet en forme de calotte, sur lequel ils posaient le chaperon, comme on le voit dans l'ouvrage de Montfaucon.

Sous Louis VIII, les femmes portaient de longues queues à leur vêtement de dessus, des collets renversés et une ceinture dorée. La reine Blanche, sa femme, fit défendre aux filles publiques de porter ces marques de distinction, qui appartenaient aux femmes mariées. Cette loi fut promulguée, parce que cette femme vertueuse fut obligée de rendre, à la messe, le baiser de paix à une fille publique qui était décemment vêtue ; ce qui a donné lieu au proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Costumes militaires.

Les sergens d'armes, *servientes armorum*, furent institués par Philippe-Auguste pour la garde de sa personne menacée par le Vieux de la Montagne. Ils étaient cuirassés à

la manière du tems ; leurs armes étaient la masse d'armes, l'arc et les flèches : *ils porteront leurs carquois pleins de carreaux*. Les carreaux étaient une espèce de flèche dont le fer était carré. On leur donna aussi des lances. La coîffure de tête de ces guerriers, que l'on voit dans notre Muséum sur les deux bas-reliefs numérotés 20, était le *cabasset* et le casque léger sur lequel ils attachaient un voile qu'ils rejetaient en arrière. Ce voile fut connu dans la suite sous le nom de *cornette*. Lorsque les sergens d'armes allaient à la guerre, ils quittaient le cabasset pour prendre le *héaume*. L'un des deux guerriers que l'on voit auprès du roi Louis IX, dans le second bas-relief, paraît avoir le costume que les militaires portaient dans les cérémonies publiques. Le premier est vêtu d'une casaque à grandes manches, avec une chaîne qui lui descend sur la poitrine ; sa tête est découverte. Le second est enveloppé d'un grand manteau fourré à longs poils, avec des manches pendantes, et la tête est couverte d'une espèce de bonnet circulaire, semblable au *mortier* que portaient les anciens présidens du parlement.

Nous avons déjà parlé de la cotte d'armes, qui était le vêtement ordinaire des Gaulois, qu'ils nommaient *sagum*, *saye* ou *sayon*, et dont la forme se rapproche de celle que portent nos diacres dans leurs fonctions ; mais comme ce vêtement, nommé *de dessus*, parce qu'il se mettait par dessus tous les autres, a éprouvé quelques variations, nous allons le faire connaître.

Les Français, dans les commencemens, portaient une sorte de vêtement ou de manteau qui leur était particulier, lequel étant posé sur les épaules, pendait jusqu'à terre par devant et par derrière, et qui, sur les côtés, venait à peine aux genoux ; mais lorsqu'ils passèrent dans les Gaules, ils quittèrent cette sorte d'habit, et prirent la cotte d'armes ou le sayon des Gaulois, lesquels passaient ce vêtement par dessus leur armure, à l'imitation des Grecs ; distinction particulière aux chevaliers, selon Plutarque. Ce vêtement, qui se terminait à la naissance des genoux, leur parut plus convenable à la profession qu'ils faisaient de la guerre, et moins embarassant dans les combats. Quelques chevaliers, pour cacher des défectuosités du corps, commencèrent par allonger leurs cottes d'armes, et les firent descendre jusqu'à mi-jambes. La nouveauté plaît ; et dès ce moment les chevaliers en général imitèrent ce que la difformité d'un seul avait fait naître naturellement : tous allongèrent leurs cottes d'armes, de telle sorte qu'ils la firent descendre jusqu'aux talons.

Cette sorte de vêtement était presque le seul apparent, puisqu'il couvrait les autres ; aussi était-il celui sur lequel les seigneurs, les barons et les chevaliers faisaient éclater leur magnificence. Ils le portaient assez communément en drap d'or et d'argent, garni de riches pannes ou de fourrures, de martres zibelines, de gris, de vair, etc ; ce qui est parfaitement exprimé par Albert, chanoine d'Aix-la-Chapelle, dans la description qu'il donne des cerémonies observées par Godefroy de Bouillon, et par les autres barons francais, lorsqu'ils se présentèrent devant l'empereur Alexis Commène. Il dit positivement qu'ils parurent devant lui en grande splendeur, portant un vêtement d'un tissu d'or, garni d'hermine, de martre, de gris et de vair, vêtement à l'usage des princes francais. On porta jusqu'à un tel point le goût de la richesse et de la recherche dans les vêtemens, qu'en 1190, Philippe-Auguste défendit, dans ses ordonnances sur la milice, de porter des habits d'or, d'argent, d'écarlate, de peaux de vair, de gris et d'hermine, dont la dépense devenait excessive pour le militaire. Cet ordre, dit Joinville, fut suivi par saint Louis, qui, en ses voyages d'outre-mer, s'abstint lui-même de porter l'écarlate, le vair et l'hermine. « Qu'onques puis en ses abits ne voulut porter ne même » vair, ne gris, ne écarlate, ne esties (*étriers*) et esperons » dorés. » Et cet historien assure que, tant qu'il fut outre-mer avec le saint roi, il n'y vit pas une seule cotte brodée. Voici la description qu'il donne du vêtement que porta ce prince, après la reddition de Damiette : « Mais convint au saint roy » de gesir par six jours sur les matelaz, jusques à ce que nous » fussions à Acre. Et n'avoist le roy nulz abillement, que » deux robes longues à manches, que le soudan lui avoit fait » tailler, qui estoient de samys noir, fourrées de vair et de » gris, et y avoist grant foisson de boutons d'or. »

La statue de Pierre d'Alençon, que l'on voit au Musée (nº 25), est sans barbe, selon l'usage du tems. Elle nous montre le complément de l'habit de chevalier, dont l'institution remonte à Charlemagne. Elle porte le haubert avec le chaperon de mailles, jeté en arrière sur les épaules ; les manches, les chausses de mailles et le gambson. Dans l'action, le chaperon enveloppait la tête du chevalier, qui le jetait par derrière, après avoir ôté son heaume, lorsqu'il voulait se raffraîchir sans ôter son harnois. Le haubert était la principale arme défensive faite pour résister à la lance ; elle appartenait exclusivement aux chevaliers et à ceux qui avaient *fief de haubert*. L'usage de cette arme se prolongea

Jusque sous Philippe de Valois, mort en 1350, et l'on substitua au haubert une armure toute de fer. (*Voyez* la statue de Charles d'Alençon, n° 46; celle de Duguesclin, n° 59, et les autres du même tems que nous avons réunies dans ce Musée.)

Nota. Le gambson était un vêtement contre-pointé, garni de bourre ou de laine entrelacée, et battu avec du vinaigre, que Pline, livre VIII, chapitre 48, dit résister au fer.

Il fallait avoir vingt-un ans passés pour ceindre le haubert. Les aspirans, avant que d'être faits chevaliers, portaient dans les combats les armes des chevaliers, à l'exception du haubert.

Le vêtement d'un écuyer est semblable à celui d'un chevalier, à l'exception qu'il ne pouvait se vêtir du haubert, ni porter les manches, ni les chausses de mailles. « Item, le harnois de l'écuyer sera tout pareil à celui du » chevalier, excepté qu'il ne doit avoir nulle chausse de » mailles, ne coeffettes de mailles sur le bacinet, mais doit » avoir un chapeau de Montauban, et si ne doit avoir nulles » brachères (brassards ou manches de mailles), et des » autres choses se peut armer comme un chevalier. » Le cheval était houssé et caparaçonné de soie aux armes et blasons du chevalier, et, pour la guerre, de cuir bouilli ou de bandes de fer, tels qu'on en voit représentés sur les vitraux de l'abbaye de Saint-Denis, faits du tems de Suger. Les chevaliers portaient aussi des éperons dorés et à molettes aussi larges que la main. (*Voy.* les gravures de Montfaucon.)

Nota. *Bacinet*, chapeau de fer ou casque léger, sans visière et sans gorgerin. A la guerre et dans les tournois, les chevaliers portaient le héaume qu'ils exhaussaient ordinairement d'un cimier à leur goût. Le comte de Boulogne, à la bataille de Bovines, fit ajouter à son héaume des cornes faites de côtes de balaines. Les rois portaient des couronnes sur leur casque à la place du cimier. (*Voyez* les bas-reliefs du tombeau de François Ier, qui sont dans ce Musée.)

On croit que Serlon d'Albon, évêque de Séez, fut cause que les laïcs, à l'imitation des prêtres, coupèrent aussi leur barbe. Voici ce que les historiens disent à ce sujet. Le jour de Pâques de l'an 1150, Abon prêcha contre la barbe devant Henri Ier, roi d'Angleterre, qui se fit raser en présence de toute sa cour, à l'issue du sermon, par l'évêque, qui, de suite, coupa la barbe de tous les assistans, avec des

oiseaux qu'il avait pris par prévoyance. Peu de tems après, Pierre Lombard (1), évêque de Paris, alla trouver Louis-le-Jeune, dit *le pieux* ; et, après lui avoir fait de vifs reproches du crime qu'il avait commis envers trois mille cinq cents Champenois, qu'il avait fait brûler dans l'église de Vitry, où ils s'étaient réfugiés, il détermina ce prince à se laisser raser le menton en expiation de son crime. Lombard coupa lui-même la *barbe* au monarque repentant ; et, de ce moment, le peuple, à l'imitation des rois et des princes, cessa de porter la barbe qui ne fut reprise que sous François Ier.

Costumes français dans le quatorzième siècle.

Les vêtemens de ce tems consistaient en une longue robe traînant jusqu'à terre, avec une ceinture ou capuchon semblable à ceux des moines ; aussi le vêtement des laïcs ne différait de ceux des religieux que par la couleur. Les paysans et le peuple portaient des habits courts. On ne portait point la barbe, et on laissait flotter les cheveux sur les épaules. Philippe-le-Bel établit des lois somptuaires ; dès ce moment le luxe augmenta en raison de la richesse des individus, et chacun inventa des modes nouvelles pour se faire remarquer. Cette recherche dans les vêtemens fit paraître une chaussure extrordinaire, d'un goût bizarre, qu'on nommait *souliers à la Pouline ;* elle se terminait en pointe plus ou moins longue, selon la qualité des personnes. « Elle était de deux pieds de long pour les princes et les grands seigneurs, d'un pied pour les riches, et d'un demi-pied pour les gens du commun. » De là est venu ce proverbe vulgaire : *Se mettre sur un bon pied. Sur quel pied est-il ?* Charles V abolit dans la suite cette mode ridicule, en amendant de dix florins ceux qui s'obstineraient à la porter.

§ Ier.

Sous Philippe-le-Bel, le luxe et les modes nouvelles étaient les passions favorites de la nation française. Par innovation, quelques hommes reprirent la barbe, peut-

---

(1) Le tombeau de Pierre Lombard, qui était à Saint-Marcel, fut ouvert en 1793, et l'on trouva le corps couvert de ses habits pontificaux, ayant à ses pieds des souliers brodés, montés sur des semelles de liége : ces restes précieux furent pillés.

être par une suite du goût qu'ils avaient pour la paresse ; car ils ne s'occupaient que de modes aussi frivoles que bizarres. Mais cette mode partielle n'eut point d'imitateur ; et les hommes continuèrent à se raser la barbe. Le commerce, les arts et les sciences étaient dans un grand état d'avilissement. Villaret dit : Les chevaliers, les écuyers et les gens du bel-air firent revivre la longue barbe ; des plumets énormes leur chargeaient la tête, et des chaînes servaient d'ornemens au cou. Ils portaient des habits si courts et si étroits, qu'ils pouvaient à peine cacher les parties que la pudeur commande de couvrir. Suivant *Belleforêt*, le luxe des meubles et des habillemens consistait en fourrures recherchées, et en étoffes les plus précieuses de soie et d'or. Les Lombards et les usuriers, devenus un corps considérable, avaient des robes de deux couleurs, leur tête était coiffée d'un bonnet pointu semblable à leur habit. Philippe, en 1349, fit l'acquisition du Dauphiné, de Humbert, dauphin. Ce dauphin, par une nouvelle disposition, fit la cession de ses Etats en faveur de Charles, fils du duc de Normandie, qui en prit possession le 16 juillet. Depuis ce tems, les fils aînés des rois de France avaient pris le nom de *Dauphin*, selon la condition de la cession. Le lendemain 17, Humbert prit l'état et l'habit des frères prêcheurs (dits les *Jacobins*), rue Saint-Jacques, où il mourut, et où il avait un tombeau.

Il faut encore observer que le costume des veuves de ce tems ressemble à celui que portaient les religieuses, parce que les femmes qui se destinaient au cloître, prenaient alors le vêtement de veuve, quand les hommes conservaient le leur, et que, depuis l'époque de leur fondation, les religieux et religieuses n'avaient point changé de costume.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Costumes français sous le règne de Charles VII.

L'habit de ville des hommes consistait en une espèce de camisole fort étroite, attachée avec des aiguillettes à des hautes-de-chausses si serrés, qu'ils laissaient apercevoir le nu de telle sorte que les formes se dessinaient de la manière la plus indécente. Les élégans s'élargissaient les épaules avec

des *mahoitres* ou épaules artificielles, desquelles pendaient de grandes manches déchiquetées ; leurs souliers étaient armés de longues pointes de fer. Les galantins laissaient tomber par masse leurs cheveux sur le front, de manière qu'ils se couvraient une partie des sourcils ; le chapeau qui leur couvrait la tête était pointu et de haute forme. « Un grave magistrat qu'on avait vu en robe le matin, on le voyait courir les rues l'après-dîner, habillé comme un singe (*dit Mézerai*). » Les femmes quittèrent les robes traînantes pour en adopter d'extrêmement courtes, ornées de bordures extravagantes pour la largeur ; leurs coîffures étaient des bourrelets fort larges, surmontés d'un haut bonnet pointu en forme de pain de sucre, et elles tressaient leurs cheveux. Cette coîffure ressemble assez à celle de nos Cauchoises. (*Voyez* Montfaucon).

Charles VII établit en 1448 une troupe à laquelle il donna le titre de *francs-archers*. Voici ce que rapporte son ordonnance : « Ordonnons qu'en chaque paroisse de notre royaume il y aura un archer qui sera et se tiendra continuellement en habillement suffisant et convenable de *salade, drague, espée, arc, trousse, jaque* ou *jupe de brigandine*, et seront appelés les *francs-archers* ». Suivant Mézerai, il y avait en ce tems-là peu d'infanterie en France. Le roi, pour en avoir une bonne et bien entretenue, ordonna que chaque village du royaume lui fournirait et paierait un *archer à pied*, choisi d'entre soixante jeunes hommes, lequel serait franc de toutes tailles et subsides ; à cause de quoi on les nomma les *francs-archers*. Cette milice faisait un corps de vingt-deux ou vingt-trois mille hommes. La salade était une espèce de casque léger, sans crête, avec ou sans visière. La jaque était une espèce de juste-au-corps qui venait au moins jusqu'aux genoux. *Jaque, habillement de guerre, rembourré de coton.* Ces jaques, dont nous avons depuis fait le mot *jaquette*, étaient bourrées entre la doublure en toile et l'étoffe dont on les composait ; ce vêtement servait à empêcher que la lance ou l'épée ne perçât celui qui en était couvert. Les chevaliers portaient des jaques sous leur haubert de mailles : on en faisait aussi en cuir de cerf. La brigandine était un corselet de lames de fer attachées les unes sur les autres, sur leur longueur, par des clous rivés. La trousse était une espèce de carquois dans lequel les arbalêtriers mettaient environs dix-huit flèches, suivant l'ordonnance ci-dessus citée.

Costumes français sous le règne de Louis XII.

L'habillement des hommes de la cour et de la ville consistait en un pantalon de soie cramoisie ou couleur de feu. Une espèce de soubre-veste ample et plissée, qui descendait à la naissance des cuisses, et dont les manches serrées arrivaient jusqu'au poignet, servait de premier vêtement Il était fixé à la hauteur des hanches par une ceinture plus ou moins riche ; ceux qui avaient le droit de port-d'armes attachaient leur épée à cette ceinture. L'habit de dessus était une grande robe, dont la longueur variait à volonté, mais qui descendait communément à la naissance du pied ; c'est pour cela qui s'en trouve sur les monumens qui se terminent à la hauteur du genoux, à mi-jambes, etc. Cette robe était disposée sur le devant, de manière qu'elle pouvait s'ouvrir ou se fermer. La houpelande dont nous parlons, c'était son nom, ressemble parfaitement, en supprimant les manches, et en réservant à leur place une grande ouverture de chaque côté pour le passage des bras, à celle dont nous nous couvrons l'hiver, et à laquelle nous avons donné le même nom. La partie supérieure de la houpelande du quinzième siècle se terminait par un grand collet rond ou chaperon qui couvrait totalement les épaules ; elle était en hermine, en martre zibeline ou en vair, pour ceux qui avaient le droit de porter ces fourrures, ou d'une autre étoffe, suivant les charges qu'on occupait dans l'Etat. Voyez dans ce Musée, salle du quinzième siècle, les statues de la famille d'Orléans, n°s 77 et 80. Celle que Louis d'Orléans portait le jour de son assassinat, était de damas noir fourré de martre. Les souliers étaient des espèces de sandales ou pantoufles, telles que celles que nous voyons encore aujourd'hui.

Charles VII fut le premier qui porta un chapeau rond. Les hommes, à son imitation, se couvrirent la tête d'un chapeau orné de plumes, variées suivant le goût du propriétaire. Les femmes abandonnèrent les chapeaux à la Hénin ou en pain de sucre, dont nous avons parlé plus haut ; elles y substituèrent une toque en forme de cœur, faisant l'éventail, d'où sortait un grand voile, qui, en se retroussant sur les épaules, s'ajustait assez bien avec leurs cheveux, qu'elles ne renfermaient plus comme dans le siècle précédent. On peut remarquer encore pour l'habillement des femmes, que, dans la statue de Renée d'Orléans, conservée dans notre Musée, le bas du surcot est pointu, au

lieu d'être arrondi suivant l'usage ordinaire, et elle a par dessus un manteau retenu par un fermail en pierreries : son cou est orné d'un collier de perles et de pierreries, ainsi que la toque qui couvre ses cheveux : cette toque est surmontée d'une petite couronne ornée comme le collier,

SEIZIÈME SIÈCLE.

Du Costume français et de la Barbe sous François Ier.

Un accident qui arriva à François Ier, étant à Romorantin, fut cause de la reprise de la barbe et des cheveux courts. Voici ce que dit Mézerai à ce sujet : « François Ier étant à Romorantin en Berri, le jour de la fête des Mages, comme il folâtrait, et que par jeu il attaquait avec des pelottes de neige le logis du comte de Saint-Pol, qui le défendait de même avec sa bande, il arriva malheureusement qu'un tison, jeté par quelqu'étourdi, l'atteignit à la tête, et le blessa grièvement, à cause de quoi il fallut lui couper les cheveux ». Or, comme il avait le front fort beau, et que d'ailleurs les *Suisses* et les *Italiens* portaient les cheveux courts et la barbe grande, il trouva cette manière plus à son gré, et la suivit : son exemple fit recevoir cette mode à toute la France, qui l'a gardé jusqu'au règne de Louis XIII, et depuis l'on a peu à peu coupé la barbe et laissé recroître les cheveux, tant qu'enfin l'on n'a plus conservé de poil aux joues ni au menton, et que la nature ne pouvant pas fournir des cheveux assez longs à la fantaisie des hommes, ils ont trouvé beau de se faire raser la tête pour porter des perruques de cheveux de femme.

Nota. Si on examine dans le Musée royal des Monumens français, toutes les statues des rois, des princes, même celles des simples seigneurs et particuliers, depuis Louis-le-Jeune jusqu'à François Ier, on verra qu'elles sont sans barbe, comme on pourra remarquer que toutes celles qui représentent des personnages français depuis l'introduction de cet usage par l'évènement que nous venons de citer, portent indistinctement la barbe.

Les Italiens, qui abordèrent en France sous le règne de François Ier, introduisirent quelques changemens dans le costume, et bientôt, à leur manière, on ajouta au simple pantalon, en usage sous Louis XII, un retroussis d'étoffe

plissée, et couverte par bandes lâches, d'une couleur différente de celle qui en composait le dessous : ce vêtement se nomme *trousse*. Le manteau fut raccourci de manière qu'il ne tombait plus qu'aux jarretières. *Voyez* les statues de Henri IV et de M. de Villeroi, n°s 116 et 551. Le chapeau, pour les hommes, était composé d'une étoffe plissée, très-serrée, soit en velours, en satin ou en drap. Cette coîffure, en forme de toque, était surmontée par des plumes, et chargée de perles, de pierreries, etc. La soubreveste, unie par devant, avait aussi des manches bouffantes, et divisées par bandes comme la trousse. (*Voyez* la figure de Henri III dans un des vîtraux du dix-septième siècle, peint par Zempy, et dans un bas-relief, n° 225).

Les bourgeois de Paris portaient communément, dans les grandes cérémonies, de longues robes de velours noir, cramoisi ou écarlate. Les parlementaires était revêtus de robes traînantes de velours noir, fourrées de martre; ils portaient un chaperon doublé de *menu-vair* sur l'épaule, à la manière des docteurs. (*Voyez* les statues du chancelier Birague, celle de l'Hospital, de Jacques-Auguste de Thou, n°s 108, 541 et 165.)

§ II.

Le vêtement des femmes consistait en une robe et un corset ajusté; le tout brodé ou uni, suivant leur dignité : les manches du corset, qu'elles ornaient de perles ou de pierres précieuses, étaient bouffantes et chargées de rubans. Les femmes nobles, dans les cérémonies, se couvraient le devant du corps d'un surcot comme dans les siècles précédens. Leur manteau était doublé d'hermine. (*Voyez* les statues de Claude de France, n° 99, celle de Médicis, n° 103, et celle de madame de Clermont-Tonnerre, n° 115.)

§ III.

Dans les combats, les cavaliers étaient entièrement couverts d'un vêtement de fer, qui prenait des pieds à la tête, et dont les divisions se rapportaient avec les articulations de l'individu qui le portait; c'est-à-dire que les diverses parties qui composaient ce vêtement étaient jointes ensemble par des charnières, et clouées avec tant de justesse, qu'elles s'éloignaient ou se rapprochaient, suivant les mouvemens que voulait faire le cavalier. Cette armure était composée de dix pièces; savoir, le casque, que l'on chargeait ordinairement

d'un panache; le hausse-col servait à joindre le casque à la cuirasse, et facilitait par sa forme les mouvemens de flexion et de rotation du corps ; la cuirasse emboîtait le corps par devant et par derrière ; elle était aussi composée de deux parties qui se passaient les unes sur les autres ; ce qui donnait à l'individu la facilité de se mouvoir et de se plier. Les épaulières, dont la forme est celle du *deltoïde*, couvraient entièrement la tête de l'*humérus*, et par conséquent le haut du bras. Par derrière, elle tenait à une autre pièce de fer qui couvrait l'*omoplate*, et qui en avait presque la forme. Les brassards, composés de plusieurs anneaux rentrant et ressortant sur eux-mêmes comme la queue d'une écrevisse, enveloppaient le bras et l'avant-bras, et venaient ainsi, en diminuant, jusqu'au poignet, qui, lui-même, était recouvert de l'extrémité du gantelet qui enveloppait les doigts; l'intérieur du gantelet était de cuir ou de peau. Les tassettes étaient quantité de petites lames de fer et mobiles, lesquelles tournaient autour du corps, et tombaient sur le haut des cuisses, à la manière de la trousse dont nous avons parlé plus haut. Les cuissars couvraient les cuisses seulement par devant : le derrière était en cuir. Les genouillères emboîtaient la *rotule*, et couvraient entièrement les genoux. Enfin, les grèves ou armures de jambe, couvraient la longueur du *fémur* et le dessus du pied, et laissaient également les *gémeaux*, ou le derrière de la jambe libre, laquelle se trouvait seulement couverte d'une pièce de cuir ou de peau de buffle. On conçoit aisément combien un cavalier, ainsi chargé de fer, avait de peine à se relever, lorsqu'il tombait de cheval. (*Voyez* les statues d'Anne de Montmorency, nº 450 ; de Dowglas, nº 162; de Villiers de l'Isle-Adam, nº 447, etc.)

§ IV.

Les chevaux de bataille portaient aussi des armes défensives ; ils étaient couverts d'une grande couverture de cuir, décorée des armes du propriétaire, ou de tout autre ornement. Leurs têtes étaient coiffées d'un masque de fer, armé sur le milieu du front, en façon de corne, d'une longue pointe aussi en fer. (*Voyez* les bas-reliefs du tombeau de François Ier, nº 99.) Suivant Colmar, les casaques dont on affublait les chevaux de guerre, étaient de fer. Mais il est certain que la pesanteur et l'incommodité que présentait ce vêtement dans la manœuvre des chevaux, l'ont fait abandonner pour adopter ceux de cuir.

§ V.

Vers la fin de ce siècle, le luxe fut porté au plus haut degré de raffinement; l'or, l'argent, les perles et les pierres précieuses étaient employés avec une grande profusion sur les vêtemens de l'un et de l'autre sexe. (*Voyez* la statue de Catherine de Médicis, n° 103 *bis*.)

Sous Henri III, les mœurs étaient si dépravées, que la plupart des hommes étaient mis avec autant de coquetterie que les femmes les plus dissolues. Ils portaient de grands pantalons de soie, qui collaient tellement les cuisses, qu'ils mettaient les formes presqu'à nu, jusqu'à la partie génitale. Ce pantalon se terminait, vers cette partie, par un retroussis d'étoffe, qui le retenait et le liait à la ceinture. Ce retroussis s'appelait *pourpoint*. Cette partie du costume français ressemblait parfaitement à la manière dont se vêtissent et se culottent encore les faiseurs de tours, que nous voyons communément sur nos places publiques. (*Voyez* la statue de Henri IV, n° 116, et la figure de Henri III, peinte sur verre, exposée dans l'une des galeries de ce Musée.) Les petits-maîtres, à l'imitation du roi, mettaient du rouge et des mouches; les femmes se chargeaient de perles, de bijoux, et d'étoffes de différentes couleurs. C'est à cette époque que l'on fixe en France l'introduction des premiers éventails.

Costume des Français sous Henri IV.

Le costume des hommes, sous le règne du roi Henri IV, est, à peu de chose près, semblable à celui que l'on portait sous Charles IX et Henri III. Le goût de porter la fraise autour du col devint presque général pour les hommes et toutes les femmes. Les uns et les autres portaient aussi de grands colets rabattus et tombant sur les épaules. Les manches du vêtement des hommes, dont la partie supérieure consistait en une espèce de veste courte, qui se terminait au bas-ventre par des rubans froncés ou plissés, étaient régulièrement ouvertes par de petites crevasses, propres à laisser voir en dessous une étoffe d'une autre couleur que celle dont était composée la veste, laquelle paraissait en faire la doublure. Les manches de ce vêtement se terminaient, à l'extrémité des poignets, par des manchettes de mousselines ou de dentelles plissées dans le goût de celles que nous portons nous-mêmes. La trousse ou culotte était

divisée par bandes d'une seule couleur, ou de deux, suivant le goût du propriétaire ; on faisait aussi broder ces bandes en or ou en soie. La trousse, sous ce règne, se portait d'une manière plus décente, en couvrant la moitié des cuisses. Henri III, qui menait publiquement une vie licencieuse, avait amené la mode des pantalons serrés, montant jusqu'au haut des cuisses, de manière que la trousse était très-courte, et ne servait qu'à couvrir ce qu'il convient de cacher. La coquetterie extrême des hommes sous Henri III, et la recherche qu'ils mettaient dans leurs vêtemens, fit dire à Henri IV, lorsqu'après la fameuse bataille de Coutras, qu'il remporta, en 1587, contre les Catholiques romains, on lui présenta les bijoux et les autres magnifiques bagatelles dont Joyeuse, tué dans cette journée, se paraît avec complaisance : *Il ne convient qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent. Le véritable ornement d'un général est le courage, la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire.* Un manteau court en velours, doublé de satin, ou de toute autre étoffe de soie, terminait le costume des hommes qui portaient des bas de soie, des souliers à bouffettes et les cheveux courts. (*Voyez*, dans le Musée, les statues de la famille de Villeroy, n° 551.)

§ Ier.

Les femmes étaient fort élégantes sous le règne de Henri IV. La courtoisie de ce prince pour le beau sexe contribua singulièrement à la recherche que les femmes mirent dans leur parure. Elles avaient la poitrine découverte, dont elles relevaient l'éclat par des colliers de perles ou de pierreries ; elles portaient aussi des fraises immenses qui s'élevaient, par derrière, d'un pied de haut environ, et qui s'ouvraient, par devant, en s'applatissant par méplat, et en degageant la gorge, qu'elles laissaient voir presque nue. On soutenait la hauteur de ces énormes fraises par du fil de laiton, qui se perdait dans l'épaisseur des plis. (*Voyez* les statues de madame de Villeroy, n° 551, et de madame de Clermont-Tonnerre, n° 115.) Ces fraises, que l'on brodait, avaient le double avantage, en garnissant le derrière du col, de développer la gorge d'une manière plus agréable que celles que les femmes portaient sous le règne précédent : cette parure était alors fermée autour du col, et devenait plus gênante que belle. (*Voyez* les statues de Jeanne de Vivonne, n° 109, et de Catherine de Nogaret, n° 110.)

Les vieilles, cependant, continuèrent à les porter ainsi jusqu'au règne suivant. (*Voyez* les statues de Madelaine Marchand, morte en 1650, n° 181 ; de Claudine de Laubespine, morte en 1613, n° 164, et de Charlotte de la Trémouille, femme de Henri de Bourbon-Condé, morte en 1629, n° 170.)

Les fraises froncées des Espagnoles furent inventées pour cacher les écrouelles, a dit de Paw, *ameri*, tome 1er. Comme l'Espagne a eu avant la France l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence, mais imaginés pour pallier un défaut choquant. Un adage ancien, sur la mode ou sur la parure des femmes, dit : *qu'une sédition dans la place publique est moins dangereuse qu'une nouvelle bandelette ajoutée à la parure d'une femme.*

Les femmes abandonnèrent aussi l'usage des chapeaux, et se servirent, en se coîffant simplement en cheveux, de la plus belle parure qu'elles reçoivent de la nature. Leurs cheveux, par devant, frisés et bouclés, étaient ornés de pierres précieuses, de perles et de fleurs ou de rubans, etc. ; le tout surmonté d'un panache de couleur; mais plus communément elles le portaient *blanc*, pour se conformer au goût du roi, qui avait affectionné cette couleur pour le sien. *Si vous perdez vos enseignes*, dit-il à ses troupes, à la bataille d'Ivry, donnée en 1590, en s'élançant dans les rangs ennemis, au milieu d'une forêt de lances et de dards, *ralliez-vous à mon panache* blanc; *vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.*

§ II.

L'habillement militaire est, à peu de chose près, le même que celui qui était en usage dans le règne précédent; il consiste en une armure complète en fer ou en tôle battue, jointe en charnières, et divisée en autant de ressorts, suivant les mouvemens du corps et des membres. On les ornait des plus belles ciselures relevées et repoussées en relief, damasquinées en or; le tout du travail le plus précieux, représentant des arabesques et des batailles ou autres sujets, comme on peut le voir par les gravures de mon *Histoire de l'Art*, numérotées 116 *bis.*

Le père Daniel prétend que les chevaliers commencèrent sous Charles VII à ne plus porter la cotte d'armes en guerre; il s'autorise des historiens, des monumens, et principale-

ment des bas-reliefs sculptés sur les tombeaux de Louis XII et de François Ier, qui, suivant lui, ne montrent aucun cavalier vêtu de la cotte d'armes. Il est vrai que les historiens n'annoncent rien de positif sur l'abandon que les chevaliers firent de ce vêtement, lorsqu'ils allaient en guerre, après avoir reconnu qu'il devenait plus embarrassant qu'utile, puisqu'il ne préservait le cavalier d'aucune attaque. Nous observerons que rien n'atteste que ce vêtement fut entièrement abandonné à l'époque indiquée par le père Daniel, puisque nous ne connaissons point d'ordonnance qui doit la faire supprimer, et que les monumens nous autorisent à croire le contraire. Villiers de l'Isle-Adam, mort en 1534, est représenté sur son tombeau avec sa cotte d'armes (*Voyez* le nº 447.) L'amiral Chabot, mort en 1543, Anne de Montmorency, tué à la bataille de Saint-Denis, en 1567, etc. (*Voyez* les nos 98 et 450), sont tous représentés vêtus de leurs cottes d'armes, et sur le tombeau même de François Ier; au troisième bas-relief de la petite porte latérale à droite, on voit un cavalier vêtu de la cotte d'armes. Il paraît certain qu'elle n'était plus en usage sous Henri IV.

Les anciens chevaliers mettaient beaucoup de magnificence dans leurs cottes d'armes, soit qu'ils allassent à la guerre, ou qu'ils se présentassent dans les tournois. Elles étaient assez ordinairement d'étoffe précieuse; c'est-à-dire, de drap d'or ou d'argent, richement brodées en perles ou autres pierreries; ils en portaient aussi en drap écarlate, garnies de fourrures recherchées, comme martres, zibelines, petit-gris, menu vair, etc. Les rois furent obligés, à plusieurs reprises, d'arrêter le luxe que les chevaliers mettaient dans leur cotte d'armes. Philippe-Auguste défendit aux chevaliers désignés pour son expédition d'outre-mer, l'usage du drap écarlate, du vair, de l'hermine, etc. Joinville nous apprend que Louis IX imita son exemple, et que, dès qu'il fut croisé, il ne porta plus ni *écarlate*, ni *vair*, ni *hermine*. D'après cette ordonnance, il paraît que le drap écarlate était considéré alors comme objet de luxe, par conséquent comme devant être d'un grand prix.

De l'Echarpe.

L'usage de porter l'écharpe, comme nous la voyons à la statue de Sully, de Dowglas, des Rostaing, etc., nos 275, 162, 303, etc., est fort ancien en France. Joinville déclare lui-même s'être fait passer son écharpe par l'abbé Cheminon,

au moment de son départ pour la Terre-Sainte : *Il me bailla et ceignit mon écharpe blanche.* On lit les vers suivans dans un poëme de Guiart, qui vivait du tems de Philippe-le-Bel :

> Pour le bannier qui en losterie
> Que tout homme de sa patrie
> Facent tant, comment qu'il tranche
> Qu'il soit ceignez d'écherpe blanche
> Pour estre au férir conus.

Il paraît prouvé que l'écharpe des Français était blanche, et qu'elle était indistinctement portée par les soldats, les officiers, etc., soit en *céinture*, soit en *baudrier*. On lit, dans Monstrelet, que sous Charles VI, la mode vint de la porter en baudrier, quoiqu'il n'y eût point de règlemens pour cela, et que chacun était libre sur ce fait. Charles IX, pendant les guerres de Religion, prit l'écharpe rouge; Henri III la prit également, et ordonna à ses troupes de l'imiter. On croit que ce fut pour distinguer son monde des troupes du roi de Navarre, depuis Henri IV, et des protestans qui la portaient blanche. D'Aubigné rapporte que Henri III, en 1589, reprit l'écharpe blanche pour se soustraire aux poursuites du duc de Mayenne, qui était au moment de l'enlever dans un des faubourgs de Tours, s'il n'eût été secouru à tems par Crillon, Châtillon, La Trémouille, La Rochefoucault et les gens du roi de Navarre, dont ils faisaient eux-mêmes partie, et avec lequel il venait de traiter. « Ces écharpes blanches désespérèrent par leurs vues seulement les ligues, dit d'Aubigné. Le duc de Mayenne tint conseil, et résolut sa retraite, pour laquelle il fit les mêmes onze lieues qu'il avait faites en s'avançant; et le roi Henri III, spectateur de ces nouveaux soldats, pour honorer leur valeur, *prit aussitôt l'écharpe blanche;* ce qui fâcha plusieurs des siens, ne pouvant de bon cœur honorer la marque contre laquelle ils avaient eu et avaient encore tant de passion. »

Observations sur le costume de la statue de Philippe de Castille, n. 472.

On peut remarquer que Philippe de Castille est représenté ici armé de pied en cap, ayant à ses côtés un simple fourreau d'épée sans lame. Saint-Foix dit, à ce sujet, que c'était la manière de représenter les chevaliers morts en

servage ou en *prison;* mais comme son épitaphe ne dit point que Philippe de Castille soit mort en prison, nous n'osons point confirmer l'opinion de Saint-Foix, dont nous avons eu occasion plusieurs fois de relever les erreurs, d'après les monumens qui sont réunis dans notre Muséum, quoique la statue dont il est ici question en porte bien le caractère, par la manière dont le fourreau de l'épée a été sculpté. Le mot *servage* doit se prendre ici dans la simple acception d'engagement à ne point porter les armes contre le souverain qui accordait la liberté à ses prisonniers; ce qui, dans des tems plus modernes, s'est remplacé par l'usage des *prisonniers sur parole.* Il nous reste maintenant à parler de la *longue mèche de cheveux* que l'on voit sur l'épaule gauche de ce guerrier, que l'on considère comme une marque distinctive en Espagne, et dont les historiens font remonter l'origine aux rois maures.

La maison d'Henriquez a fourni deux branches très-puissantes en Espagne; l'une, surnommée d'Arragon, et l'autre de Castille; comme les noms patronimiques sont quelquefois remplacés par les surnoms ou noms de fiefs, sur-tout dans le style lapidaire, dont la concision fait le premier mérite, il est possible que cette figure représente un homme de cette famille, et il est vraisemblable que c'est un Espagnol de distinction, attendu la *mèche de cheveux* que l'on voit à la tête de cette statue. Chez les Gaulois et les Francs, comme nous avons eu occasion de l'observer durant le cours de cet ouvrage, la longueur de la chevelure était la marque de la naissance ou du pouvoir. Cette distinction était alors universelle; car les rois maures, à qui leur religion défendait cet ornement, réservaient pourtant une longue mèche de cheveux, dont ils surmontaient leur coîffure; et, plus timorés que ceux d'Espagne, les mahométans d'Asie la remplacèrent par une queue de cheval. L'ouvrage intitulé, *des Curiosités du royaume de Grenade*, Paris, 1600, représente plusieurs vice-rois et gouverneurs chrétiens de ce royaume, sous le règne de Ferdinand-le-Catholique, qui sont, à peu de chose près, vêtus comme les rois maures ses prédécesseurs. Sans avoir le turban, ils portent la cimarre aux couleurs du royaume, une couronne ducale, et la *mèche de cheveux* dont il est ici question; il est possible aussi que son usage remonte au rois maures, et soit particulier à l'Espagne. L'histoire de ce royaume pourrait donner quelques instructions à cet égard; mais il nous semble démontré que cette mode là n'a jamais été fort répandue en France. Nous nous rappelons d'avoir vu, quelques années avant la révolution,

dans le château de la Potelière, en Normandie, le portrait en pied de don Juan de Gouzman, vice-roi de Murcie, et grand-père de la feue duchesse de Las-Torrès, représenté vêtu à la mode du dix-septième siècle, avec les hauts-de-chausse et le pourpoint tailladés, dont nous avons parlé plus haut; il est coiffé d'un petit chaperon blanc, et il tient d'une main une *longue mèche de cheveux* qui lui couvre entièrement l'oreille. (*Voyez* aussi le buste de Louis XIII, désigné par le n° 266.)

DIX-SEPTIÈME, DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIEME SIÈCLES.

De la Barbe et des Costumes français.

Nous ne nous étendrons pas sur les variétés que présente le costume français pendant le cours de ces différens siècles; la peinture, la sculpture et la gravure en ont tellement multiplié les modèles, que ce serait charger notre ouvrage d'un travail inutile : nous nous contenterons d'indiquer les changemens les plus remarquables qui s'opérèrent alors dans les modes françaises. Nous rappellerons à nos lecteurs que ce fut sous le règne de Louis XIII que les Français abandonnèrent la barbe, et qu'ils se contentèrent de porter des moustaches au dessus de la lèvre supérieure, et de conserver, en se rasant la totalité du visage, un petit bouquet de poil au menton, comme on peut le voir, dans ce Musée, aux statues des cardinaux Richelieu et Mazarin, du duc de La Vieuville, de Marillac, de La Trémouille, de Souvré, et sur les bustes de Corneille, de Molière, etc. C'est ainsi que finit la mode de porter la barbe; car, peu de tems après, on se rasa entièrement le menton, et même les moustaches; ce qui est prouvé par les portraits de Boileau, de Fénelon, de Bossuet, et par les statues de Jean de La Fontaine, du chancelier Letellier, du ministre Louvois, qui sont également conservées dans le Musée des monumens français. On a vu, dans cet ouvrage, les Français, pendant le cours de dix siècles environ, porter successivement la barbe, et se faire raser le menton, suivant la situation où se trouvait la cour de Rome avec l'église grecque, ou selon qu'ils étaient influencés par la mode. L'abandon généreux qu'ils en firent en 1141, à l'imitation de leur roi Louis-le-Jeune, qui se laissa raser humblement le menton en public, par

Pierre Lombard, évêque de Paris, prouve assez le peu d'importance qu'ils y attachaient. La barbe fut reprise avec fureur sous le règne de François I[er], qui laissa croître la sienne pour cacher une brûlure qu'il se fit au visage; cette fureur de porter la barbe dans le seizième siècle, éleva parmi le clergé, sous le roi Henri II, les contestations les plus vives et les plus dangereuses; enfin, nous avons vu les Français, dans le commencement du dix-septième siècle, comme nous venons de le dire, se raser entièrement la barbe. Tant de variations dans une chose aussi naturelle, nous autorisent à croire que les Français étaient loin d'ajouter à l'usage de porter constamment la barbe, l'opinion qu'en avaient les anciens qui pensaient que la barbe était le signe caractéristique de la sagesse, comme elle est encore, chez les musulmans, le symbole de l'honneur; aussi voit-on la plupart des philosophes de l'antiquité porter la barbe; se faire raser le menton, chez les musulmans, est un signe d'avilissement et d'esclavage. Dans l'Ecriture, on donne une grande barbe au grand-prêtre Aaron. Pline le jeune, en parlant d'Euphraste, philosophe syrien, décrit particulièrement la longueur et la blancheur de sa barbe. Perse appelle le sage Socrate le maître barbu ou à longue barbe.

Barbatum hoc crede magistrum
Dicere.......

§ I[er].

Ce fut vers 1630, comme nous l'avons déjà dit, que la mode des grandes perruques commença à s'introduire à Paris, suivant le dictionnaire de Trévoux, à l'imitation de l'abbé Rivière, qui en fit usage le premier. D'abord on les composa de cheveux que les fabricans passaient un à un, par le moyen d'un aiguille, au travers d'un léger canepin ou treillis, pour mieux imiter la nature, en laissant à nu la partie qui devait couvrir le crâne, ce que l'on couvrait ensuite par une calotte de laine ou d'étoffe, comme les portent aujourd'hui nos comédiens dans les rôles à manteau de ce tems-là. A ces perruques succédèrent celles qu'on appelait *in-folio*. Elles étaient si volumineuses, que les boucles qui en descendaient couvraient totalement les deux épaules, et le toupait s'élevait d'environ un pied. Ce goût ridicule prit avec une telle fureur, que les hommes firent de ces perruques le principal ornement de leur parure; enfin, on mit tant

de recherches et tant d'importance à cela, qu'une belle perruque blonde, qui était la couleur la plus recherchée, et *in-folio*, coûtait jusqu'à mille écus. Aux perruques blondes succédèrent les perruques blanches, que l'on fit pour imiter la couleur des cheveux de Louis XIV qui commençait à vieillir; on inventa aussi la poudre à friser, pour remplacer l'usage des perruques blondes et blanches.

§ II.

L'habit appelé *juste-au-corps* était cependant très-ample et très-long, ayant des manches larges, de gros plis et de grandes poches sur les côtés, à peu près comme nos habits habillés, qu'on appelle encore aujourd'hui l'*habit français*. Le juste-au-corps était garni par devant, de rubans ou de boutons et de boutonnière depuis le haut jusqu'en bas; l'usage était de le boutonner en totalité, ce qui serrait extrêmement la taille, que l'on avait soin de tenir étroite, tandis que le reste était ridiculement large, d'où il prit le nom de *juste-au-corps*. On lit encore dans le dictionnaire de Trévoux que ce vêtement était, dans l'origine, une espèce de manteau avec de grandes manches, et on y fait remonter cette invention du tems de l'empereur Caracalla, qui en revêtit ses soldats, d'où il prit le nom de *cassaquin* ou *carraquin*. Les hommes portaient aussi un grand chapeau à haut bord, garni de plumes de toutes sortes de couleurs; la cravate, avec un nœud de ruban couleur de feu placé sous le menton; de grosses bottes pour monter à cheval, et des bottes molles pour aller à pied. (*Voyez* le bas-relief représentant la paix de Nimègue, nº 208, où l'on voit Louis XIV debout, vêtu de ses habits royaux, et autour de lui le grand Dauphin, le grand Condé, et plusieurs seigneurs de sa cour, vêtus selon le goût du tems.) Suivant Valbonet, les petits-maîtres imaginèrent de porter de grandes culottes, qu'ils appelaient *in-folio*: cette mode dura peu de tems, et fut remplacée par des pantalons serrés, qui furent bientôt abandonnés.

§ III.

L'usage de la dentelle fut d'un grand secours pour la parure des femmes; elles s'en coîffèrent, et elles remplacèrent les fraises que l'on portait sous Henri IV, par des tours de gorge très-amples; elles avaient aussi des

manchettes à triple rangs, et portaient sur le devant de la tête une espèce de hupe elevée de quinze pouces, faite avec de la dentelle qu'elles soutenaient avec du fil de laiton, et de laquelle pendait par derrière une longue queue en façon de voile. Ce fut sous ce règne que l'on inventa le fard et les manchons.

L'usage du rouge est fort ancien. Madame Dacier remarque que non seulement les femmes, grecques et juives, augmentaient l'eclat de leurs yeux au moyen du contraste du rouge, mais avec du *stibium*, drogue astringente qui resserrait leurs paupières. Ogier, le troubadour, qui florissait vers la fin du XIIe siècle, fait connaître le fard des femmes quand il dit : *Je ne peux souffrir le teint blanc et rouge que les femmes se font avec de longuent d'un œuf battu qu'elles s'appliquent sur le visage, en mettant du blanc par dessus, ce qui les fait paraître éclatante depuis le front jusqu'au dessous de l'aisselle, etc.* Les dames se mettent tant de blanc et de vermillon sur le visage, dit le moine Montaudon, histoire du troubadour, que jamais on n'en vit plus sur les *exvoto*.

Il y a aussi une sorte de paniers qu'on appelle *jansénistes*, parce qu'ils ne vont que jusqu'aux genoux. Ces paniers ridicules succédèrent aux *vertugades* et aux *vertugardins*, introduits en France par les Espagnols. Le verturgarde était un gros bourrelet que les dames mettaient à la ceinture pour donner plus d'ampleur à leurs jupes. *Voyez* les statues de Jeanne de Vivonne, de Gasparde de La Châtre, seconde femme de Jacques. Auguste de Thou, etc., n° 109 et 165. Le second était un fil de fer, recouvert de grosse toile, qui servait au même usage, mais qui tenait les jupes des femmes plus en respect et d'une manière roide, et en forme de tambour. (*Voyez* sous le n° 164, la statue de Claude de l'Aubespine, femme de Médéric Barbezier.)

§ IV.

Enfin les hommes quittèrent les perruques, prirent la bourse ; on réduisit peu à peu le volume des habits ; on laissa les rabats au clergé, les cravattes aux gens de robe ; on diminua les manchettes, que l'on remplaça par des collets de mousseline bien plissés, et on laissa paraître à la poitrine un morceau de dentelle ou de mousseline, qu'on appela *jabot*. Les femmes châtièrent aussi leur ajustement,

en faisant usage de robes fermées, ornées dans le bas d'un falbala, et en diminuant leurs énormes manchettes. Le mantelet de tafetas noir remplaça la *mante*, qui était un petit manteau de velours d'écarlatte, ou d'autres étoffes. On introduisit dans le costume des femmes, les blondes, les gazes, les filets, etc.; on vit paraître, il y a environ vingt-cinq ans, les robes à la polonaise et ensuite les lévites : l'une était une robe dont on divisait la queue en deux parties que l'on attachait sur les deux hanches, avec des bouffettes en forme de retroussis de rideaux. La lévite était une robe longue, semblable à une grande tunique à manche serrée. Nous voyons aujourd'hui nos femmes, dirigées par ce goût délicat qui leur est si naturel, et par les artistes, chercher, avec raison, dans les modes qu'elles adoptent, la forme des vêtemens des femmes grecques, comme les statues antiques nous les représentent.

FIN.

» sous ce prince, les prisons, les échafauds, » etc. consommaient la moitié plus de vic- » times que depuis le régime de la terreur ». Le résultat de cette déclamation fut de faire investir le comité de nouveaux pouvoirs pour prononcer la liberté des patriotes, faire arrêter les ennemis de la république pour être déportés à la paix, et séquestrer leurs biens. Le 31 mars, il présenta un rapport sur Danton et vingt autres députés qui conspiraient contre le comité de salut public. Pour prévenir leurs desseins, il les fit arrêter la veille de son discours à la convention. C'est alors que, pour rassurer ceux qui craignaient la contre-révolution par le supplice de Danton, de Lacroix, de Séchelles, de Westerman, etc., il dit ces paroles : *La force de la révolution est dans le peuple et non dans* ... *sonnages*. Prud- ... haine du parti, ... un ressentiment ... Desmoulins, qui ... numéros de son ... *-Just portait sa* ... *rement* ». L'or-